

**NOUVELLE**

**DJAMAL**

**L'aujourd'hui est le passé de demain**

© *MARGARIDA AROLES*  
*16, RUE CAMILLE PELLETAN*  
*66650 BANYULS-SUR-MER*

ISBN 2-9510484-3-0

Il ne sait plus depuis combien de temps, combien de jours il erre au hasard des chemins sinueux de ces montagnes inconnues. Tout ce qu'il sait, c'est que son pied ne lui fait plus mal. En fait, il a l'impression de traîner un boulet, un boulet qui le gêne, l'oblige à boiter bas, le fait tomber souvent, mais n'appartient pas à son corps. Il avance, encore et encore, au travers d'un maquis verdoyant, sans fin et sans limite, comme le désert. Des massifs d'épineux déchirent sa chair, il s'arrête parfois à l'ombre d'un chêne-liège ou d'un olivier, se nourrit des fruits noirs des ronciers. L'eau qui le désaltère sort de sources petites, émergeant dans les déchirures des rochers qu'il lape, comme un animal. Quand il dort, ses rêves le ramènent dans son village, bâti aux portes du désert. Il a grandi dans ce hameau, dernier refuge d'anciens nomades échoués là parce que d'autres en avaient décidé ainsi. Au temps de l'errance devait succéder celui de l'enracinement. Un pays moderne ne se construit pas en conduisant chèvres et chameaux faméliques d'une oasis à l'autre. La tribu de Djamal s'est soumise à la sentence d'une société qui se construit sans elle, mais la terre censée la nourrir produit davantage de pierres que de récoltes. Quand la famine menace, un camion arrive de la lointaine ville et distribue des cartons de victuailles. Enfant, Djamal ne comprenait pas pourquoi cette manne miraculeuse semblait offenser les hommes, qui obligeaient les femmes à se réfugier à l'intérieur des maisons tandis qu'ils attendaient, immobiles et silencieux. Puis, le camion repartait, les femmes réapparaissaient et le chef procédait au partage que nul ne contestait.

En grandissant, Djamal ressentit à son tour l'humiliation et la colère qu'il devinait jadis chez son père et chacun des hommes. Il tenta alors de convaincre le Conseil des Sages que cette vie était mauvaise, pire que la mort. Leur vie était là-bas, sur la route des caravanes que leurs ancêtres avaient sillonnées et fièrement dominées durant des siècles. Les hommes hochaient la tête

et baissaient les yeux sans répondre. Quelquefois, tandis que Djamal tentait d'insuffler à son père le désir de repartir, celui-ci répliquait d'une voix éteinte qu'il était trop tard. Ceux qui les avaient soumis étaient devenus les maîtres du désert, il n'y avait plus de place pour eux sur la crête des dunes. Djamal serrait les dents. Un jour, il s'évaderait de cette prison sans barreau, et partirait à la recherche d'une nouvelle route des caravanes ! L'adolescent qu'il était alors portait en lui cette certitude, même s'il ignorait à quel moment débiterait sa quête, ni à quel signe il reconnaîtrait que le moment était venu. Ailleurs, dans d'autres villages, certains tentaient l'aventure très loin, de l'autre côté de la mer. On gagnait plus là-bas en un seul jour, que n'en verraient jamais le père de Djamal et ses congénères en toute une vie. La nouvelle route des caravanes passait sûrement par ces mondes inconnus, à la rencontre desquels Djamal partirait tôt ou tard. Mais le voyage coûtait cher. Trop cher pour que la totalité des quelques pièces, jalousement économisées par la tribu, puisse en payer le quart. Aucun homme du village n'était jamais parti, même si l'envie de le faire tenaillait les plus jeunes.

Djamal partirait, avec ou sans argent !

Un jour, un médecin, comme cela arrive parfois, vint pour ausculter gratuitement les habitants du petit hameau, oublié à la lisière du désert. Une tente de fortune fut dressée au centre du village. La chance que Djamal espérait était enfin arrivée. Il attendit son tour, sans rien trahir de son impatience et se laissa ausculter docilement. Le médecin parut satisfait, étonné même par sa bonne santé. Bien sûr, une meilleure alimentation ne lui ferait pas de mal, mais dans l'ensemble le garçon n'avait pas à se plaindre.

Djamal le remercia avec une politesse désuète. Le médecin sourit et le congédia en l'invitant à faire entrer le suivant. Djamal resta immobile. Au lieu de s'énerver, le médecin lui demanda gentiment s'il avait un problème. Il était jeune

lui aussi, presque aussi jeune que Djamal, mais sa fonction l'autorisait à adopter un ton paternaliste pour encourager son patient à dire ce qui n'allait pas. Djamal supputa quelques secondes ses chances de succès, avant de poser la question qui justifiait son attitude.

- Puis-je te demander une grande faveur ?

Le sourire du médecin s'élargit, mais le bleu de ses yeux s'alluma d'une lueur mi-inquiète, mi-étonnée.

- Dis toujours, on verra après si je peux t'aider.

Malgré un calme apparent, le cœur de Djamal battait la chamade. Il ne voulait rien d'extraordinaire, simplement que le médecin accepte de le prendre avec lui quand il repartirait vers la grande ville. L'homme se frotta la joue d'un geste machinal, il ne souriait plus.

- Tu t'appelles comment ?

Djamal répondit, conscient que cette question n'avait pas d'autre but que celle de gagner du temps. Ensuite, le médecin tenta de le dissuader, amicalement, en insistant sur son prénom pour bien prouver que l'obstacle n'était pas de le prendre en voiture. Djamal ne semblait pas réaliser les difficultés qu'il allait devoir affronter.

- Qu'est-ce que tu feras en arrivant ?

Djamal se dressa, inconscient de sa fierté. Il travaillera, gagnera de l'argent et embarquera sur un bateau qui l'emmènera de l'autre côté de la mer !

Le médecin soupira en malmenant ses cheveux blonds d'une main fébrile. Magnifique projet, mais qu'est-ce Djamal comptait faire une fois arrivé de "l'autre côté de la mer" ? Le garçon répliqua avec superbe que l'avenir appartenait à Allah et à Lui Seul. Le médecin essaya de le convaincre qu'il allait commettre une folie et que cette folie ne le mènerait nulle part. Il évoqua le problème des papiers. Djamal entendit parler pour la première fois de passeport, de carte de séjour, de carte de travail. Autant d'obstacles qu'il ne pourrait franchir sans se faire prendre et se retrouver à

son point de départ. Djamel écouta docilement jusqu'à ce que le médecin, à bout d'arguments, lui demande s'il avait enfin compris que son projet était irréalisable. Sa réponse consterna le jeune praticien. Les hommes des autres villages n'ont rien de tout cela, mais ils partent quand même. Pourquoi pas lui ?

Le lendemain, Djamel disait adieu aux siens.

Thomas abandonne sa deux-chevaux, poussive mais vaillante, au bord de la route forestière dont le mauvais état garantit la sécurité à ceux qui osent l'emprunter. Thomas n'a jamais quitté son village catalan blotti au bord de la mer. Il n'est pas riche mais vit décentement du revenu de ses vignes. Enfant, Thomas s'ennuyait à l'école et languissait après les jeudis et les dimanches. Ces jours-là, il accompagnait son père qui lui inculquait les rudiments du métier de vigneron. Le père parlait peu mais ses silences ne gênaient pas le fils. Ils passaient ensemble des journées entières à travailler, sans rien dire que l'essentiel.

- Pas comme ça ! Comme ça, tu vois ?

- Oui papa.

- Fais-le.

Les difficultés de l'enfant à assimiler les finesses de l'orthographe, de la lecture et du calcul, n'avaient d'égal que sa facilité à comprendre comment soigner la terre. Son père le regardait faire, grognait en hochant la tête et retournait à ses ceps, à sa pioche, ou à sa sulfateuse. Thomas savait qu'il était content et sa gorge se serrait de fierté. Bien des années se sont écoulées depuis cette époque heureuse, des années que Thomas a passé à travailler, jour après jour, les vignes que son père, et le père de son père avant lui avaient soignées avec la même ferveur, le même amour que le sien aujourd'hui. Quadragénaire et vieux garçon, il vit seul depuis la mort de ses parents mais ne souffre pas de la solitude. Ses amis sont nombreux, sa vie réglée comme du papier à musique et sa seule passion, un attachement passionnel à la terre qui l'a vu naître, régulièrement assouvie par d'interminables promenades dans l'arrière-pays en compagnie de son chien Ficelle.

Septembre chasse la fournaise de l'été. La chaleur devient supportable. Certains jours de grisaille, les relents du vent charrient les prémices de l'automne. Thomas s'arrête quelques instants, jauge la crête choisie comme but de promenade dans cette montagne dont il connaît

chaque parcelle pour l'avoir mainte fois parcourue. On accède à ses sommets par des sentiers étroits, des raidillons de pierres, des traversées de minuscules forêts de châtaigniers ou de chênes-lièges. Le chien ouvre la marche avec l'air affairé d'un chasseur, ce qu'il n'est pas. Ficelle est un corniaud sympathique à force de laideur, et totalement dépourvu d'agressivité. Le moindre bruit suspect lui fait rebrousser chemin et se réfugier en toute hâte contre les jambes de Thomas. Parfois, sans doute pour épater l'homme qui est son ami, Ficelle s'offre le luxe d'une position d'arrêt impeccable. Thomas ne s'étonne donc pas outre mesure en le voyant s'immobiliser brusquement, dans un style que ne renierait aucun maître chien. Il le rejoint en riant et l'invite à avancer par une tape amicale sur la croupe. Mais Ficelle ne bouge pas un cil. Thomas l'encourage à nouveau en faisant mine de partir. Peine perdue. Ficelle, patte en l'air, garde l'œil fixé sur un rocher qui surplombe le chemin. Ce comportement inhabituel finit par intriguer le vigneron, qui scrute attentivement la zone névralgique sans rien voir d'anormal.

- Qu'est-ce qui te pique tout d'un coup ?  
Allez, avance au lieu de faire l'âne !

Mais Ficelle continue de jouer les statues. En désespoir de cause, Thomas décide d'aller jusqu'au rocher vérifier ce qui intrigue tant son chien. Démarche certainement inutile, mais qui l'oblige à quitter le sentier pour avancer péniblement à travers le maquis d'épineux et récolter, au passage, quelques égratignures assez douloureuses. Heureusement, le rocher n'est pas très loin. Ce qu'il découvre donne à Thomas la désagréable impression que son cœur vient de bondir dans sa gorge pour mieux l'étrangler. Un homme gît, inconscient, au milieu des broussailles. Ses vêtements sont en aussi piteux état que leur propriétaire, qui se plaint faiblement. Thomas tremble comme un jonc en se penchant pour vérifier si l'inconnu est conscient. Juché sur le rocher Ficelle tire le cou, n'ose pas céder à la curiosité, renifle si le danger est imminent

tandis que Thomas, désespéré de n'obtenir aucune réaction, ne sait que faire et répète d'une voix accablée :

- Alors çà ! C'est la meilleure de la journée !

Mais ces mots ne sont investis d'aucun pouvoir surnaturel, pas même celui de suspendre le temps. Le blessé continue de gémir et Thomas n'a rien pour l'aider, pas même une gorgée d'eau à lui faire avaler. Lentement, la colère prend le pas sur son désarroi. Vieux garçon amoureux de sa tranquillité, l'imprévu l'exaspère. Une visite inopinée, la crevaison d'un pneu sa deux-chevaux, un retard dans le courrier, tout ce qui rompt l'harmonieuse monotonie de son existence lui tourneboule les sangs et gâche son sommeil. Pourquoi fallait-il que ce genre de tuile tombe sur lui ? Une rancune sourde contre le sort qui lui joue un si mauvais tour accélère son sang, mais la tentation de passer son chemin n'effleure pas son esprit, parfaitement clair à présent. D'abord, fouiller le baluchon abandonné près de l'inconnu. Peut-être y trouvera-t-il une bouteille d'eau, ou d'alcool, n'importe quoi susceptible d'aider le malheureux à revenir à lui. Mais il n'y a rien, qu'une chemise, un pantalon, un porte-monnaie de femme, vide et une gourde, vide elle aussi. Thomas remballe le tout, attache le baluchon à sa ceinture et juche l'inconnu sur son épaule pour le porter jusqu'à la voiture. Par chance il est fort et le blessé léger. La descente s'effectue sans trop de dérapages, mais dure assez longtemps pour donner à Thomas le loisir de la réflexion. Lorsqu'il arrive à la deux-chevaux, sa décision est prise. Le garçon est sûrement un de ces sans-papiers qui passent la frontière clandestinement. Thomas en a vu bien souvent, marcher sur les petites routes de vignes avec la mine faussement satisfaite de vacanciers, alors que seul un aveugle aurait pu les confondre avec des touristes. Certains villageois s'empressent d'aller les dénoncer aux gendarmes. Thomas méprise les délateurs et éprouve une vague pitié pour leurs victimes, mais son opinion sur le problème de l'immigration s'arrête là. Le drame des



clandestins ne le concerne ni de près, ni de loin. Du moins jusqu'à aujourd'hui, où l'un de ces problèmes pèse sur son dos de tout le poids d'une vie. Conscient que la décision qu'il vient de prendre risque de lui amener de sérieux ennuis, Thomas installe l'inconnu sur le siège arrière de la deux-chevaux en égrenant d'abominables jurons. Puis, il va remplir la gourde à une source vive qui jaillit en cascade entre deux rochers et revient en courant. Il verse délicatement quelques gouttes entre les lèvres crevassées et sent l'angoisse lui tordre les tripes en voyant le liquide s'écouler par les commissures. Après quelques essais infructueux, le réflexe de déglutition se déclenche enfin, au grand soulagement de Thomas qui s'aperçoit alors de l'extrême jeunesse de l'inconnu. Si la vie n'en avait pas décidé autrement, il pourrait avoir un fils de cet âge. Une émotion étrange, jamais éprouvée jusqu'ici, le saisit à la gorge et balaye ses derniers scrupules. Tant pis s'il doit passer le reste de ses jours à le regretter, mais il n'abandonnera pas ce "petit" aux malveillants et aux gendarmes ! L'atavisme, chez ce descendant de contrebandiers, est le coup de pouce qui l'aide à troquer son statut d'honnête citoyen contre celui de hors-la-loi.

Boire a rendu ses esprits au jeune homme dont l'état, hormis une méchante entorse, s'avère moins inquiétant qu'au premier abord. Quelques jours de repos et une bonne alimentation devraient le remettre rapidement sur pied. Dans l'immédiat, le plus urgent est de le mettre à l'abri. L'ancienne guérite des douaniers, abandonnée depuis longtemps mais toujours intacte car solidement construite, est perdue au milieu du maquis et loin de tous les sentiers battus, on ne peut trouver meilleure cache. Même s'il a recouvré ses esprits, le protégé de Thomas est incapable de marcher. Sa charge humaine bien calée sur le dos, le vigneron jure à chaque pas, souffle comme un asthmatique et sue autant qu'un cheval au galop. C'est que cette fois il lui faut grimper au lieu de descendre et son périple au milieu du maquis s'en trouve

infiniment plus pénible que le précédent. Déconcerté par l'étrange comportement de son maître, Ficelle suit sagement, truffe au ras du sol et queue entre les pattes.

Le refuge de contrebandiers est une sorte de blockhaus en béton, judicieusement appuyé contre la roche de manière à se confondre avec la montagne. Le sol, les murs et le toit défient le temps. La porte manque, mais Thomas relègue le problème à plus tard. Il aide le garçon à s'asseoir, jette le baluchon à terre et s'affale à son tour, épuisé. Blotti contre lui, Ficelle observe l'inconnu d'un œil moins inquiet.

Son rythme respiratoire revenu aux normes, Thomas soupire car la soif le tenaille. Mais il résiste, la gourde est petite et contient juste assez pour satisfaire aux besoins du garçon durant les deux ou trois heures où il le laissera seul, ravitaillement oblige. Cette incontournable obligation inquiète le vigneron. Si le garçon se méfie de lui, il peut très bien profiter de son absence pour aller se cacher, même en se traînant, assez loin dans le maquis. Dans son état, ce serait la mort assurée. Le maquis est vaste et il n'est pas certain que la Providence aide Ficelle à renouveler son exploit. Thomas ne veut pas partir avant d'avoir convaincu l'inconnu de lui faire confiance et de l'attendre, sans rien tenter de stupide. Le moment est venu de faire les présentations puisque, hormis les jurons de l'un et les gémissements de l'autre, les deux hommes n'ont encore échangé aucune parole.

- Je m'appelle Thomas. Et toi, tu t'appelles comment ?

Le garçon fronce les sourcils et secoue la tête d'un air navré. Il ne comprend pas. Ce nouvel imprévu exaspère Thomas. Les voilà frais ! En plus de tout le reste, voilà que cet innocent ne parle pas français ! Respiration bloquée sur une grande goulée d'air qu'il exhale ensuite lentement, yeux clos et joues gonflées à la manière d'un trompettiste, le vigneron lutte pour garder son calme. Après quelques secondes passées à fixer,

sans le voir, le paysage grandiose, il vient s'accroupir devant le garçon.

- MOI, C'EST THOMAS ! THOOO-MAAAAS !

Thomas hurle, détache chaque syllabe lentement, avec application, comme si d'être un étranger dénonçait quelque tare mentale ou faiblesse auditive. Craignant que cela ne suffise pas, il tambourine méthodiquement sa poitrine de claques violentes. Thomas, c'est lui ! Puis, jugeant avoir été assez explicite, il pointe un doigt vers le garçon.

- Et toi ? C'est quoi ton nom ? TON NOM !!!

Bien qu'ayant suivi très attentivement le manège du vigneron, le jeune homme reste quelques instants indécis. Son regard vert enveloppe Thomas qui, main toujours à plat sur sa poitrine, l'observe aussi d'un air encourageant. Thomas, c'est lui ! Compris ? Brusquement, les yeux du garçon s'illuminent et il pose à son tour une main largement ouverte sur sa poitrine.

- Djamal !

Thomas éprouve une joie enfantine devant ce premier contact véritable et répète plusieurs fois le nom de l'inconnu, qui, à présent, n'en est plus un. Djamal l'écoute en souriant, son sourire fait s'envoler les derniers regrets du vigneron qui ne veut pas en rester là.

- J'ai dit ton nom, tu peux dire le mien ? THOMAS !

Djamal hoche la tête et s'exécute docilement. Thomas jubile.

- C'est ça ! Thomas ! C'est moi ! ... Bon ! Ecoute ! Je ne sais pas comment on va faire pour s'en sortir, j'aime mieux ne pas y penser, mais pour le moment tu restes là ! TU NE BOUGES PAS ! COMPRIS ? De toute façon avec ta cheville tu n'irais pas loin. Je reviens avec de quoi manger. MANGER ! MIAM-MIAM ! Pour toi ! D'accord ?

Thomas ponctue son discours par de grands gestes que Djamal semble comprendre. Quand le vigneron se tait, il se met à parler lui aussi. Thomas ne comprend rien, mais distingue son nom au milieu d'un monologue égrené d'une voix douce et voilée. Pas besoin de traducteur pour comprendre

que Djamal le remercie. Sa reconnaissance s'exprime avec une clarté limpide à travers le regard, le sourire, les inclinaisons de tête, main posée sur le cœur. La même émotion qui a poussé Thomas à prendre en charge le garçon, plutôt que de l'abandonner aux bons soins d'un médecin et par voie de conséquence aux gendarmes, noue à nouveau sa gorge. Il se sent bête et toussote pour cacher son trouble.

- Allez petit, il faut que j'y aille ! Repose-toi en attendant, je ne serai pas long.

Voilà qu'il parle comme si le "petit" le comprenait, décidément cette histoire lui fait perdre la "cafetière" ! Thomas se relève en pestant d'être si stupide. Ficelle s'enhardit et ose enfin renifler Djamal sous toutes les coutures. La caresse d'une main sur son encolure le fait frémir, mais il continue son inspection.

Yeux clos, Djamal écoute le silence. Voilà qu'à nouveau il attend. Encore une fois, un inconnu vient de prendre sa vie en main. Est-il donc incapable de survivre par ses propres moyens ? Vaut-il faire aussi souffrir celui-là ? La réponse l'effraie.

La voiture du médecin entre dans la ville dont Djamel rêve depuis si longtemps. La réalité de la cité magique d'où partent les bateaux dépasse ses délires les plus fous. Comment imaginer qu'il puisse ne plus y avoir de terre ? La piste poussiéreuse a fait place à un ruban noir, lui-même bordé d'un autre ruban plus clair sur lequel s'agite une foule grouillante. Des maisons hautes comme plusieurs arbres, des avenues plus larges que son village, des voitures multicolores, des camions de toutes tailles, de toutes formes, forcent l'étonnement du jeune berger qui, par fierté, s'applique à l'impassibilité. Le 4x4 roule à travers la ville qui ressemble à un labyrinthe dense, sale, bruyant, sans fin. Djamel a peur que la cité soit comme le désert, sans limite. Une fois seul, comment s'en évader, où sont les bateaux, où est la mer ? Le médecin lui dit tout à coup, sans quitter des yeux la circulation, qu'il va le déposer au port, ainsi verra-t-il les bateaux et la mer. C'est comme s'il répondait aux interrogations muettes du garçon. Djamel craint d'avoir été deviné et, dans son trouble, oublie de répondre, ne serait-ce que pour remercier.

- Tu as déjà vu la mer ?

La question du médecin est la preuve qu'il ne soupçonne rien des angoisses de son passager. Rassuré, Djamel secoue la tête. Non, il n'a jamais vu la mer, est-ce que c'est grand ? Le médecin éclate d'un rire jeune, un tantinet moqueur. Grand ? Immense serait plus juste ! Le cœur de Djamel se serre jusqu'à la souffrance, mais sa voix est calme quand il demande si la mer est plus grande que le désert. La réponse le terrifie. D'après le médecin, la mer est bien plus vaste que le désert, et sans doute aussi dangereuse.

Les bateaux se perdent-ils en franchissant la mer ?

Tout à coup, le 4X4 stoppe. Une odeur puissante et âcre vient chatouiller les narines de Djamal. Il saute à terre et reste pétrifié par ce qu'il découvre. Les bateaux sont là, plus ou moins gros, plus ou moins rutilants, mais Djamal ne les voit pas. Son regard survole la forêt de ferraille et de bois pour se perdre au-delà.

Au-delà, il y a la mer !

L'immensité liquide, aussi belle dans sa mouvance bleutée que la hiératique splendeur des dunes sablonneuses, éblouit Djamal. Si le désert s'habille des couleurs du soleil, la couleur de sa liberté reflète celle du ciel. Le garçon comprend que la dissemblance trompeuse de ces deux infinis, cache le lien invisible qui unit deux enfants nés du même ventre.

Frappé par la gravité religieuse avec laquelle le jeune homme contemple l'horizon, le médecin hésite à le distraire par un prosaïque échange d'au revoir. Debout à ses côtés il attend patiemment, jusqu'à ce que le garçon tourne enfin vers lui un regard chargé de plénitude.

- Dieu est grand.

Un tantinet anarchiste et athée convaincu, le médecin n'en répond pas moins sans sourire que c'est vrai, Dieu est grand. Brusquement, il se sent incapable d'abandonner celui qui contemple l'invisible sans autre préoccupation que celle de savourer l'instant. Djamal ressemble à ces innocents de légende qui allaient au supplice en chantant. Qu'advient-il de lui dans cette jungle moderne déchirée de guerres fratricides, meurtrières, sournoises, sans vainqueur ni vaincu, chacun étant tour à tour victime et bourreau ? Saura-t-il éviter les dangers d'affrontements interminables issus de fanatismes exacerbés, de haines provoquées, dirigées, entretenues ? Saura-t-il survivre à la sarabande infernale de la vie et de la mort que ni la nuit ni le jour n'interrompent jamais ?

- Je t'emmène. Tu t'installeras chez moi en attendant de trouver du travail.

Djamal le regarde. La lumière de ses yeux verts, transparente comme l'enfance, trouble le

médecin qui bafouille piteusement que son devoir est de sauver les vies. Djamel fronce les sourcils, réplique qu'il n'est pas malade et que sa vie n'est pas en danger.

- C'est vrai, pour le moment. Mais si je te laisse seul sur ce quai, tu risques de tomber très vite gravement malade. Tu comprends ?

Non, Djamel ne comprend pas. Le médecin réplique qu'il comprendra plus tard, mais que pour l'instant il doit lui faire confiance et grimper dans le 4x4. Docile, le garçon s'exécute sans poser de question. Le médecin réalise que Djamel l'intimide et, en cynique qu'il est, savoure l'ironie de la situation. Il s'installe au volant et met le contact.

- Je m'appelle Eric.

Thomas grimpe sans perdre de vue la ligne des crêtes. Le refuge de douaniers qui abrite Djamal se trouve derrière leur rempart hérissé. Voilà déjà plus d'une semaine que Thomas, chaque jour que Dieu fait, effectue le même trajet, un sac de victuailles jeté sur l'épaule. Ficelle a accepté ce nouveau rituel de bonne grâce et abandonne son maître dès l'ouverture de la portière, pour s'en aller au grand galop en jappant de contentement. Tant d'ingratitude éveille une sorte de nostalgie chez le vigneron. Les chiens sont-ils donc, à ce point, semblables aux hommes ? Il se console car à ce jour Ficelle ne l'a jamais laissé repartir sans le suivre, mais redoute confusément le jour où cela arrivera.

Tracassé par ses sombres pensées, Thomas salue Djamal d'un air renfrogné. Le garçon ne s'en formalise pas et répond d'un sourire chaleureux, sans cesser de flatter et caresser le chien blotti contre ses cuisses. Le transport du vieux matelas sur lequel ils sont installés s'avéra aussi épuisant que celui du garçon. Considérant qu'un minimum d'hygiène et de confort allait de pair avec un prompt rétablissement, Thomas apporta aussi un peu de vaisselle, des produits de toilette, des serviettes, des mouchoirs, le tout pillé dans ses placards et ses armoires. Le seul problème incontournable, hormis celui de savoir ce qu'il va faire de Djamal une fois celui-ci rétabli, reste l'approvisionnement en eau. Un jour sur deux Thomas renoue, bien malgré lui, avec une corvée oubliée depuis longtemps et qui l'oblige à porter, à bout de bras, le long du sentier à peine praticable qu'il a lui-même tracé avec ses allées et venues, deux grosses bonbonnes pleines jusqu'au bouchon et plus lourdes qu'un âne mort. Cette exténuante obligation fait enrager le vigneron. Si les hommes d'aujourd'hui n'étaient pas tous des



fainéants, les nombreuses sources disséminées dans la montagne n'auraient pas disparues, les unes après les autres, faute d'entretien ! Il ne serait pas obligé de trimer comme un esclave, alors que l'une de ces sources se trouve certainement à quelques pas du refuge des douaniers. La proximité d'un point d'eau déterminait toujours le choix des anciens sur l'emplacement d'une construction, que ce soit un mas, une bergerie, ou à fortiori un abri pour les forces de l'ordre. Dès qu'il approche du refuge, bras et jambes cassés de fatigue, Thomas ne peut s'empêcher de penser qu'il piétine peut-être la source disparue, celle qui lui épargnerait ce travail de forçat. Il voue aux gémonies les coupables de pareille forfaiture, sans que sa mauvaise foi puisse lui faire oublier qu'il compte parmi ces fainéants qu'il fustige. Ce sont les enfants gâtés de sa génération qui, devenus adultes, ont oublié les sources sous prétexte qu'il suffisait de tourner un robinet pour avoir de l'eau. Dans ces conditions, pourquoi se fatiguer à courir aux quatre coins de la montagne à nettoyer des points d'eau dont plus personne ne se servait ? Thomas se souvient de deux ou trois sources entretenues par son père et qu'il a laissé perdre. L'humiliation de cette évidence augmente sa fureur au lieu de la calmer.

Djamal se lève. Il boitille encore un peu, mais son entorse est presque guérie et il a récupéré toutes ses forces. Thomas, décidément de mauvaise humeur, n'a toujours pas desserré les dents et le regarde faire d'un œil consterné. Qu'est-ce qu'il va faire du "petit" ? Cette question le ronge, lui fait perdre l'appétit et le sommeil. Djamal remplit un verre d'eau et le lui offre en souriant. Touché par sa gentillesse, Thomas soupire.

- Tu es brave petit ! Va, je sais bien que tout çà, c'est la faute à la misère et que toi tu n'y es pour rien !

Il réalise pour la nième fois que le garçon ne comprend rien à ce qu'il raconte et se soulage en hurlant. Il serait temps que Djamal apprenne à parler comme tout le monde ! Cette situation est

impossible ! Ce n'est pas en gesticulant comme des sourds-muets qu'il va pouvoir en apprendre plus sur ce qui lui est arrivé ! Oui, vraiment, cette situation est impossible ! Insupportable même !

Aujourd'hui, l'influence apaisante de Djamel n'a aucune prise sur Thomas qui ne décolère pas. Trop de choses le contrarient et dans la liste impressionnante de ses soucis, la curiosité des villageois arrive en tête. Malgré sa discrétion, Thomas a des habitudes immuables, connues de tous. L'une d'elles consiste à aller chaque soir sur le front de mer, rejoindre les hommes de tous âges qui se regroupent là en attendant l'heure de l'apéritif. Le vigneron compte parmi les piliers de ce cénacle et son absence soulève certainement bien des commentaires. Il n'est que d'entendre ses amis l'interpeller bruyamment lorsqu'ils le voient passer au volant de sa deux-chevaux. Thomas répond d'un signe de main et écrase frénétiquement l'accélérateur. Ce traitement barbare emballe le moteur dont le râle pathétique attire l'attention des plus distraits, mais n'en fait pas avancer plus vite l'antique véhicule.

Djamel mastique distraitemment la viande que Thomas prend la précaution de cuire chez lui. A cette époque de sécheresse, un feu en pleine montagne provoquerait l'arrivée des pompiers avant même d'avoir soufflé l'allumette. Absorbé par le décompte des multiples tracasseries offertes en prime avec la découverte du garçon, Thomas ne voit pas que celui-ci l'observe avec insistance, sourcils froncés. Djamel termine son repas avec un morceau de fromage de chèvre, avale sa dernière bouchée de pain et se frotte les mains d'un geste machinal sur son short dernier cri. Une vendeuse particulièrement habile est parvenue à imposer à Thomas ce vêtement peu fonctionnel, plutôt que le pantalon ordinaire et pas cher qu'il demandait.

- Thomas ?

Djamel montre le pain d'un air engageant. Thomas répond d'un signe de tête distrait. Mais Djamel insiste. Après quelques minutes d'incompréhension qui le conduisent au bord d'un nouvel accès de colère, Thomas comprend que le

"petit" veut prendre sa première leçon de français. Aurait-il compris ses reproches de tout à l'heure ? Une vague honte dilue sa mauvaise humeur.

- Pain ! C'est du pain ! PAIN !

Djamal prend la baguette dans sa main.

- PAIN !

La deux-chevaux se gare en tressautant devant la petite maison. La décision de Thomas est prise et il l'annonce à Ficelle, qui attend en frétilant l'ouverture de la portière. Le moment est venu d'aller faire un tour devant la plage avant que son absence prolongée ne mette la puce à l'oreille des plus curieux.

- ... et ça, ce serait terrible ! marmonne Thomas en ouvrant la portière à Ficelle.

L'accueil des habitués du front de mer a la discrétion feutrée d'une ouverture de Wagner. C'est à qui braillera le plus fort.

- Et alors, on te croyait mort !

- Penses-tu ! Il a dû se trouver une estivante.

- Elle est jolie au moins ?

- Peut-être que c'est le contraire et c'est pour ça qu'il la cache pardi !

Stoïque, Thomas sourit niaisement en attendant que chacun ait épuisé son stock de plaisanteries douteuses. Finalement, son mutisme est payant et l'intérêt général se détourne de lui, au bénéfice des habituels ragots de comptoirs et commentaires sportifs. A l'heure de l'apéritif, le petit groupe se disloque. Thomas traîne, se rapproche insensiblement du vétéran de la petite bande d'habitueés, attend de se retrouver seul avec lui. Le bonhomme s'appelle Hamed, mais pour tout le monde il est Momo. Momo est né bien des années auparavant, très loin de la Catalogne. Au fil des ans les villageois et l'intéressé lui-même, ont oublié qu'il n'est pas catalan. Personne ne se souvient de la date exacte de son arrivée au village. Les plus âgés se rappellent qu'il avait une femme avec lui, mais la pauvre est morte quelques mois après leur arrivée. C'était il y a

longtemps, bien avant la guerre de 40. Momo ne parle jamais de cette époque et ceux de son âge ont toujours respecté son silence. Pour les plus jeunes il est "Momo", un vieux comme les autres, dont les vignes sont belles comme des jardins et qui est aussi le plus dévoué des hommes. Avec lui, un service demandé est un service rendu.

- Momo ! Il faut que je te parle.

Momo regarde Thomas avec des yeux ronds.

- Qu'est-ce qui se passe ?

Thomas déclare que ce qu'il a à dire ne se dit pas sur un trottoir et invite Momo à le suivre jusque chez lui. Son manège inquiète le vieil homme qui le croit malade. Thomas exhale un soupir pathétique. Il préférerait être malade ! Une visite chez le docteur et tout serait réglé, alors que là il ne sait plus quoi faire ! Muet de curiosité, Momo s'accroche au bras du vigneron qui marche à grandes enjambées, Ficelle sur les talons.

Après avoir soigneusement bouclé sa porte à double tour, preuve supplémentaire qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire, Thomas installe Momo comme un prince dans l'unique fauteuil de la salle à manger. Puis, il prépare deux pastis bien tassés et profite de ce temps mort pour peaufiner les préliminaires, sans lesquels aucune confiance n'est possible. Momo doit jurer sur sa vie et son honneur de ne parler à personne de ce que Thomas va lui confier. Pénétré par la gravité de ces instants et dévoré de curiosité, Momo s'exécute avec une conviction qui reconforte le vigneron.

Que n'a t-il pensé plus tôt à Momo ? Le vieil homme était un des rares privilégiés auprès desquels son père, si taciturne, devenait volubile. L'un des rares à qui l'on peut faire confiance. Thomas lui offre un verre de pastis bien frais que Momo accepte d'un air gourmand. Il a peut-être été musulman dans une autre vie, mais aujourd'hui Momo ne pratique aucune religion, ne tolère aucun interdit et se régale sans état d'âme d'un bon pastis, d'un bon vin, d'un plat de charcuterie ou d'un morceau de saucisse de porc grillée sur la braise des sarments. Momo est un

sage dont la seule arme, la plus redoutable, est un humour corrosif qui cloue au pilori le sot ou le méchant. Les uns le redoutent, les autres le respectent et l'aiment bien.

Thomas raconte son étonnante mésaventure, sans oublier un seul détail. Momo l'écoute, hoche la tête, soulève un sourcil, émet quelques grognements discrets accompagnés de haussements d'épaules. Puis, Thomas se tait, accablé. Concrétisé par la parole, sa situation lui paraît encore plus désastreuse. Si Momo ne l'aide pas, il va droit à la catastrophe ! Hélas, la réaction du vieil homme n'est pas celle qu'il espérait. Momo le regarde avec une compassion teintée de reproche, s'étonne qu'un garçon en général plutôt prudent se soit empêtré dans une histoire pareille. Qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête ?

- Si ton père n'était pas mort, tu le tues pour de bon, c'est sûr !

Thomas s'énerve. Il ne s'est pas confié à Momo pour écouter une litanie de lamentations parfaitement inutiles !

- Si je t'ai raconté tout ça, c'est pour que tu m'aides, figure-toi !

Yeux exorbités et bouche grande ouverte, Momo semble frappé d'un gâtisme foudroyant. Après quelques secondes nécessaires à une bonne assimilation, il déglutit bruyamment et déclare ne pas voir comment il peut sortir Thomas de ce "pétrin". Le vigneron baisse les yeux, conscient de transgresser un tabou respecté depuis des lustres par tous les villageois.

- Tu parles arabe, non ?

Momo se fige dans son fauteuil. Son regard larmoyant de vieillard reflète une immense déception, de la tristesse aussi, mais Thomas ne peut plus se payer le luxe de succomber au remords. La phase la plus délicate de la discussion, consiste à faire admettre à Momo que cette question ne remet en cause ni sa qualité de français, ni sa catalanité. Deux états que nul ne songerait à contester, pour la bonne raison qu'ils paraissent évidents à chacun. Momo est français et

catalan, point final ! Mais un français et un catalan qui comprend l'arabe, comme d'autres l'anglais, le russe, ou le chinois. Il n'y a pas de mal à connaître une langue étrangère, au contraire, ça peut même rendre de grands services !

A quarante ans passés, Thomas se découvre capable de finesse diplomatique et de vélocité intellectuelle, deux qualités insoupçonnées jusqu'ici. Mais ces prouesses puisées dans l'urgence ont-elles convaincu Momo ? Le vigneron attend, gorge serrée. En cas d'échec, Momo le quittera sans un mot et Thomas se retrouvera seul, plus abandonné qu'un canot en perdition dans la tempête avec, en prime, le regret d'avoir perdu un ami.

Après quelques secondes interminables, Momo avale sa dernière gorgée de pastis et claque la langue avec satisfaction en posant son verre sur la table. C'est vrai, il comprend l'arabe ! Et non seulement il le comprend, mais il le parle !

- Enfin, un petit peu ... un TOUT petit peu !

Le soupir de Thomas est à la mesure de son soulagement. C'est bien ce qu'il disait, Momo parle trois langues ! Le français, le catalan, et l'arabe ! Trop malin pour ne pas saisir la véritable nature de cet hommage tardif à ses talents linguistiques, Momo hoche la tête en ricanant.

- Arrête de me gratter dans le sens du poil ! Tu me prends pour Ficelle ?

Thomas proteste en riant et s'empresse de préparer un nouveau pastis afin de trinquer à l'amitié. Quand le verre de Momo tinte contre le sien, des larmes de reconnaissance lui montent aux yeux.

- A la tienne Momo ! A la tienne !

L'appartement d'Eric n'est qu'un minuscule studio, largement suffisant pour lui qui passe la majeure partie de son temps à l'hôpital ou sur les routes. Djamel sera tranquille, il ne le dérangera pas souvent. Le garçon remercie poliment, sans paraître étonné ni même raisonnablement reconnaissant de l'offre généreuse. Eric a épuisé son lot de banalités et le silence menace de s'installer quand, brusquement, Djamel l'interroge sur ses parents, sa famille, avec un naturel déconcertant. Soulagé, le médecin répond sans se faire prier. Ses parents sont morts dans un accident, sa seule famille est un frère, qui vit en France. Djamal hoche la tête tristement. Touché, Eric le rassure. Il est très heureux et mène la vie qu'il a choisie. L'argument ne suffit pas à Djamal, qui insiste. N'y a-t-il pas une femme pour s'occuper de lui ? Eric éclate de rire.

- Dis donc ? Est-ce que je te pose ce genre de questions ?

Djamel répond que puisque Eric est son ami, il lui dira tout ce qu'il veut savoir. Eric n'a qu'à l'interroger ! Emu par la naïveté et la confiance du garçon, Eric n'a pas le cœur de rejeter son amitié. C'est pourtant une erreur, contre laquelle il a mainte fois mis en garde ses jeunes confrères fraîchement débarqués. Règle numéro un : éviter de créer des liens trop étroits avec les autochtones. Toute transgression est une imprudence grave, qui risque de compromettre l'équilibre fragile de l'action humanitaire tolérée par les autorités. Le pays est une poudrière et une faute, une seule, peut conduire au chaos.

Et voilà que c'est lui, Eric, qui aujourd'hui fonce dans le piège, tête baissée. C'est à mourir de rire ! Debout devant lui, Djamal le regarde en souriant. Revêtu de la classique gandoura blanche, il dégage une noblesse et une dignité désuètes, presque poignantes. Eric ne regrette rien. Au point où il en est, autant se laisser porter par les événements sans essayer de les diriger. Il

propose à Djamel de faire le tour du propriétaire. En dehors du séjour dans lequel ils se trouvent, il y a la chambre et une salle d'eau spartiate, grande comme un placard. Djamel semble perplexe. C'est la première fois, depuis sa rencontre avec le jeune homme, qu'Eric le voit enfin curieux de quelque chose.

- A quoi ça sert ?

Eric mesure l'étendue de tout ce que Djamel doit apprendre et décide de lui donner sa première leçon de travaux pratiques. Il se déshabille, entre dans la douche, ouvre le robinet d'eau et se lave sous les yeux du garçon qui le regarde faire, muet de stupeur. Puis il va au lavabo, se rase, se lave les dents et termine par un cours, théorique celui-là mais très précis, sur la bonne manière de se servir des W.C.

Eric invite Djamel à prendre une douche. Rien de tel pour chasser la fatigue du voyage ! Mais le garçon refuse, sourcils froncés.

- L'eau est précieuse. Dans le désert, on te tuerait pour ce que tu viens de faire. Oui mon ami, on te tuerait.

Eric se moque de lui. Ils ne sont plus dans le désert ! Djamel doit apprendre à vivre comme vivent les gens de ces pays où il veut aller, sinon il sera rejeté et ne pourra jamais trouver sa « Route des Caravanes » !

La menace fait mouche. Djamel se déshabille et entre dans la douche, avec la crainte du fidèle qui s'apprête à commettre un sacrilège. L'eau jaillit et accueille le néophyte dans le monde de la civilisation. Eric n'est pas certain que ce baptême soit une bonne chose. Il abandonne le garçon à ses ablutions et va s'installer sur la terrasse. Il pense à ses parents, à son frère. Sans le savoir, Djamel a réveillé des souvenirs qu'Eric n'évoque jamais. Son père et sa mère étaient deux musiciens célèbres, toujours en déplacement aux quatre coins du globe. Le bien-être de leurs fils était confié aux bons soins des domestiques, leur éducation et leur instruction à un précepteur. L'enfance d'Eric et de son frère aurait pu être horrible, elle fut heureuse. Les



domestiques les adoraient, et le précepteur était un homme doux et faible qui ne demandait, en retour d'une totale liberté, qu'un peu de discipline scolaire. De bonnes notes n'étaient-elles pas la meilleure preuve qu'il s'acquittait correctement de sa tâche ? Le contrat ne fut jamais résilié par aucun des deux partis. Un jour, alors que le frère d'Eric faisait son service militaire et que lui-même entamait sa dernière année de médecine, un télégramme leur annonça, presque en même temps que les médias, que le couple célèbre, de retour en France après une tournée aux Etats-Unis, avait péri dans un accident d'avion. Eric et son frère n'en éprouvèrent qu'un chagrin de circonstance. Ensuite, insensiblement, la vie les sépara. Eric décrocha son diplôme de médecin, son frère celui d'avocat. L'un s'envola pour le Moyen-Orient, préférant à une carrière de médecin ordinaire celle, plus chaotique et dangereuse, de médecin humanitaire. L'autre devint un honorable avocat du barreau Parisien. Les deux frères ne se sont pas revus depuis plus de quinze ans. Eric ne connaît sa belle-sœur et sa filleule qu'à travers des photos et des films vidéo. Eric ne souffre pas de cette situation et suppose que son frère non plus. En fait, il ne s'est jamais vraiment posé la question. Serait-il égoïste ? Sans doute. Hormis son métier rien ne l'intéresse, rien ne lui manque. Sa vie amoureuse ? Juste quelques relations de passage, avec des partenaires des deux sexes dont les conceptions sont les mêmes que les siennes. Eric se demande, avec un amusement cynique, comment réagirait Djamal, dont l'innocence est désarmante, s'il lui disait pourquoi il n'y a pas de femme dans sa vie. Il ne comprendrait certainement pas que l'on puisse avoir la même attirance pour les femmes et pour les hommes. Peu importe. Eric n'a aucune envie de donner des explications qui l'obligeraient à se justifier pour un problème qui, à ses yeux, n'en est pas un. Brusquement il soupire, agacé. En fait, le seul problème qu'il ait eu dans sa vie, c'est Djamal. Personne, avant ce garçon, n'avait

compromis l'équilibre parfait qu'il avait su établir entre ses actes et sa conscience. Eric ne se demandait jamais si son comportement était égoïste, hors normes, ou hypocrite et voilà qu'aujourd'hui, à cause d'un petit berger venu de nulle part, il a des doutes. Pire ! Il se sent vaguement honteux, pas fier du tout, et ça aussi c'est une première ! Son cynisme l'aide à peine à reconnaître comme injuste la rancune sourde qu'il éprouve envers Djamel. C'est ce moment peu favorable que choisit le garçon pour apparaître, dégoulinant d'eau et nu comme un ver.

- Dans le désert je serais un homme mort !  
Qu'Allah me pardonne si je l'ai offensé !

Sa joie exaspère le médecin. Voilà que le sage venu du désert parle fort, rit aux éclats et se comporte avec le sans-gêne de n'importe quel jeune d'aujourd'hui. Remarquable adaptation ! Eric se lève sans dire un mot, disparaît dans la chambre, et ressort peu après avec un jeans et une chemise qu'il tend à Djamel.

- Mets ça.

Djamel n'a pas bougé et le regarde, étonné. Eric soupire, répète sèchement :

- Mets ça !

Docile, le garçon obéit. Il enfile les vêtements avec une maladresse qui, au lieu de toucher Eric, l'énerve davantage. L'opération terminée Djamel, visiblement mal à l'aise dans ces habits modernes, avoue préférer sa gandoura. Eric lui conseille, avec une ironie grinçante, de s'habituer aux jeans et aux chemises. Les gandouras sont plutôt mal vues dans les pays où il veut aller ! Djamel baisse la tête sans répondre. Toujours sous l'emprise d'un agacement aussi injuste qu'incontrôlable, Eric laisse le silence s'installer. Il se sert un whisky et retourne sur la terrasse.

- Djamel a t-il offensé son ami ?

Eric proteste du bout des lèvres. Son comportement est absurde et incohérent, il le sait. Après tout, Djamel ne lui a demandé que de l'accompagner en ville, rien d'autre. Eric a même dû insister pour qu'il accepte son invitation. Sa

colère contre le garçon est stupide, comme sa rancœur. Appuyé sur la rampe de la loggia, il sent le poids d'un regard sur sa nuque. Au lieu de lui peser, le silence le détend.

- Je te remercie de m'avoir aidé mon ami. Mais à présent, il faut que je parte.

Djamal est debout dans l'embrasure de la porte-fenêtre. Son air malheureux et emprunté éveille un remords cuisant chez Eric qui, toute colère dissoute, s'excuse piteusement. La fatigue a toujours eu un effet désastreux sur son humeur, Djamal n'y est pour rien. Après quelques heures de sommeil il se sentira mieux et ils iront visiter le quartier. Djamal doit apprendre à se repérer pour ne pas se perdre lorsqu'il sortira seul ! Eric parle d'un ton enjoué, un peu trop vite, un peu trop fort. Quand le visage du garçon s'éclaire d'un sourire, il se tait, sourit aussi.

Djamal avance, attiré par les vitrines des magasins, les enseignes multicolores, la turbulence bruyante des avenues, tel un papillon par la flamme qui le consumera. Eric pose un bras sur ses épaules, dans un geste instinctif de protection. Djamal dresse le menton vers les boutiques violemment éclairées. Pourquoi toutes ces lumières alors que le soleil est encore haut dans le ciel ? Eric répond en souriant que c'est pour faire plus joli, plus gai. Djamal s'arrête, mains levées vers le ciel. Quelle lumière est plus belle que celle-là ? Les passants ignorent cet original en extase au milieu du trottoir et continuent de déambuler, avec une nonchalance typiquement orientale. Un peu plus loin, les affiches immenses et racoleuses d'un cinéma laissent Djamal perplexe. Eric tente d'expliquer quel genre de distraction est offerte de l'autre côté de la lourde porte à battant, dont le chrome de la poignée est écaillé et terni par l'âge. C'est comme la télé, mais en plus grand, bien plus grand ! Mais Djamal ne sait pas non plus ce qu'est une télévision ou un ordinateur. Eric se souvient que le petit hameau du garçon n'a toujours pas l'électricité, et l'aurait-il eu qu'aucun des

villageois n'eut été assez riche pour s'offrir ordinateur et télévision.

- Il y a la télé à l'appartement. Tu verras, c'est la même chose que le cinéma, mais en plus petit. Je suis sûr que tu vas aimer !

Thomas ne comprend rien à ce que dit le vieil homme, mais constate que le garçon répond du bout des lèvres.

- Qu'est-ce qu'il dit ?

Momo soupire violemment et se frotte la joue de sa main tâchée par l'âge, durcie par le travail de la terre.

- Il n'est pas bavard, tu sais !

Thomas s'efforce héroïquement de rester calme. Il voit bien que le "petit" ne parle pas beaucoup ! Mais enfin, il en dit quand même un peu alors, qu'est-ce qu'il dit ?

- D'où il vient ? Il a des papiers ?

Momo affiche une moue sceptique. Le "petit" n'a rien dit, sauf que ce n'était pas important. Cette réponse balaye les derniers lambeaux de patience du vigneron, qui réagit en hurlant. Pas important de savoir comment le "petit" a atterri en plein maquis ? A moitié mort par-dessus le marché ! Ordre est donné à Momo de reprendre l'interrogatoire à zéro. Momo s'exécute sans grande conviction, sous l'œil inquisiteur de Thomas qui marmonne rageusement entre ses dents serrées :

- Pas important ! Je t'en foutrais moi du "pas important" !

Heureusement, le nouvel échange semble plus fructueux. Djamal s'exprime autrement que par monosyllabes. Mais Thomas reste nerveux, à cause de ce je-ne-sais-quoi qui se dégage du "petit" et lui met les nerfs en vrille. Par exemple, cette manière de vous regarder, comme s'il savait des choses que vous ne savez pas !

- Dès qu'on arrivera à se comprendre, je m'en vais te remettre les pendules à l'heure vite fait bien fait, tu vas voir !

La promesse murmurée d'un ton menaçant ne suffit pas à masquer l'évidence que Thomas refuse d'admettre, fusse à lui-même. La vérité c'est que ce garçon, à peine sorti de l'adolescence, l'impressionne autant que son père autrefois. Par quelle aberration mentale cette chose est-elle possible ? Le vigneron l'ignore et se ferait tuer plutôt que d'avouer à quiconque cette humiliante

faiblesse. Heureusement, l'exclamation réjouie de Momo vient le délivrer de ses affres existentielles.

- Il n'en a pas dit long, mais enfin, il a quand même dit le principal !

Thomas réplique hargneusement :

- Encore heureux ! Et alors ? Qu'est-ce que ça donne ?

Assis sur une caisse d'orange, Momo raconte l'histoire de Djamal. Originaire d'Afrique du Nord il a, comme nombre de ses congénères, traversé la mer dans l'espoir de trouver du travail. Rien que de très banal en somme. Ce qui l'est moins, c'est que lorsqu'il n'a plus été capable de suivre à cause de son entorse, les autres ont continué sans lui. Thomas s'étonne. Les autres ? Le "petit" n'était pas seul ? Momo répond que dans ce genre d'expédition, il vaut mieux être accompagné, surtout quand on veut rentrer en fraude dans un pays qu'on ne connaît pas. Le vigneron n'en croit pas ses oreilles. Les compagnons de route du "petit" l'ont abandonné sans se soucier de ce qu'il allait lui arriver ? Tout ça par peur de se faire attraper ?

- Mais ces types sont des assassins !

Momo lève une main conciliante. La misère est un désastre. Thomas ne sait pas ce que c'est, il n'a pas le droit de juger ceux qui en sont les victimes. Le "petit" a pardonné à ces hommes et il a eu raison. Hermétique à tant de grandeur d'âme, Thomas rugit qu'aucun homme digne de ce nom ne ferait une chose pareille.

- Tu l'aurais abandonné toi ?

Momo soupire. Non, bien sûr que non ! Pourtant, il continue de plaider en faveur de ceux que la misère déshumanise. Thomas ne veut rien entendre.

- Tu ne me feras jamais croire que parce qu'on est dans la misère, ça te donne le droit de laisser crever un homme comme moi je ne laisserais pas crever mon chien ! Les types qui ont fait ça sont des salauds et des assassins, point final !

Stratégiquement assis à même le sol entre Momo et Djamal, Thomas se soulage encore de quelques insultes avant de s'inquiéter du problème des

papiers. Et les papiers ? La surdité foudroyante de Momo vaut toutes les plaidoiries. Accablé, le vigneron renonce à demander si les papiers ont été perdus où s'il y en a jamais eu. Dans un cas comme dans l'autre, leur absence complique sérieusement la situation.

- Pour être frais, on est frais !

Le silence s'installe, entrecoupé des soupirs de Momo et des jurons de Thomas. Tout à coup, Djamel se met à parler. Sa voix, comme son regard, est particulière. Mais, contrairement à l'éclat de ses yeux verts, elle apaise au lieu de déranger. Thomas n'échappe pas à son magnétisme et attend, sans s'énerver, de savoir ce que le garçon vient de dire. Le répit est de courte durée. Sa paix intérieure vole en éclat quand Momo lui annonce que Djamel a décidé de s'en aller dès la tombée de la nuit. Il ne veut pas les ennuyer davantage. Le vigneron réplique que si c'est pour dire des âneries, le "petit" ferait mieux de se taire ! Il n'aura pas le temps de mettre le nez dehors, que les gendarmes le cueilleront comme une fleur et il se retrouvera embarqué sur le premier bateau avant d'avoir pu dire ouf !

- C'est ça qu'il veut ? Demande-lui, de ma part s'il-vous-plaît, si c'est ça qu'il veut ?

Momo continue de faire le sourd. Tête basse, Djamel se tait. Sa tristesse bouleverse Thomas, qui s'en veut d'être si agressif. Chaque fois qu'une émotion trop intense le perturbe, c'est la même chose. Ce malencontreux réflexe de défense a souvent blessé ceux que justement il voulait aider. Il s'en est toujours assez bien accommodé, jusqu'à aujourd'hui. Aujourd'hui, le remords l'incite plutôt à la douceur qu'à un arrangement égoïste avec sa conscience. Après un raclement de gorge discret, c'est sans brailler qu'il invite Momo à convaincre le garçon de ne rien tenter pour le moment.

- Dis-lui qu'on va s'occuper de lui. Dis-lui aussi que s'il continue de vouloir partir, je l'attache ! Comme ça peut-être il comprendra.

Même la menace est dite sur le ton d'un homme civilisé. Mais Momo est trop inquiet du "on"

utilisé par Thomas, pour prendre note d'un changement aussi extraordinaire. Ce "on" l'englobe dans une aventure qui a toutes les chances de mal finir. Pourtant, le vieil homme n'a pas le cœur de se désolidariser de Thomas, encore moins du "petit", et se contente de marquer sa réprobation d'un soupir.

Thomas et Momo quittent le refuge après avoir fait promettre à Djamal de ne pas mettre ses projets à exécution. Ils arrivent à la deux-chevaux sans avoir desserré les dents. Momo à cause de la fatigue, Thomas parce que Ficelle n'a pas voulu les suivre. Bien que prévisible, la défection de son chien chagrine le vigneron qui se défoule en rabattant violemment la portière de Momo.

- Ce sale clébard ! J'étais sûr et certain qu'il finirait par me laisser tomber !

Momo n'est pas d'humeur compatissante. Non seulement la marche à travers le maquis a réveillé ses rhumatismes, mais l'avenir le préoccupe davantage que les états d'âmes de Thomas. Est-ce que c'est le moment de se mettre dans des états pareils pour un chien ? Et puis, avec Ficelle, le "petit" n'est pas seul, ça l'empêchera de faire des idioties !

L'argument ne console pas Thomas, qui conduit avec la mine d'un Attila et malmène sauvagement le moteur. Accroché au tableau de bord, Momo saute comme un cabri à chaque nid de poule en protestant véhémentement et en vain après chaque secousse. Pas étonnant que le chien n'ait pas voulu suivre, il n'est pas fou, lui !

- Fais attention Thomas ! Tu vas finir par casser l'auto et alors on est bon pour rentrer à pied ! J'ai passé l'âge de faire du sport moi !

Mais Thomas n'entend rien et continue de torturer l'antique véhicule.



Djamal préfère les quartiers de la vieille ville à ceux, modernes et glacés, où se situe l'appartement d'Eric. Ici, les ruelles étroites et sombres ressemblent à celles de son village. Installés en groupes dans des encoignures de portes, des hommes palabrent interminablement, sans autre souci que celui de ne pas en avoir. Les femmes tendent des draps d'une terrasse à l'autre, les ombres lumineuses de ces paravents aériens donnent l'illusion d'un peu de fraîcheur. Les abris d'étoffes bigarrées frémissent sous la brise, comme la toile des tentes que les nomades dressent dans le désert. Djamal éprouve une sorte de paix à errer sans but, bousculé par la nonchalance besogneuse des passants, bercé par les cris aigus des enfants, grisé par les odeurs de miel et d'épices qu'exhalent les étals des petites boutiques, dont les auvents disparaissent sous un amoncellement de marchandises hétéroclites. Les flâneurs évitent de piétiner les vaisselles de faïence, les récipients de cuivre posés sur des tapis à même le sol. A l'étalage d'un quincaillier succède celui d'un marchand de tissus, de souvenirs ou d'épices et ainsi à l'infini, dans le labyrinthe inextricable des ruelles. Des touristes égarés découvrent avec extase cette pagaille tellement exotique et s'exclament bruyamment, l'appareil photo collé à l'œil. Telles des îlots de silence, les silhouettes voilées des femmes traversent ce désordre sans regarder quiconque.

Après avoir erré sans but durant des heures dans l'atmosphère rassurante des vieux quartiers, Djamal retrouve la démesure de la vie moderne. Il lui faudra marcher longtemps avant de rejoindre l'appartement, alors qu'un autobus l'y conduirait sans fatigue en quelques minutes. Mais Djamal, malgré une grande faculté d'adaptation et les moqueries d'Eric, n'a encore jamais pu se résoudre à monter dans l'un de ses engins. La seule pensée de se trouver prisonnier à l'intérieur d'une de ces énormes boîtes de métal le fait suffoquer.

Mieux vaut périr écrasé par une voiture folle, que subir le supplice de l'enfermement.

Le soleil décline lentement derrière de hautes tours aux mille fenêtres dont la masse compacte défigure l'harmonieux équilibre de l'antique cité. Djamel presse le pas. Il lui tarde de retrouver la terrasse du petit appartement et attendre là, en méditant, l'hypothétique retour d'Eric. Le médecin a vite compris que le garçon n'avait pas besoin de chaperon. Où qu'il aille, un sens inné de l'orientation le ramènera infailliblement au but. Rassuré par ce constat, Eric a repris ses habitudes de travail, et reste parfois plusieurs jours sans mettre le nez à l'appartement.

Djamel avance au milieu de la foule, cœur serré et yeux fixés sur le carrefour qu'il va devoir traverser. Franchir ces larges arènes sillonnées de fauves de métal aux flatulences asphyxiantes, aux grondements assourdissants, l'effrayent au-delà du raisonnable. Quelques pas le séparent encore du passage protégé, quand un souffle venu de nulle part, suivi d'une déflagration de fin du monde, l'emporte en plein cauchemar. Il se sent soulevé comme un fétu de paille et jeté violemment contre un mur. Des cris stridents, des appels à l'aide, des hurlements horribles fusent autour de lui. Djamel secoue la tête, hébété. Ses cheveux sont couverts de poussière et de débris de verre, une fumée âcre lui déchire la gorge. Il veut se relever, mais une douleur fuse dans sa chair, l'empêche de respirer, l'oblige à se recoucher en haletant au milieu du chaos. Ces corps déchiquetés, ces blessés allongés au milieu de grabats salis d'essence et de sang, sont-ils ces gens dont l'assurance allait l'aider, quelques instants plus tôt, à traverser le carrefour ? Djamel ne comprend pas ce qui vient d'arriver. Seule lui apparaît, avec une acuité étonnante, la dérision des choses et des êtres. Que vaut son anxiété de tout à l'heure face à la terreur de ceux qui appellent à l'aide ? Djamel voudrait les secourir mais la souffrance le cloue au sol. Il voit des hommes courir en hurlant, à deux pas de lui une femme ensanglantée pleure, agenouillée

près d'un corps inerte. Soudain, des mugissements de sirènes transpercent ses tympans et des blouses blanches viennent se joindre au ballet déjà en place, se penchent sur les victimes, font des signes que Djamel ne comprend pas mais auxquels d'autres blouses blanches obéissent. Certains corps sont recouverts de draps immaculés que des traces vermeilles souillent rapidement, d'autres sont emportés sur des civières.

Ce bruit, tout ce bruit !

Djamel lève la main pour masser son front douloureux et voit que ses ongles, ses doigts, sa paume, sa manche, sont rouges de sang. Le sien ? Djamel ne sait pas. Pourtant, il n'a plus peur. Une évidence vient d'émerger dans la confusion extrême de son esprit et lui procure un immense soulagement. Aujourd'hui, il n'y aura pas de carrefour à traverser ! Le garçon sombre dans l'inconscient sans lutter, un sourire heureux sur les lèvres.

La date d'ouverture de la chasse approche. L'échéance obsède Thomas qui en perd le sommeil. Les chasseurs sillonnent les points les plus reculés de la montagne, ne négligent aucun sentier et sont aussi nombreux que les pucerons sur un cep malade ! Tôt ou tard, l'un d'eux découvrira Djamal, avec ou sans l'aide des chiens.

Trois heures sonnent à l'horloge de la mairie dont le tintement résonne, étrangement limpide, dans le silence du village endormi.

Le vigneron rejette ses couvertures d'un geste excédé et se lève. Après une toilette sommaire, il avale quelques gorgées de café amer et sort en oubliant de fermer la porte à clé. Malgré ses précautions, la deux-chevaux gémit lamentablement quand il s'installe au volant. Il n'y a là rien de bien nouveau, mais la nuit amplifie tous les bruits, à fortiori ceux qui se remarquent même en plein jour. Dans ces conditions, pas question de mettre le moteur en marche sans réveiller les voisins, surtout la vieille Rose ! Heureusement, la ruelle est en pente. Thomas desserre doucement le frein à main en menaçant sa chère guimbarde, qu'il aime pourtant aussi fort que Ficelle, de la jeter à la casse si par catastrophe ses couinements et grincements réveillaient la Rose. Thomas a déjà esquivé les assauts de son insatiable curiosité en lui faisant avaler des mensonges gros comme une maison, mais il se sait incapable d'en trouver un qui justifierait une sortie nocturne.

Momo se dresse, yeux hagards, avant de réaliser qu'il a été réveillé par des appels et des coups violents à sa porte d'entrée. Il reconnaît la voix de Thomas et se précipite pour aller lui ouvrir.

- Qu'est-ce qui se passe ? Il est arrivé un malheur ? C'est le petit ?

Thomas le rassure. Il n'est rien arrivé du tout, mais comme il n'arrivait pas à fermer l'œil

il est venu pour discuter. Momo le fusille d'un regard noir, bouche pincée sur sa réprobation. Thomas hausse les épaules et se gratte le crâne, gêné malgré tout.

- Ecoute Momo, je sais qu'il est tard... ou tôt comme tu préfères, mais il fallait absolument que je te parle !

Momo réplique sèchement que ce besoin pressant de conversation aurait pu attendre une heure ou deux supplémentaires. Thomas choisit de ne pas répondre et va s'asseoir à la cuisine, devant une table sur laquelle traînent encore les reliefs d'un repas.

- Tu vas au lit sans faire la vaisselle ?

Cette réflexion au parfum de reproche est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Momo explose.

- Si c'est pour me donner des conseils de ménage que tu me réveilles à trois heures du matin, tu pouvais rester chez toi !

L'agressivité du vieil homme requinque Thomas au lieu de le confondre. S'il a perdu le sommeil, c'est à cause des chasseurs ! Momo reste bouche bée.

- Les chasseurs ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait les chasseurs ?

Thomas énumère les nombreux problèmes soulevés par la prochaine ouverture de la chasse. Chacun apportant la preuve qu'il est temps de trouver un autre logement à Djamaal. Momo se frotte le menton.

- Qu'est-ce que tu vas faire ?

Trop soucieux pour réaliser que la question de Momo le laisse seul face à cette énigme, Thomas se tasse sur sa chaise, accablé. Il ne sait pas ! Et pourtant, ce n'est pas faute d'avoir retourné le problème sous toutes les coutures !

- C'est bien simple, j'ai l'impression d'avoir le cerveau gonflé comme un melon !

Au lieu de le consoler, Momo le renvoie sans ménagement à ses responsabilités.

- Pour être dans la mélasse, on est vraiment dans la mélasse ! Toi, quand tu fais les choses, tu ne les fais pas à moitié ! Tu es long à te

mettre en route, mais quand tu démarres, c'est la fin du monde !

Thomas le fait taire en hurlant. Au lieu de philosopher, Momo devrait plutôt l'aider à trouver quelque chose, sinon, ils sont bons comme la romaine ! Tous les trois ! Momo reçoit le message cinq sur cinq et décide, dans un premier temps, d'aller préparer un bon café. Rien de tel pour s'éclaircir les idées et trouver le moyen d'éviter la prison ! Le seul mot de prison achève de laminer le moral de Thomas. Un silence pesant s'installe, seulement troublé par le va-et-vient de Momo qui expédie sa vaisselle tandis que le café passe lentement.

Le vieil homme verse le café brûlant dans deux grands bols, s'applique à maîtriser le tremblement de sa main afin qu'aucune goutte ne salisse la toile cirée fraîchement nettoyée. Satisfait du succès de l'opération, il s'installe en déclarant qu'il a trouvé la solution. Thomas le regarde, ébloui. Son soulagement n'a rien à envier à celui du naufragé qui aperçoit la terre.

- C'est quoi ta solution ?

Momo pioche quatre sucres, qu'il conserve dans leur boîte d'emballage, en jette deux dans chaque bol et commence à touiller le sien tranquillement. Son manège exaspère Thomas.

- Et alors cette solution, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

Momo fait durer le plaisir, avale une gorgée de café, repose son bol avec un sourire entendu. Puisque le "petit" ne peut plus rester là-haut, il n'y a qu'à le faire descendre ! Thomas se dresse en rugissant. Brillantissime idée !

- Et tu vas le mettre où ?

Momo, mine ravie et voix triomphale, ouvre grand les bras. Le "petit" va s'installer ici, dans sa maison ! Muet de stupeur, Thomas écoute le vieil homme exposer son plan. Djamel sera présenté comme un neveu, obligé de quitter son pays à cause du chômage.

- Je dirai qu'il vient vivre avec moi parce qu'il n'a plus de famille et que moi je lui ai trouvé du travail comme vigneron... chez toi !

Dans le train, on lui a volé ses sous, ses papiers, sa valise, tout quoi !

Momo se rengorge comme un paon, avale une gorgée de café et s'étonne que Thomas reste planté comme une bougie, au lieu de se confondre en remerciements. Quand un ami, grâce à son cerveau inventif, vous sauve de la prison et du déshonneur, la moindre des politesses est de lui dire "merci" ! Thomas réplique que si Momo répète encore une fois le mot de prison, il ne répondra plus de rien ! De toute façon son idée, soi-disant géniale, ne tient pas debout !

- Et après ? Qu'est-ce qu'on fera APRES ?

Momo écarquille les yeux. Après ? Rien du tout ! Pour tout le monde Djamel sera son neveu et l'ouvrier de Thomas, où est le problème ? Le vigneron a retrouvé ses esprits et sa voix. Le problème, c'est que quand on se fait voler les papiers, même un soi-disant neveu de Monsieur Momo, doit faire une déclaration de vol en bonne et due forme, à la gendarmerie par-dessus le marché !

- C'est toi qui iras voir les gendarmes ?

Momo ne se laisse troubler ni par la logique de Thomas, ni par ses hurlements. Il réplique avec un aplomb déconcertant que c'est Christophe, le secrétaire de mairie, qui s'occupera des formalités.

- J'irai le voir à la mairie et je lui raconterai mon histoire. Même s'il ne me croit pas il nous aidera, j'en suis sûr. Il est brave le Christophe, tu le sais aussi bien que moi !

L'argument fait mouche. Obnubilé par les gendarmes, Thomas n'avait pas pensé au secrétaire de mairie, un garçon dont la simplicité et la gentillesse ont depuis longtemps conquis la sympathie des villageois. Momo a raison, Christophe les aidera certainement et son poste à la mairie risque de faciliter les choses. Même si un faible espoir éclaire l'horizon, jusqu'ici bouché de Thomas, ses craintes subsistent.

- C'est trop beau ! On doit oublier une embrouille quelque part !

Momo le rassure d'une tape affectueuse sur l'épaule.

- T'en fais pas Homme, quand l'embrouille sera là on défera le nœud ! En attendant, bois ton café, il va être froid !



S'il ne sait pas comment il est arrivé là, Djamal sait que cet endroit est le palais de Pharaon, et que la femme debout à quelques pas de lui a été couronnée Roi de Basse et Haute Egypte. Sa puissance s'étend jusqu'aux confins du monde, le sang qui coule dans ses veines est divin. Elle est fille d'Horus le Tout-Puissant et aussi son incarnation. Elle est Pharaon, le Dieu Vivant ! Son pouvoir lui a été transmis par Touthmôsis, son père. Quand le temps fut venu pour Touthmôsis de prendre place sur la barque qui l'aiderait à traverser le fleuve de l'au-delà, il fit appeler les prêtres afin de désigner Hatchepsout, comme seule digne de lui succéder. Les prêtres acceptèrent sans difficulté, par respect pour la sagesse du Dieu et parce que les augures ne s'étaient pas opposés à ce choix. Dès son plus jeune âge, la princesse fut éduquée pour régner. Son habileté au jeu des armes, son intelligence à l'étude des textes sacrés, son courage dans les batailles qu'elle dut mener quand les forces du vieux pharaon vinrent à décliner, ne laissent aucun doute. Hatchepsout était plus digne que son frère, Thoutmôsis II, un être falot et paresseux, à assumer la charge suprême.

Debout sur la plus haute terrasse du palais, Hatchepsout contemple le désert. Les premiers rayons annoncent l'arrivée de Râ et ensanglantent les collines ocre. Pharaon s'agenouille pour saluer la gloire de cette autre apparence de Dieu. Le silence de l'aube n'est troublé que par le murmure de source des bassins et des fontaines du jardin royal, qui descend en pente douce jusqu'au fleuve sacré, le Nil. Le jardin est un enchantement, mais Hatchepsout ignore sa beauté et lui préfère l'âpre austérité des monts rocheux, au-delà desquels se trouve le désert, gardien silencieux du grand sommeil des pharaons.

Le cercle de feu monte dans le ciel et recouvre de sa lumière la reine prosternée qui se relève

pour s'offrir, bras tendus vers le ciel, à ce Dieu dont elle est la fille, l'épouse, l'incarnation.

Djamal regarde celle qui est la mère originelle de la tribu dont il est issu. Ces hanches étroites, ce ventre plat, cette chair et ce sang, engendreront une dynastie de l'errance dont la toute-puissance régnera un nombre d'années aussi incalculable que celui des grains de sable dans le désert. Son nom et son histoire sont fidèlement transmis et vénérés par les sages, au long des millénaires. Chacun raconta à la descendance de cette femme extraordinaire, son destin fabuleux et tragique.

La beauté d'Atchepsout fascine Djamal. Sa peau est dorée et lumineuse comme l'ambre, son cou délicat gracieusement renversé offre un visage parfait à la chaude caresse de Râ. Son crâne, soigneusement rasé, rehausse la pureté d'un profil magnifié par la transparence de l'aube. Les yeux mi-clos, lourdement fardés de khôl, s'étirent jusqu'aux tempes. Le nez est petit et droit. La bouche charnue, légèrement entr'ouverte, découvre des dents brillantes de jeune carnassier. Le corps a encore la minceur nerveuse et longiligne de l'adolescence, les seins sont petits et ronds. Etrangement, cette silhouette d'apparence fragile, émane force virile et majesté. Nul ne peut oublier, fusse l'espace d'un instant, qu'avant d'être reine Hatchepsout est Pharaon, le dieu vivant.

Djamal voudrait crier, à celle qui ne le voit pas, qu'il est le dernier maillon d'une chaîne dont elle est l'attache. Mais il est incapable d'émettre un son et ne comprend rien à ce qui lui arrive. Que fait-il ici ? Qu'est-il arrivé ? D'où vient cette souffrance aiguë qui le transperce ? Pourquoi a-t-il si froid, alors que malgré l'heure matinale Râ liquéfie déjà de son ardeur la ligne de l'horizon ?

Depuis son admission aux urgences trois jours auparavant, Djamel n'a pas repris conscience. Il est arrivé avec des dizaines de personnes, plus ou moins gravement blessées par l'explosion d'une voiture piégée. L'attentat a eu lieu dans l'une des artères les plus fréquentées de la ville. Les morts se comptent par dizaines, mais ce drame est la forme ordinaire de la guerre sournoise qui déchire les pays de cette partie du monde. Dès le lendemain, l'avenue reprit son apparence habituelle.

Debout près du lit, Eric est incapable de mettre un nom sur la nature de ce coma dont Djamel semble ne pas vouloir sortir. Les blessures dont il souffre ne justifient pas son état. Quelques déchirures de la chair dues aux éclats de verre et aux gravillons, deux côtes fracturées, n'expliquent pas ce repli dans le néant. Eric soupire et ne peut rien faire qu'attendre, torturé à son tour par cette angoisse qu'il côtoie chaque jour chez les familles des malades, sans y prêter attention. L'infirmière du service de réanimation le reconforte d'un sourire. Eric quitte brusquement la salle. Sitôt dans le couloir, il s'adosse au mur, yeux clos, mâchoires serrées. Djamel appartient à ces êtres qui n'éveillent chez l'autre que l'amour ou la haine. Eric enrage de se découvrir victime d'une maladie contre laquelle il se croyait immunisé. Des hommes et des femmes, bien plus beaux que Djamel, ont traversé sa vie sans le retenir, sans même le troubler. Qu'y a-t-il chez celui-là pour l'avoir vaincu sans même combattre ?

Toujours appuyé contre le mur du couloir, Eric inspire de grandes goulées d'air, tente désespérément et en pure perte de ne plus penser qu'à son travail. Il se sent coupable, honteux, désespéré. Coupable d'avoir trop souvent abandonné Djamel à la solitude. Honteux de s'être si souvent moqué de la "route des caravanes" dont rêve le

garçon. A-t-il jamais tenté de comprendre quelle blessure se cachait derrière cette quête illusoire ? Désespéré de n'avoir rien donné à Djamel qu'une aide matérielle qui, sous le couvert d'une bonne action, ne servait qu'à le retenir près de lui. Si l'un des deux est redevable envers l'autre c'est bien lui, Eric, et non le contraire comme il se plaisait hypocritement à le croire. Djamel n'a jamais eu besoin de protection. L'absence d'Eric lui pèserait sûrement moins que la sienne à Eric. Accablé de se découvrir vulnérable et dépendant, le médecin est incapable de retourner à ses activités. Comment a-t-il pu être aussi aveugle ? Tant de détails, apparemment insignifiants lui reviennent en mémoire. Par exemple quand Djamina, la femme de ménage, réplique à Djamel qui lui conseille de contempler le ciel au lieu de s'agiter autant, qu'elle serait bien folle de suivre les conseils d'un "soufi"\*. C'est une boutade bien sûr, un jeu innocent. Pourtant, au-delà des rires et des fausses colères, n'y avait-il pas aussi l'hommage déguisé d'une âme simple à une âme d'élite ? C'est vrai que le garçon ressemble à ces mystiques assoiffés d'absolu, dont la manie la plus fâcheuse est de ne voir dans les textes sacrés que des obstacles dressés entre l'homme et Dieu. Les soufis considèrent que seul l'amour peut unir l'homme à Dieu, et l'amour est dans le cœur de l'homme, pas dans la Loi ! Par voie de conséquence, la première étape vers Dieu est de faire table rase de la Loi. Evidemment, de telles conceptions ne sont pas du goût des imâms\* qui haïssent ces doux illuminés, propagateurs selon eux de blasphèmes dont le plus abominable est de réduire le Très Haut à l'état de mendiant. Que peut attendre Allah le Tout Puissant de ce ver insignifiant qu'est l'homme ? Que deviendrait la Charî'a\* si l'on autorisait les soufis à divulguer leurs hérésies !

Eric s'inquiète pour la première fois. Djamel a-t-il déjà attiré l'attention des fanatiques extrémistes ? Jusqu'ici la réaction de Djamina l'amusait tandis que le sourire de Djamel le fascinait. Ce sourire semblait rendre au monde sa

simplicité originelle. À présent Eric a peur. La fatigue pèse sur ses épaules, il doit se faire violence pour se détacher du mur et s'en aller d'un pas traînant vers la tisanerie. La pièce est vide, la cafetière aussi. Eric soupire, ouvre le robinet d'eau chaude et se prépare un instantané infect, qu'il avale en grimaçant. C'est décidé, dès ce soir il conseillera à Djamina de rayer "soufi" de son vocabulaire. Djamina demandera des explications, posera trop de questions, c'est dans sa nature, mais elle comprendra. La religion ne tient pas une grande place dans sa vie, ni dans celle de son époux d'ailleurs. Chez Djamina, le voile imposé aux femmes par la Loi n'est qu'un simple foulard attaché sur la nuque et ses vêtements sont résolument européens. Rien à voir avec ces femmes voilées de pieds en cap dont on n'aperçoit rien du corps que les yeux.

L'esclave favorite d'Hatchepsout pleure. Elle serre l'enfant contre elle et s'incline pour recevoir le dernier ordre de sa reine, après, les deux femmes ne se reverront plus.

- Je te confie l'enfant. N'oublie jamais qui il est. Tu rejoindras la Grande Caravane qui va chercher l'encens jusqu'aux portes du monde. Ni toi ni l'enfant ne devez jamais revenir en Egypte. Jamais ! As-tu bien compris ?

La femme ensevelie dans ses voiles sanglote.

- Oui ma reine. Il sera fait selon ton désir, je le jure sur ma vie !

Atchepsout garde la tête haute, sans un regard vers la forme effondrée à ses pieds, sans un regard vers l'enfant, son fils.

- Va à présent.

La favorite disparaît telle une ombre. Pharaon reste immobile plusieurs minutes, puis elle fait appeler les deux soldats qui accompagneront la femme et l'enfant.

- Gardez-les et servez-les comme vous m'avez gardée et servie jusqu'à ce jour.

Prosternés sur le marbre rose, les deux hommes font le serment d'obéir jusqu'à la mort. Soudain, l'un d'eux embrasse farouchement les pieds d'Hatchepsout. Pharaon sait ne pas frémir du contact tiède de ce baiser sur sa cheville. Celui-là est le père de son enfant, l'homme qu'elle aime. Mais l'ambition de son frère n'épargnera personne. Hatchepsout ne désire qu'une chose désormais, sauver l'enfant et les trois êtres qui, seuls, l'ont aimée.

Après leur départ, Hatchepsout revêtira ses habits de cérémonie, ira s'asseoir sur le trône d'Horus et attendra les assassins sans faiblir. Elle est Pharaon, sa puissance les domine tous !

Djamal frémit de la souffrance dissimulée sous le masque hautain du visage lourdement fardé. Il devine la peur qui fouille le ventre ceinturé d'or et de pierres précieuses, sa chair est l'écho du

désespoir que ne trahit pas le regard impénétrable.

Les deux hommes se sont retirés en rampant à reculons jusqu'à la lourde porte en bois d'ébène sculpté, que des esclaves ont refermée pour obéir au désir de solitude du dieu vivant.

Hatchepsout cache brièvement son visage derrière ses mains, mais ne pleure pas comme le redoutait Djamal. Brusquement elle se dresse et, bras croisés sur sa poitrine, va s'agenouiller devant la statue de Sekhmet, la déesse à la tête de lion, divinité de la chaleur et du soleil qui réchauffe la terre et chasse les ténèbres. Djamal voudrait pouvoir consoler sa reine, la soulager un peu de sa détresse, lui révéler l'avenir glorieux de sa descendance qui, durant des milliers d'années, contrôlera la Grande Route des caravanes sans laquelle aucune civilisation ne pouvait exister. Mais Hatchepsout ne le voit pas, Hatchepsout ne l'entend pas. Djamal se prosterne alors devant elle, comme il l'a vu faire à ses serviteurs.

- Hatchepsout, ma reine, les tiens chanteront tes louanges et le vent murmurerà ton nom jusqu'à la consommation des siècles.

Thomas dépose les pierres auprès de Djamal qui répare un mur de vigne, effondré après quelques jours de pluies torrentielles.

- A chaque fois c'est pareil ! Dès qu'il pleut un peu trop, la vigne se ravine et les murs lâchent d'un côté ou de l'autre. C'est qu'ils sont vieux ces murs, c'est le père de mon grand-père qui a sorti la vigne, tu te rends compte ? Ça doit faire cent ans ... au moins ! Moi, je n'ai jamais su les remonter comme il faut ces satanées murettes, je ne sens pas les pierres. Toi, par contre, tu as le don ! On dirait que tu as fait ça toute ta vie !

La main experte de Djamal choisit les pierres plates et sèches, d'une couleur gris argenté ou rouille, les caresse machinalement tandis qu'il jauge le meilleur emplacement pour celle-ci ou celle-là. Lentement, la brèche se comble, le mur se reconstitue. Grâce à ces antiques murets, les vignes grimpent en terrasses jusqu'en haut des crêtes les plus hautes pour s'étaler à perte de vue, d'un flanc de colline à l'autre, jusqu'à la mer qu'elles surplombent parfois à des hauteurs vertigineuses.

Thomas explique à Djamal que dans le temps les hommes aéraient la terre en la retournant à coups de pioche, puis la remontaient patiemment, d'un muret à l'autre, dans des paniers en osier qu'ils appelaient des "banastes". Sans ce travail épuisant, les intempéries auraient arraché le peu de terre qui s'accroche à la roche des collines. Mais aujourd'hui, tout a changé. Les vigneron préfèrent tuer la terre à coup de désherbants plutôt que de s'épuiser à la soigner. Résultat, le moindre orage ravine les vignes et la terre va se perdre dieu sait où ! Le vigneron revendique en hurlant sa fierté de n'avoir jamais succombé aux facilités de la modernité.

- Je te le dis petit, il y a des coups de pieds au cul qui se perdent !



Il réalise soudain que, malgré des progrès remarquables, Djamel ne maîtrise pas encore assez bien le français pour le comprendre quand la fureur accélère son débit de paroles.

- Tu sais petit, il me tarde que tu puisses me répondre quand je te parle !

Djamel le regarde en souriant.

- Bientôt !

Thomas soupire en hochant la tête.

- Tu es brave va, et vaillant avec ça ! Le prochain qui me dit que les arabes sont des fainéants, je lui envoie un gnon en pleine poire !

Quand Momo décida que ce serait chez lui que s'installerait leur protégé, Thomas accepta à contre-cœur. En cas de gros problèmes, c'est Momo qui aurait le plus d'ennuis. Pourtant, Momo avait raison d'argumenter que si Djamel était présenté comme son neveu, les villageois trouveraient bizarre qu'il s'installe chez Thomas plutôt que chez son oncle.

- Tu veux mettre la puce à l'oreille de tout le monde ? Il ne me gênera pas le petit, au contraire ! On parlera du pays tous les deux.

Blessé par cette presque trahison, Thomas accusa Momo de dire n'importe quoi pour avoir raison.

- C'est ici, ton pays ! Tu as passé plus de temps ici que là-bas ! Tu ne dois même plus te rappeler où c'est !

Momo admit que Thomas avait raison. C'est vrai que la majeure partie de sa vie s'est déroulée ici, dans le petit village catalan qui l'a accueilli comme l'un des siens. Mais il est né ailleurs, sur une terre qui l'a vu grandir, la terre de sa famille, la terre de ses racines.

- Je ne regrette rien, ça non ! Mais avec le petit, je me souviens de choses que j'avais oubliées. Il aime tellement le désert le petit, que par moments ça me donne comme une envie de le revoir ... c'est bête quand même !

Momo parlait d'un ton rêveur, avec une nostalgie qui plongea Thomas dans un océan de détresse et lui fit éprouver un sentiment

d'abandon bien plus douloureux que celui éprouvé par la défection de Ficelle. Momo, perdu en lui-même, ne prit pas garde au silence inhabituel de l'ami. Mais Djamel, qui ne comprenait pourtant encore rien au français, avait souri à Thomas et ce sourire balaya cette tristesse contre laquelle l'âme simple du vigneron ne savait pas se défendre.

L'arrivée du jeune homme chez Momo ne provoqua pas les remous redoutés par Thomas. Les voisins acceptèrent benoîtement les explications de Momo, et congratulèrent Djamel comme il se doit avec le parent d'un ami. Puis, la vie reprit son train-train habituel.

Mais Thomas reste inquiet. L'affaire des papiers est toujours en suspens. Comme l'avait prévu Momo, Christophe, le secrétaire de mairie, n'a fait aucune difficulté pour s'occuper des démarches. Il ne fut sans doute pas dupe de l'histoire abracadabrante inventée par le vieil homme, mais fit comme s'il y croyait. Momo n'en demandait pas davantage et le remercia chaleureusement en promettant de revenir "tout de suite" avec les renseignements manquants. Christophe ne pouvait rien faire avec seulement le pays d'origine de Djamel, il lui fallait aussi sa date de naissance et le lieu de l'événement. Depuis ce jour, Momo n'a plus jamais remis les pieds à la mairie. Tant d'inconscience déclenche la fureur de Thomas qui l'apostrophe régulièrement. Pourquoi ne pas donner à Christophe ce qu'il demande ? Le petit est bien né quelque part, à une date précise, ces renseignements ne relèvent quand même pas du secret d'état ! Mais Momo continue de dire que rien ne presse et se contente de hausser négligemment les épaules, quand Thomas lui dépeint, sur le mode apocalyptique, à quelles catastrophes les expose son laxisme.

Accroupi devant le tas de pierre qu'il trie machinalement, Thomas continue de ressasser, encore et encore, les mêmes déprimantes pensées.

Si Momo continue de jouer les bourriques, c'est aux gendarmes qu'ils devront rendre des comptes ! Là, pour le coup, c'est une amende jusqu'à l'os et peut-être même la prison, pour tous les trois ! Son cœur chavire en visualisant Momo derrière les barreaux. Thomas s'imagine déjà passant le reste de ses jours avec le remord d'avoir tué son vieil ami car il ne doute pas un seul instant que Momo, vu son âge, ne survivrait pas à un tel coup de sang.

Soulevant d'un vigoureux coup de reins la lourde "banaste" remplie de pierres, Thomas se promet d'aller voir Momo dès son retour de la vigne pour le conduire à la mairie, de force si nécessaire ! Sa patience a des limites, et ces limites sont atteintes et dépassées depuis longtemps ! Rasséréné par sa propre détermination, aussi inébranlable que les précédentes, chacune résultant d'un soliloque intérieur particulièrement éprouvant pour sa sérénité, Thomas transporte le dernier chargement de pierres de la journée.

- Allez petit, c'est fini pour aujourd'hui ! Appelle Ficelle... avec toi il vient tout de suite alors qu'avec moi il fait exprès de ne pas répondre, rien que pour le plaisir de m'entendre m'époumoner !

Djamal fronce les sourcils.

- Ficelle ?

Son visage s'éclaire quand il comprend ce que Thomas attend de lui. Un long sifflement ricoche sur les vignes. Ficelle, qui vagabondait au-delà de la crête, arrive aussitôt en sautant les murettes, la langue et les oreilles flottant au vent de sa course. Djamal le félicite de son obéissance en le caressant doucement. Ulcéré du regard d'adoration dont Ficelle gratifie le garçon, Thomas les abandonne en marmonnant avec aigreur qu'on ne joue pas aux lévriers quand on a la tournure d'un "marque mal".

La deux-chevaux roule en direction du village. Ficelle trône à l'arrière et réagit d'un grognement menaçant à tout mouvement suspect, comme l'envol d'une nuée de moineaux ou le passage

d'une voiture. De temps en temps, Thomas jette un coup d'œil furtif à Djamal qui regarde le paysage d'un air absent. Son corps, abandonné aux roulis spectaculaires du véhicule, semble battre la mesure d'une musique qu'il est seul à entendre. Le vigneron n'essaye plus de comprendre par quel mystère les choses paraissent si simples quand Djamal est près de lui. Dieu sait pourtant que depuis l'intrusion du garçon dans sa vie, les choses n'ont jamais été aussi compliquées.

- Tu es bien avec nous petit ?

Djamal hoche la tête en souriant.

- Oui, Thomas ... bien.

Thomas n'a pas eu à répéter sa question, preuve que le "petit" commence à bien comprendre sa nouvelle langue. Ce détail le comble d'aise et il serait bien étonné si on lui disait que sa fierté, comme son amour, ne seraient pas plus grands s'il était le père biologique de Djamal. La seule chose dont le vigneron est conscient, c'est que quiconque toucherait un cheveu du "petit" aurait affaire à ses cent dix kilos de muscles.

Averti par le râle du véhicule, Momo fait irruption sur le pas de porte avant même l'arrêt du moteur. Son air bouleversé met immédiatement Thomas sur le qui-vive. Il connaît trop le vieil homme pour savoir que seul un événement gravissime a pu le conduire à cet état proche de la panique. Djamal est encore en train de refermer posément la portière que le vigneron, jambes flageolantes, est déjà près de Momo qui ne lui laisse pas le temps d'ouvrir la bouche et annonce dramatiquement que le secrétaire de mairie est venu le voir.

- Ça va mal !

Les oreilles de Thomas se mettent à bourdonner, exactement comme dans son enfance, quand il remontait à la surface après avoir nagé trop longtemps sous l'eau. Debout devant lui Momo le guette, manifestement en attente de l'oracle qui ne saurait manquer sortir de sa bouche et les sauver du pire. Mais Thomas n'a aucune solution. Il n'éprouve rien en ce moment précis que l'envie irrépressible d'étrangler le vieil homme. Combien

de fois a-t-il essayé de lui faire comprendre qu'à trop attendre le pire finirait pas arriver ?

Poings violemment serrés et voix altérée par l'émotion, Thomas demande ce que Christophe a dit "exactement". Au lieu d'une réponse directe, Momo lève les bras au ciel en clamant sa déception. Il faisait confiance à Christophe et voilà que ce malappris, cet ingrat, ce traître, au lieu de tenir ses promesses, n'a rien trouvé de mieux que de venir jusqu'ici pour lui chercher des poux dans la tête !

- Quand je pense que j'ai fait la guerre et voilà comment on me remercie !

Thomas réplique que ce n'est pas parce qu'on a fait la guerre qu'on a tous les droits. Momo réfute l'argument avec une emphase outrée. On ne parle pas n'importe comment à un ancien combattant !

- J'aurais pu mourir pour la France ! J'aurais donné ma vie po ...

Cela en est trop pour Thomas qui, toujours tenaillé par l'envie de lui tordre le cou, saisit Momo par le bras et l'entraîne sans ménagement à l'intérieur de la maison.

- On s'en fout de ta guerre Momo ! Cette fois, tu vas m'écouter !

Avant qu'il ait eu le temps de comprendre, Momo se retrouve assis dans son fauteuil face à un Thomas plus déterminé qu'un juge. Le regard farouchement braqué dans les yeux du vieux complice, il invite Djamel à boucler la porte à double tour.

- Comme ça, on sera tranquille !

Vexé de s'être laissé malmener sans réagir, Momo tente de retrouver son autorité en rappelant à Thomas les règles les plus élémentaires de respect que les plus jeunes doivent à leurs aînés. De sévère, sa voix devient menaçante. Si Thomas continue à le traiter comme un moins que rien, il va finir par s'énerver ! Le vigneron réplique en rugissant que si Momo s'était énervé un peu plus tôt, ils n'en seraient pas là. Le vieil homme pince la bouche, hausse les épaules en soupirant et s'adresse ostensiblement à Djamel en arabe. Ce

n'est que pour demander au garçon d'aller préparer le café, mais Momo veut punir Thomas qui tombe tête la première dans le piège.

- Comment tu veux qu'il apprenne à parler le français si tu lui parles toujours en étranger !

Momo se tait, subit l'agression sans broncher et ne laisse rien paraître de sa jubilation intérieure. Les reproches de Thomas sont injustes, car Momo ne compte ni son temps ni sa peine pour apprendre les subtilités du français au "petit". Thomas le sait bien, et dès que sa colère sera tombée le remords le tenaillera, puis il s'excusera piteusement. C'est ce moment que Momo attend, drapé dans sa dignité. Il ne lui restera plus ensuite qu'à accorder magnanimement son pardon, et retrouver un ascendant sérieusement en veilleuse depuis la malencontreuse crise d'autoritarisme de Thomas.

L'intervention de Djamel accélère le processus de retournement de situation, magistralement orchestré par le vieil homme. Le garçon n'a pas besoin de bien maîtriser les finesses du français pour savoir qu'il est la cause, encore une fois, de la colère de Thomas. Même s'il ne comprend pas encore très bien leur langue, le garçon sait que les deux hommes se disputent à cause de lui. Il s'approche de Thomas, pose une main sur son épaule.

- Calme ... on va arranger.

Sa tristesse désarme le vigneron qui s'excuse d'un air penaud, ce qui renvoie du même coup la balle dans le camp de Momo. Fort de son pouvoir retrouvé, Momo admet que Thomas avait raison et qu'il aurait dû s'occuper des papiers du "petit" plus tôt. Mais à présent tout est arrangé, même si Christophe lui a fait attraper une grosse frayeur en venant l'interroger jusque chez lui, il est reparti assez confiant. Momo avoue que s'il traînait autant, c'est que Djamel n'avait pu lui donner que sa date de naissance. Quant au lieu, c'était quelque part dans le désert. Momo craignait que ce flou ne complique trop les choses. Voilà pourquoi il ne bougeait pas. Thomas doit se faire violence pour demander sans hurler

ce qu'a dit Christophe. Momo répond en hochant énergiquement du chef.

- Figure-toi qu'il a dit que ce n'était pas grave et que ce genre de truc était courant !

Thomas n'est qu'à moitié rassuré. Christophe ne sait pas que Djamel n'a jamais eu de papiers. Que fera-t-il quand il l'apprendra, parce que tôt ou tard il l'apprendra !

- On aurait dû tout lui avouer !

Grand seigneur, Momo réplique que c'est fait, il a tout dit à Christophe de A à Z ! Thomas ne sait pas si l'annonce d'une telle initiative le soulage ou le terrifie. Du bout des lèvres, il demande comment le secrétaire de mairie a accueilli l'information. Momo répond avec un petit sourire moqueur que Christophe n'a fait aucun commentaire.

- Il a changé de couleur, c'est tout.

Le silence de Christophe est le signe qu'il accepte de les aider. Thomas le remerciera en lui offrant quelques bouteilles de son meilleur vin. Passablement rassuré, il remarque alors le regard inquiet de Djamel et soupire en invitant Momo à lui traduire leur conversation. Ensuite, il préfère aller se servir un bon café à la cuisine, plutôt que s'énerver à écouter une langue qu'il ne comprend pas. La première gorgée le fait grimacer et il ajoute en maugréant quelques sucres dans le grand bol fumant. Le café préparé par Djamel est toujours trop fort à son goût, mais Momo le trouve délicieux et le boit amer sous prétexte de ne pas le "gâcher". Thomas n'en croit pas un mot et soupçonne Momo de faire l'intéressant, rien que pour prouver au "petit" qu'il a gardé les goûts de son pays d'origine. Une jalousie inavouable ajoute son amertume aux gorgées qu'il avale péniblement.

Quand il rejoint les deux hommes, Thomas est très étonné car ce n'est plus Momo qui parle mais Djamel. L'événement est tellement extraordinaire qu'il oublie de râler après un café à peine meilleur, selon lui, qu'un laxatif et d'être obligé, en outre, de ne rien comprendre à ce que raconte le "petit". Le silence attentif de Momo transforme peu à peu l'étonnement de Thomas en

curiosité dévorante. Que diable peut bien raconter le "petit" pour que cette vieille pie de Momo reste suspendu à ses lèvres, avec la mine béate d'Anselme, l'innocent du village ? Le vigneron avale distraitemment les dernières gorgées de son café, le regard braqué sur Djamal.

Enfin, après quelques minutes interminables pour Thomas, la voix douce et voilée du garçon laisse place au silence. Toujours assis dans son fauteuil, Momo hoche la tête sans un mot tandis que Djamal va se poster devant la fenêtre. Leur attitude exaspère Thomas.

- Et alors, qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

Momo tourne vers lui un regard rêveur en déclarant gravement que le "petit" est un soufi\*, un VRAI soufi. Thomas ouvre des yeux éberlués.

- C'est quoi ça un soufi ? Qu'est-ce que ça a à voir avec les papiers ?

Momo néglige la dernière question pour ne retenir que la première. Le soufi est un sage, un philosophe, un grand mystique. Les soufis ne sont pas dangereux, mais les imams les détestent parce qu'ils rejettent leur autorité sous prétexte que l'amour est plus important que la Loi.

- Le problème, c'est qu'il y a toujours un fou qui, pour faire plaisir à son imâm, va tuer le soufi. Tu vois ce que je veux dire ?

Thomas abat violemment ses mains sur la table. Non ! Il ne voit pas du tout et se fiche royalement de cette histoire de "soufis" qui, jusqu'à preuve du contraire, n'a rien à voir avec les papiers ! Momo soupire, accablé. Si Djamal n'avait pas été un soufi, il n'aurait pas été obligé de fuir son pays comme un voleur, pour se retrouver aujourd'hui dans cette situation.

- ... et le plus beau, c'est qu'il avait un ami qui aurait pu l'aider. Un médecin, un médecin européen par-dessus le marché ! Les papiers, il pouvait les avoir les doigts dans le nez, mais le petit n'a pas voulu l'embêter.

Thomas gicle de sa chaise pour se rasseoir aussitôt, en déclarant avec une emphase dramatique qu'en plus d'être toqué, le "petit" est aussi complètement "fêlé de la cafetière" !



A travers les vitres de sa chambre, Djamel regarde les pelouses du jardin de l'hôpital au milieu desquelles serpentent des allées de sable blanc soigneusement ratissées. A l'ombre d'eucalyptus vénérables, des bancs accueillent malades et visiteurs. Mais c'est un autre jardin qui hante la mémoire du garçon. Une petite jungle disciplinée, au cœur de laquelle la femme qu'il aime vient cacher sa souffrance.

- Comment va mon ami Djamel aujourd'hui ?

Eric a du mal à soutenir la pureté du regard qui plonge innocemment au fond du sien. Un toussotement nerveux l'aide à dissimuler son trouble, mais aussi son inquiétude. La santé de Djamel le préoccupe. L'état de choc n'est plus qu'un mauvais souvenir, pourtant l'apathie qui lui a succédé perdure. Djamel ne veut pas reprendre pied avec la réalité, abandonné à lui-même, il se laisserait certainement mourir.

Eric prend un siège, s'assoit à côté du garçon. Les bruits feutrés du couloir entrent par la porte entr'ouverte.

- Qu'est-ce qui ne va pas Djamel ?

Le regard de Djamel revient vers le jardin, comme si la réponse se dissimulait derrière l'un des massifs monotone alignés. Après un imperceptible mouvement de tête, il murmure ne pas savoir et demande un peu de temps, juste un peu de temps.

- Après, je saurai ...

Eric s'accorde le plaisir de poser un bras protecteur autour de ses épaules. Est-ce que Djamel veut travailler ? Si c'est le cas, il peut l'aider. Tenailé par le remords de ne pas avoir proposé plus tôt ce genre de service, Eric questionne Djamel avec une gentillesse excessive. La conscience d'être importun et de piétiner, au seul profit de son affect, la sacro-sainte déontologie médicale contrarie le médecin. Sa voix

tremble, ses explications sont de plus en plus confuses, jusqu'à ce que Djamel, avec ce don inné de renverser les rôles, le libère en s'excusant, comme si lui seul était coupable.

- Sois patient mon ami, ce ne sera plus long.

Apaisé par l'humilité du garçon, Eric caresse machinalement la nuque légèrement penchée et souhaite qu'à son retour, Djamel ait retrouvé la paix. A ces mots, le garçon relève la tête.

- Ton retour ?

Egoïstement, son désarroi fait plaisir à Eric. Plaisir de courte durée, rapidement relégué par la désagréable impression d'être un salaud. Encore une conséquence de l'irruption de Djamel dans sa vie. Avant, Eric ne culpabilisait jamais et se classait dans la catégorie des "types bien". Aujourd'hui, il ose à peine se regarder dans une glace ! Rien que pour cela, il devrait détester Djamel. Mais c'est tout le contraire et chaque jour qui passe augmente son amour. Les yeux du garçon continuent de l'interroger. Eric se lève, répond avec une assurance qu'il n'éprouve pas que son absence ne durera qu'une petite semaine. Quelques visites dans des hameaux isolés, semblables à celui de Djamel.

- La routine, tu sais bien ?

Le temps de dire "ouf" et il sera de retour ! Djamel hoche la tête tristement, sans un mot. Eric esquisse un mouvement vers lui, ouvre la bouche comme s'il voulait ajouter quelque chose, mais finalement ne dit rien et quitte la chambre brusquement.

Dès son retour, le premier souci d'Eric est de rendre visite à Djamel. Mais la chambre est vide. Bouleversé, le médecin interpelle une infirmière qui le rassure en souriant. Son protégé va bien, tellement bien même que c'est lui à présent qui aide les autres malades. Personne n'y comprend rien, mais le fait est là.

- Vous devriez aller voir le Patron, il vous expliquera tout çà mieux que moi !

Incrédule, Eric oublie de remercier la jeune femme qui s'éloigne à pas rapides. Après quelques

secondes de réflexion, il décide de suivre le conseil de l'infirmière et d'aller voir le médecin-chef, qui occupe également le poste de directeur de l'hôpital. L'homme est généreux mais soupe au lait, Eric espère que le comportement de Djamel ne l'a pas agacé. Toutefois, il n'est pas inquiet. Le Patron apprécie la qualité de son travail et son abnégation à l'accomplir, leurs relations sont cordiales, presque amicales. C'est d'une main ferme qu'Eric frappe à la porte du bureau. Son supérieur l'accueille chaleureusement et passe immédiatement au vif du sujet.

- Je voulais vous entretenir de ce fameux Djamel. Savez-vous qu'il est en train de nous créer une petite révolution dans les services ? ... En tout bien tout honneur, rassurez-vous !

Eric n'est pas vraiment étonné de constater que le Patron a succombé lui aussi au charme de Djamel. Ses éloges pour vanter l'étonnante influence du garçon sur les malades sont carrément dithyrambiques. Au départ, c'est par amitié pour Eric qu'il laissa la bride sur le cou à Djamel, en le soumettant malgré tout à une surveillance discrète. Il fallait s'assurer que ses visites ne perturbaient pas les malades. C'est ainsi que le personnel médical a pu constater, très rapidement, que ce drôle de garçon avait une sorte de don pour apaiser les incurables et les grands blessés. A telle enseigne que le Patron envisage de l'engager, à condition bien entendu que Djamel accepte sa proposition.

- Un autre que lui sauterait dedans à pieds joints, mais avec ce garçon rien n'est moins sûr !

Eric affirme que Djamel acceptera. Il est bizarre mais pas fou au point de laisser passer une telle aubaine. Le patron annonce alors en riant qu'il a trouvé en quel terme justifier l'embauche du garçon. Justification apparemment superflue, mais indispensable à la rigueur comptable de l'Etablissement.

- Spécialiste-en-soutien-psychologique, cela sonne bien ne trouvez-vous pas ?

Debout près du lit, Djamal tient dans sa main celle d'un homme horriblement mutilé. Eric se souvient de ce malade particulièrement difficile, qui voulait qu'on l'achève et usait ses dernières forces, à chaque séance de soins, pour lutter contre ceux qui tentaient de le guérir. Du garçon d'étage au Patron, chacun avait eu droit aux invectives haineuses du malheureux.

Immobile dans l'encadrement de la porte, Eric perçoit la voix douce au timbre voilé. Il ne saisit aucun mot, mais voit les yeux de celui qui écoute. Ce n'est plus le regard éteint des grands malades, qu'ils soient résignés ou révoltés, c'est le regard d'un homme libre, désenchaîné.

Sans trop savoir pourquoi, Eric éprouve une vague honte, l'impression désagréable de faire quelque chose de mal. Il referme sans bruit la porte de la chambre et s'appuie au mur en soupirant. Les jours passés à sillonner des routes qui ne sont la plupart du temps que des pistes défoncées, les heures interminables à parcourir les centaines de kilomètres qui séparent les hameaux les uns des autres, les nuits glaciales à chercher le sommeil couché dans un sac de couchage inconfortable et se nourrir sur le pouce de conserves peu ragoûtantes l'ont épuisé. Il n'a plus la force de repousser les images interdites qui défilent derrière ses paupières closes et s'y abandonne, comme un noyé à bout de souffle.

- Mon ami est de retour ?

Le médecin sursaute, il n'a pas entendu la porte s'ouvrir. Djamal est là, tout près et en même temps si loin. Instantanément, les automatismes se mettent en place chez Eric. Il donne une tape virile sur l'épaule du jeune homme, adopte un ton fraternellement goguenard, le moment de faiblesse est surmonté.

- Alors, Djamal, il paraît que tu as trouvé du travail ?

Djamal hausse les épaules en signe d'ignorance. Eric lui annonce que le Patron veut l'engager comme "spécialiste-en-soutien-psychologique". Djamal ne comprend pas et une lueur inquiète

assombrit la lumière verte de son regard. Eric le rassure en riant. Ce titre ronflant signifie simplement que, désormais, il sera payé pour continuer ce qu'il a fait jusqu'à aujourd'hui gratuitement, c'est-à-dire visiter les malades, rien de plus !

- Tu es content ?

Djamal répond d'un sourire et ce sourire vaut toutes les formules de remerciement. Un silence léger flotte quelques secondes, le temps pour Eric de poser la question qui brûle ses lèvres.

- Qu'est-ce que tu as dit à cet homme ?

Djamal étouffe un soupir. Il n'a rien dit que la vérité. L'homme la connaissait déjà, mais le désespoir le rendait sourd et aveugle.

- Maintenant, il entend et il voit.

Eric grogne d'un air entendu, sans oser avouer que la réponse, aux connotations étonnamment évangéliques de la part d'un musulman, n'explique pas pour autant le regard de ressuscité du mutilé. Il y a autre chose, sûrement, mais quoi ? Comme s'il devinait sa déception, Djamal ajoute d'un air absent qu'aucune force au monde ne peut obliger un homme à vivre ou à mourir, s'il ne le veut pas.

- Cet homme sait à présent que lui seul est responsable de sa survie. Les médecins n'y sont pour rien, il ne doit pas leur en vouloir.

Le travail de Djamal commence là où s'achève celui de la médecine. Lui seul sait mieux que quiconque préparer une famille au pire, rassurer les mourants, consoler les enfants. Eric l'aperçoit parfois assis à même la terre du jardin, entouré d'une dizaine de patients qui boivent béatement ses paroles. Djamal leur offre ce qu'ils aiment par-dessus tout. Entendre les récits épiques des temps anciens, quand divin et surnaturel faisaient corps avec le quotidien, quand les bons génies offraient les biens les plus inaccessibles aux miséreux où emportaient dans des aventures extraordinaires ceux qui le méritaient. En ces temps-là, le gardien de chameaux pouvait

devenir un prince puissant et les rois découvrir qu'il existait des richesses impalpables, infiniment plus précieuses que les trésors de leurs palais.

Témoin muet de ces moments de grâce dont il est exclu, Eric admire le talent de Djamel à rendre à son auditoire le plaisir atavique des palabres où chacun, étroitement serré contre l'autre, peut croire qu'il n'est plus seul et que la souffrance, la maladie, la mort, n'existent plus.

Saïda, infirmière de garde au service des traumatisés, informe Djamel de la présence d'une jeune femme, presque une enfant, entrée le matin même. Battue à mort par son père et ses frères, c'est un miracle qu'elle soit encore vivante. Djamel devrait aller la voir, car elle est aussi mal en point moralement que physiquement.

Saïda appartient à cette nouvelle génération de femme arabe, indépendante, active et prête à défendre farouchement une liberté remise en question par les intégristes religieux. Les traditions, chères au cœur des fanatiques, réduisent la femme à l'état d'esclave, soumise de sa naissance à sa mort au bon plaisir des hommes. D'abord celui du père et des frères, puis celui de l'époux et des frères de l'époux si celui-ci vient à mourir, sans oublier celui de leurs propres fils, chacun se relayant pour la garder prisonnière, quoiqu'il arrive, du piège infernal de l'obéissance au mâle. Saïda doit lutter pour ne pas englober dans sa haine des intégristes, tous les hommes sans distinction. Succomber à cette tentation la réduirait à devenir semblable à ceux qu'elle déteste, Saïda ne le veut pas. Quoiqu'il arrive, quoiqu'"ils" fassent, elle ne deviendra jamais comme eux ! Heureusement, certains hommes l'aident, sans le savoir, à tenir sa promesse. Djamel est de ceux là. Saïda l'aime bien et l'appelle le cheikh, le "maître", avec une ironie affectueuse.

La chambre est faiblement éclairée par la veilleuse. Un gémissement monte de la forme

recroquevillée dans le lit. Le visage tuméfié ne permet pas de savoir si l'adolescente est belle ou laide, ni même si elle est jeune ou vieille à celui qui, au contraire de Djamal, ne connaîtrait pas son âge.

Djamal s'approche du lit, murmure les salutations d'usage. La jeune fille tourne vers lui un regard vide, voilé par l'effet des calmants. L'un de ses yeux disparaît sous un hématome qui gonfle démesurément la moitié de sa figure. Son cou, ses bras sont striés de traces violettes, sanguinolentes par endroits, ses lèvres éclatées ne sont plus qu'une plaie. Djamal se penche afin qu'elle l'aperçoive dans la faible lueur bleutée de la veilleuse.

- Je m'appelle Djamal. Et toi, quel est ton nom ?

Au lieu de répondre, l'adolescente se recroqueville davantage en remontant le drap par-dessus sa tête. Djamal n'insiste pas et va lire la fiche suspendue au pied du lit.

- Tu t'appelles Nedjma\*. C'est un très beau nom ! Es-tu vraiment une étoile ?

La forme sous le drap reste immobile. Djamal va s'asseoir sur la chaise près du lit, se tait quelques instants, puis commence à raconter une histoire où il est question de la création des étoiles. Après avoir volé un coffret rempli de pierres précieuses à un démon, un bon génie jeta le trésor vers le ciel afin qu'éparpillées de la sorte les pierres illuminent de leur éclat le chemin d'une jeune fille, égarée dans le désert. Ainsi furent créées les étoiles qui, aujourd'hui encore, indiquent leur route aux hommes.

Nedjma ne gémit plus. Lentement, sa pauvre figure émerge au-dessus du drap, son corps se détend et elle ose enfin regarder Djamal pour mieux l'écouter. Puis, elle s'endort. Djamal reste jusqu'au petit jour à veiller son sommeil. Quand la lumière de l'aube perce les persiennes et dispute sa clarté à celle de la veilleuse, Djamal quitte la chambre sans bruit et, comme chaque matin à la même heure, monte sur le toit de l'hôpital. Là, debout face au levant, il attendra

l'apparition du soleil en hommage à Hatchepsout,  
sa reine.



Thomas annonce à Momo qu'il est allé à la poste comme prévu et que Georgette, la postière, s'est occupée d'établir le texte du télégramme. Le vigneron est encore pantois de l'habileté de Georgette à résumer ses laborieuses explications en cinq mots.

- Georgette a dit qu'il le recevrait aujourd'hui même ... il n'y a plus qu'à attendre.

Après que Djamal leur ait parlé d'Eric, Thomas et Momo décidèrent, non sans mûre réflexion et d'un commun accord, que la solution à leur problème viendrait peut-être de cet inconnu. Si cet homme correspondait réellement à ce qu'en disait le "petit", l'affaire des papiers devrait être vite réglée.

Trois jours plus tard, toujours pas de réponse. Thomas n'ose plus mettre le nez dehors par crainte de manquer le facteur. Momo vient le rejoindre dès le matin pour monter la garde avec lui. Il arrive à bicyclette, un cageot rempli des provisions de bouche de la journée attaché au porte-bagages. Sans sa présence, les nerfs de Thomas ne résisteraient pas à la tension nerveuse de l'attente.

Djamal, quant à lui, n'a rien changé à ses habitudes. Dès l'aube, il part travailler les vignes de Thomas en compagnie de Ficelle. La technique de Ficelle pour obliger Thomas à se lever et lui ouvrir la porte, alors qu'il fait encore nuit noire, est particulièrement efficace. Grattage frénétique du bois et gémissements pathétiques viennent rapidement à bout de la résistance de son maître, qui le libère en l'insultant copieusement. Il ne reste plus au "traître" qu'à partir, ventre à terre, jusqu'à la maison de Momo et attendre, assis sur le trottoir, la venue de Djamal.

Certains jours, Momo les regarde s'éloigner en se grattant le crâne, perplexe. Un autre que

Djamal se ferait du souci, au moins un tout petit peu. Lui, non ! Et si Thomas avait raison, si le "petit" s'en allait vraiment de la "cafetière" ? Le vieil homme n'a pas encore trouvé le courage de répondre à cette angoissante question.

Le quatrième jour, un dimanche, Thomas et Momo atteignent les limites du supportable sans oser l'avouer. L'atmosphère est pesante, le silence oppressant. Momo a cuisiné un civet de lapin qui, en d'autres circonstances, aurait été apprécié à la juste valeur de son fumet. Mais la sauce se fige lentement dans les assiettes et le pain reste intact sur la table. Au lieu de rester avec eux, Djamal est allé se promener dans la nature, Ficelle sur les talons. Thomas digère mal cette double défection et rumine sa rancœur depuis des heures pour exploser tout à coup, au grand dam de Momo qui, perdu dans ses propres pensées, sursaute violemment en le traitant de malade. Le vigneron est trop occupé à libérer son excès d'adrénaline sur le dos de Djamal pour l'entendre.

- Et pendant qu'on est là comme deux couillons à se ronger les sangs à cause de lui, MONSIEUR fait de la marche à pieds !

Momo rétorque que le "petit" a raison, rien de tel qu'une bonne marche en plein air pour se changer les idées ! Il n'en faut pas plus pour attirer sur sa tête les foudres de Thomas.

- Défends-le par-dessus le marché ! Et s'il se perd, ou qu'il se pète de nouveau le pied ? Tu y as pensé ? Où on ira le chercher, vu que cet andouille de Ficelle est avec lui !

Momo balaye ces visions dramatiques d'une main nonchalante. Djamal n'est pas de ceux qui se perdent. Même s'il n'est là que depuis quelques semaines, il doit déjà connaître la montagne mieux que certains du pays.

- Et pour ce qui est de se faire mal il est déjà passé à la caisse, il ne risque plus rien !

Thomas ricane qu'il vaut mieux entendre ce genre d'idioties que d'être sourd et ajoute, avec une ironie mauvaise, que Momo a bien raison de ne pas se faire de souci ! Après tout, si le "petit"

se perd, il suffira juste d'appeler les pompiers, le SAMU, une armée d'hélicoptères, histoire de retrouver un immigré sans papiers perdu dans le maquis au cours d'une promenade dominicale ! Comme ce genre de chose arrive tous les jours, personne ne posera de questions, évidemment !

Tant de mauvaise foi énerve Momo, qui menace de rentrer chez lui si Thomas continue sur ce registre. La perspective de se retrouver seul calme Thomas qui se lève en soupirant et entreprend de débarrasser la table. Il verse dans le fait-tout les portions intactes de leurs assiettes, en marmonnant que ce serait bête de jeter un si bon civet. Même indirect, le compliment va droit au cœur Momo qui se rengorge. Thomas fait semblant de ne pas s'en apercevoir et se souvient que sa défunte mère disait toujours qu'un bon fricot est encore meilleur réchauffé. Le "petit" va se régaler, parce que contrairement à eux, et heureusement, les derniers événements ne lui ont pas coupé l'appétit !

- Et en plus, la marche au grand air, ça creuse !

Momo regarde ses allées et venues d'un air attendri.

- Avoue que tu l'aimes bien ?

Thomas avance une lèvre désabusée. Il n'a jamais dit le contraire, mais on ne lui enlèvera pas de la tête que le "petit" est un peu toqué, c'est tout ! Les deux hommes se disputent souvent à ce sujet, Momo réfutant catégoriquement les allégations de Thomas, malgré les doutes qui l'assaillent parfois sur le bon équilibre mental du "petit". Un cognement discret à la porte d'entrée laisse le vieillard bouche ouverte sur ses protestations. Thomas se précipite en s'essuyant les mains au torchon, noué à sa ceinture. C'est sûrement le facteur ! Il ouvre et se trouve nez à nez avec un inconnu. Sa déception est si évidente que le visiteur s'excuse, confus. Thomas s'excuse aussi, dit qu'il attend un télégramme important et pensait que c'était le facteur, d'où sa surprise. Bien sûr, il ne voulait pas se montrer grossier, mais ce fichu télégramme

n'en finit pas d'arriver et l'attente le rend nerveux. L'inconnu dit qu'il comprend et tend la main à Thomas avec un grand sourire.

- Je crois que je suis le télégramme que vous attendez ... je m'appelle Eric.

Thomas saisit la main d'Eric et le propulse à l'intérieur en rabattant bruyamment la porte derrière eux.

- MOMO ! C'EST LE DOCTEUR ! IL EST VENU ! EN PERSONNE !

Momo, dont le soulagement est aussi intense que celui de Thomas, n'est pas homme à céder à une exubérance déplacée. Calme et digne, il procède d'abord aux présentations, que Thomas a oublié de faire, puis invite Eric à s'asseoir et se reconforter d'un bon repas. Après un si long voyage, il doit être affamé.

- J'ai fait un civet de lapin. Tu verras, tu vas te régaler !

Eric s'assoit et décline poliment l'invitation. Il a déjeuné dans l'avion et n'a vraiment plus faim, c'est dommage, car le civet est sûrement meilleur que le repas insipide offert par la compagnie aérienne. Armé d'une éponge, Thomas nettoie fébrilement la toile cirée en s'excusant du désordre, tandis que Momo, planté devant Eric comme un canari sur son barreau, le remercie à sa manière.

- C'est bien que tu sois venu, "petit", c'est très bien.

Thomas est outré d'entendre Momo s'adresser aussi familièrement à leur sauveur, médecin de surcroît. Mais il n'ose rien dire, pour la bonne raison que Momo ne l'écouterait pas et serait même capable de se moquer ouvertement de lui. Thomas n'a aucune envie de faire les frais de l'humour corrosif du vieil ami devant un étranger de marque, et préfère biaiser en interpellant Momo sous prétexte de demander son aide.

- Sors les tasses pendant que je prépare le café ! N'oublie pas le sucre et les petites cuillères !

Momo obtempère de bonne grâce, Thomas profite de ce bref répit pour accaparer l'attention d'Eric

avec une politesse excessive, censée contrebalancer les mauvaises manières du vieil homme.

- Vous ne me refuserez pas le plaisir de vous offrir une tasse de café ?

Eric accepte puis tire une grande enveloppe jaune de son sac de voyage et la pose sur la table. Elle contient les papiers qui régularisent la situation de Djamel en France. Carte d'identité, passeport, carte de séjour valable deux ans. Si Djamel veut la faire renouveler à ce moment-là, il n'y aura aucun problème. Trop abasourdi pour se réjouir, Thomas ne réalise pas encore que son cauchemar est terminé, grâce à Eric qui vient de balayer tous les obstacles d'une voix tranquille, comme s'il s'agissait d'une formalité ordinaire. Thomas sait bien que ce qui se passe est tout, sauf ordinaire, mais son cerveau est tétanisé par la surprise, sa voix aussi. Impossible pour l'instant de demander à Eric, dont le contenu de l'enveloppe prouve qu'il est un homme influent, la raison qui l'a poussé à aider un garçon aussi démuné que Djamel ? Mieux ! Pourquoi pousser le dévouement jusqu'à délivrer les documents en mains propres, plutôt que les expédier tout bêtement par la Poste ?

La préparation et le service du café permettent à Thomas de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Toujours avec la même exquise politesse, il présente une assiette de biscuits secs à Eric qui refuse, oublie Momo qui se sert quand même, puis, ses devoirs de maître de maison accomplis, exhale un soupir hypocritement satisfait. Le "petit" a beaucoup de chance d'avoir un ami comme Eric ! Thomas laisse passer quelques secondes, jauge l'effet de sa réflexion sur Eric et ajoute, avec une admiration feinte, que peu de gens accepteraient, même par amitié, d'aller au-devant de gros ennuis pour trouver des papiers qui n'existent pas ! Nouveau silence, nouvelle évaluation de la situation. Stimulé par sa curiosité, Thomas a retrouvé tous ses moyens et commence à prendre goût à ce petit jeu du chat et de la souris.

- ... et des ennuis encore plus gros de passer ces "vrais faux papiers" au nez et à la barbe de deux douanes !

Si l'allusion ne brille pas par sa finesse, elle a le mérite d'aller droit au but. Très satisfait de cette dernière banderille, Thomas soutient sans ciller le regard courroucé de Momo. Eric toussote, se cale sur sa chaise, tapote discrètement sa cuillère contre la tasse, la repose, étouffe un soupir et se décide enfin à parler. C'est vrai qu'il n'était pas obligé de porter lui-même les papiers. Papiers qui, soit dit en passant, sont parfaitement légaux et acceptés comme tels au passage des deux douanes ! Eric sourit gentiment à Thomas, gêné à l'extrême et dit qu'à sa place il se serait aussi posé ce genre de questions.

Heureusement pour Thomas, Momo n'a pas le temps de donner son opinion, car Eric enchaîne aussitôt pour dire ses regrets. Il aurait été tellement plus heureux si le télégramme avait été envoyé par Djamal.

- Mais Djamal ne demande rien à personne ! Jamais !

Le petit rire amer, un tantinet cynique d'Eric, surprend Thomas et Momo qui échangent un regard étonné, sans oser demander davantage d'explications. Eric ne s'aperçoit de rien et continue de livrer aux deux hommes ses doutes, ses interrogations, comme il le ferait avec des amis de longue date. Sa lassitude, le ton monocorde de sa voix, dénoncent un long et laborieux combat intérieur qu'il dévoile, sans doute pour la première fois, par bribes. Quel est le pouvoir de Djamal pour que ceux qui traversent sa route l'aident et le protègent sans y être invité ? Par quel mystère s'attache-t-il leur amitié, leur amour, leur dévouement indéfectible sans rien faire en retour que d'exister ? Eric s'est posé ces questions et une multitude d'autres des milliers de fois, sans jamais trouver l'ombre d'un commencement de réponse.

- Mais vous devez comprendre ce que je veux dire, c'est un peu ce qui vous est arrivé n'est-ce pas ?

Thomas hoche la tête, raconte sa propre rencontre avec Djamel et les conséquences de cette rencontre sur sa vie. Conséquences dues à un comportement qui ne lui ressemble pas. Le véritable Thomas aurait peut-être caché le garçon le temps de le remettre sur pieds, mais ne l'aurait certainement pas pris en charge après sa guérison ! Le véritable Thomas aurait vite compris que le "petit" était un problème ambulante, un risque majeur pour sa précieuse tranquillité et l'aurait oublié vite fait ! Mais ce Thomas là n'existait plus, le nouveau n'a pensé qu'à mettre le "petit" à l'abri et empêcher qu'on lui fasse du mal. Pourquoi ? Le vigneron hausse les épaules en regardant Eric.

- Je suis comme vous ! Je me demande encore ce qui m'a pris de faire ça !

Momo réplique avec superbe que c'est toujours ainsi quand on a affaire à un soufi, mais que seul un arabe peut comprendre ce genre de choses. Thomas le toise, stupéfait. La susceptibilité de Momo sur ses origines a toujours été si grande, qu'aucun villageois ne se hasarde jamais à prononcer certains mots en sa présence. Celui d'Arabe est à proscrire absolument sous peine de subir l'ire du vieil homme et, avec elle, l'interminable litanie des preuves de sa pureté française et catalane. Et voilà que c'est Momo lui-même qui aujourd'hui se proclame "arabe" ? On aura tout vu ! Scandalisé par tant de mauvaise foi, Thomas en oublie ses affres métaphysiques et ses bonnes manières.

- Tu te prends pour un arabe maintenant ? Première nouvelle ! Il faudra le dire à tous ceux que tu as insultés depuis soixante ans ! Tu as de la chance, les trois quarts sont morts, mais ça fera plaisir aux autres d'apprendre qu'ils avaient raison !

Momo préfère ne pas s'engager sur un terrain vraiment trop glissant, il se contente de pincer les lèvres en regardant ailleurs. Amusé par leur

manège, Eric croit détendre l'atmosphère en demandant où est Djamel et s'aperçoit bien vite de son erreur. Sa question, somme toute logique compte tenu des circonstances, suffit à relancer la colère de Thomas. Où est Djamel ? Bonne question ! Dieu seul le sait ! Au lieu d'attendre le facteur, cet innocent préfère se promener dans la montagne !

- ... avec MON chien par-dessus le marché ! Monsieur Momo ici présent trouve que le petit a raison et que le grand air ça lui fait du bien, alors moi je me tais !

Assis sur la crête qui domine le refuge des douaniers, Djamel admire ce pays, tellement différent du sien. Ici, pas de désert, mais des vignes bordées de cyprès, du maquis, des bouquets de chênes-lièges, des pins, des arbres fruitiers. La contradiction de terres disciplinées par l'homme, jouxtant celles des garrigues incultes et sauvages, rend un ensemble d'une étonnante beauté qui fascine le garçon. Blotti contre ses jambes, Ficelle attend le moment du départ en haletant paisiblement, la truffe conquérante.



Le face à face avec l'immensité transparente, la course toujours renouvelée des vagues, le bruit régulier du ressac, apaisent Djamel comme l'apaisait jadis l'immobilité trompeuse des dunes fauves, ruisselantes de lumière, offertes au silence comme l'est un orant à la voix de Dieu.

Depuis quelques jours, Eric le presse de revenir vivre à l'appartement. Djamel doit retourner à une vie normale et considérer l'hôpital non plus comme un lieu de vie, mais comme un lieu de travail. La vie, elle, se trouve de l'autre côté des grilles, tant que Djamel ne l'aura pas affrontée nul ne pourra garantir de sa totale guérison. Pas un jour sans qu'Eric ne revienne à la charge. Djamel doit vivre ailleurs qu'à l'hôpital, pour son bien, celui des malades dont il s'occupe ! Est-ce qu'il préfère avoir son propre appartement ? Si oui, aucun problème !

Contrairement aux craintes du médecin, l'appartement n'a rien à voir avec les hésitations du garçon, qui n'a jamais envisagé de s'installer ailleurs. Eric s'est trompé sur ce point, mais pas sur le reste. Depuis le jour où les ambulanciers l'ont amené inconscient sur un brancard, Djamel n'a plus mis le nez hors de l'enceinte de l'hôpital. C'est la première fois aujourd'hui qu'il a franchi la grille pour s'en aller, la peur au ventre, à travers la ville. La récompense est à la mesure de son courage. Le chemin du retour est facile. Toutes terreurs dissoutes dans la contemplation du ciel et de la mer, Djamel a retrouvé la paix, balayée par le souffle d'une explosion.

Eric le félicite du bout des lèvres, distraitement.

- Je vais avertir Djamina de ton retour, elle te languissait figure-toi.

Vaguement déçu par son manque d'enthousiasme, Djamel remarque qu'Eric se mordille le coin des

lèvres, comme chaque fois qu'un problème le préoccupe. Mais il n'ose poser aucune question et se retire en murmurant des excuses. La porte est à peine refermée qu'Eric le rappelle. Un événement grave est arrivé. Le père de Nedjma est venu la voir, non pour prendre de ses nouvelles mais pour la ramener avec lui. Le refus de sa fille l'a rendu fou furieux et il s'est mis à la battre comme plâtre, en essayant de l'emmener de force. Ses hurlements mêlés aux cris de détresse de Nedjma et aux adjonctions de son infirmière, Saïda, qui s'interposait comme elle le pouvait, ont fini par alerter médecins et garçons d'étage. Il fallut toute leur énergie pour maîtriser le furieux et le jeter dehors, avec interdiction de remettre les pieds à l'hôpital sous peine de se retrouver en prison. Eric ne croit pas que la menace suffise à décourager l'énergumène. Assis derrière son bureau, il soupire, s'étire et se lève d'un brusque coup de reins. Puisqu'un homme averti en vaut deux, l'important désormais est de rester vigilant afin que ce genre de scène ne se reproduise plus ! Malgré ses efforts, Eric ne parvient pas à se calmer. Le visage défiguré de Nedjma l'obsède. Il tourne comme un ours en cage dans la pièce exigüe, fouette l'air d'un coup de poing rageur, marmonne que le salopard qui a fait ça devrait être abattu comme un chien enragé et ne remarque pas la lueur inhabituelle qui brille dans les yeux de Djamel, ni la qualité différente de son silence.

Sous l'emprise de puissants sédatifs, Nedjma semble morte. Djamel esquisse une caresse au-dessus de la figure torturée, sans la toucher. Sa main tremble. C'est la première fois que la haine le fait frémir, la première fois que le désir de tuer prend le pas sur son amour inné de la vie. Mais Djamel est encore trop bouleversé pour s'effrayer de la rage meurtrière qui accélère son sang.

Après l'attentat, il s'est appliqué à ignorer les questions dont les réponses font peur. Ces

cadavres, ces blessés, ces gisants dont le souvenir hante toujours sa mémoire, n'étaient victimes que de la fatalité, du hasard aveugle, pas d'une volonté humaine ! Le drame que vit Nedjma a fait tomber tous les leurres. La vérité est là, devant lui, obscène, désespérante, tragique. L'existence n'a rien à voir avec les contes merveilleux qui ont bercé son enfance et dont il voulait croire, encore aujourd'hui, qu'ils reflétaient la réalité. Les anciens évoquaient des temps immémoriaux, peuplés de valeureux guerriers qui bataillaient à cause d'un peu d'eau volée dans un puits, de bétail dérobé ou d'une razzia\* dévastatrice. Il y avait de la fureur, du sang et du désespoir, mais l'adversaire affrontait le danger corps à corps. La mort qu'il portait au bout de son sabre pouvait se retourner contre lui, son courage attirait le respect de ses ennemis.

Djamal sait maintenant que l'attentat était la conséquence d'un venin putride, dont l'action s'étend bien au-delà des limites restreintes de sa propre vie. Certaines conversations entendues au hasard de ses flâneries, dans les vieux quartiers, reviennent à sa mémoire. Leur sens, obscur jusqu'ici, devient limpide. Une déchirante acuité lui révèle le chaos de la vie. L'humanité se livre à elle-même une guerre barbare, sans commencement ni fin, sans aucun autre enjeu que celui d'assouvir d'inassouvissables ambitions.

Où est le courage de ceux qui tuent à distance ? Quel honneur peut-il y avoir à fanatiser des innocents, les inciter à sacrifier leur propre vie en massacrant d'autres innocents ? Quel blasphème plus horrible que d'attribuer ces tueries à la volonté de Dieu, quel que soit le nom dont l'affublent les assassins ?

Debout près du lit de Djamina, Djamal pleure. Son père, les sages de sa tribu, Eric, tous avaient raison de se moquer de lui. Il n'y a plus de route des caravanes. Ni ici, ni de l'autre côté de la mer, ni nulle part dans ce monde où lui-même n'aura jamais sa place.

- Saïda ?

La tisanerie est une pièce rébarbative, qui sert aux infirmières à se détendre devant une tasse de thé ou de café avalé à la hâte. Saïda sursaute. A-t-on idée d'être plus silencieux qu'un chat ? L'air navré de Djamel l'amuse. Décidément, ce garçon ne comprendra jamais rien à son humour ! Est-il au courant pour Nedjma ? Djamel répond d'un simple hochement de tête. Encore sous le choc de la scène épouvantable du matin, Saïda, comme Eric, ne remarque pas que le regard de Djamel a changé. Les joues empourprées de colère, elle s'écrie que c'est la première fois, en dix ans de carrière, qu'elle voit une chose pareille ! Cet homme est un malade mental, un fou dangereux mûr pour le service psychiatrique ! Saïda s'étrangle de rage. Non content de battre sa fille, cet individu a osé la frapper elle aussi ! Ce souvenir la rend furieuse et aucun mot n'est assez dur pour exprimer sa frustration. Djamel envie le plaisir évident qu'elle éprouve à souhaiter les pires maux au père de Nedjma, sans que ce plaisir soit entaché d'aucun scrupule. Contrairement à lui, Saïda s'abandonne allègrement à la cruauté verbale que lui inspire la part obscure de son âme. Manifestement, l'exercice est un excellent défoulement et ne représente aucun danger pour personne, alors, pourquoi est-il incapable d'en faire autant ? Le silence l'arrache à ses regrets. Saïda ne crie plus et touille machinalement son café, refroidi depuis longtemps. Djamel comprend qu'elle a subi davantage qu'une simple blessure d'amour-propre.

- Saïda ? Il s'est passé autre chose ?

Saïda le regarde, exhale un grand soupir avant d'avouer qu'effectivement, il s'est passé autre chose. Ce dégénéré agrémentait gifles et coups de poings d'un flot d'insultes plus ordurières les unes que les autres. Sa haine était terrifiante. Saïda n'est plus en colère et affiche même un petit sourire triste, en déplorant que le père de Nedjma ne soit pas vraiment psychotique. Ce serait tellement plus commode ! Malheureusement, sa folie apparente est la conséquence de l'intégrisme

religieux qui s'étend peu à peu, comme une gangrène, dans toutes les couches de la population. Beaucoup sont frappés par cette vague de fanatisme, même ceux qui, il n'y a pas si longtemps, vivaient une laïcité apparemment sereine. Mais les extrémistes ne se sont jamais avoués vaincus et continuaient à œuvrer dans l'ombre, patiemment. Aujourd'hui, ces fous de Dieu récoltent les fruits empoisonnés de leur semence.

Saïda ricane, soupire à nouveau, longuement, puis continue à égrener ce qu'elle ne dirait à personne d'autre qu'à Djamal. L'avenir lui fait peur. De plus en plus d'hommes, habilement conditionnés, rêvent d'un bond en arrière dont les femmes seraient les premières victimes. Nombreux sont ceux qui, sans trop oser le dire, n'acceptent pas leur indépendance. Qu'ont-elles à vouloir s'instruire et prendre le travail des hommes ? Leur désir de liberté est une insulte à Allah ! Celles qui désirent autre chose que tenir leur maison et servir leurs époux sont de mauvaises musulmanes, qui seraient lapidées comme il se doit si le monde ne tournait pas à l'envers ! Le plus dérisoire est que le Coran ne cite nulle part ce genre de préceptes, au contraire, la femme y est désignée comme l'égale de l'homme. Les seuls à insulter Allah sont les fanatiques qui propagent la haine et la mort en déformant les paroles du Prophète ! Ce sont eux les mauvais musulmans ! Eux qui méritent la lapidation !

Soudain, Saïda prend conscience du mutisme de Djamal et croit y reconnaître un reproche muet. Sa voix claque, cinglante. Le "cheikh" ne dit rien ? Mépriserait-il lui aussi celle qui préfère sa blouse d'infirmière au linceul des musulmanes ? Djamal relève la tête, le regard brillant d'un éclat dont Saïda ne reconnaît pas encore la véritable nature. Elle ne voit que le sourire dont l'amitié sans faille la rassure et s'excuse à sa manière, affectueuse mais ironique. Malgré une affligeante lenteur intellectuelle, Djamal n'est pas stupide comme ces abrutis d'intégristes ! Saïda le sait bien et c'est pour ça qu'elle l'aime son petit "cheikh" ! Satisfaite d'avoir déclaré

son affection sans sombrer dans le mélo, Saïda ajuste sa coiffe en déclarant que la pose est terminée, il est temps de s'occuper des malades. Djamel la retient avant qu'elle ne quitte la tisanerie de son pas pressé.

- Saïda ? Sais-tu où habite cet homme ?

Méfiant, l'infirmière le scrute au fond des yeux en lui conseillant d'abandonner toute idée de dialogue avec ce fou dangereux. Djamel n'y récolterait rien qu'une bonne raclée et elle refuse de participer, même indirectement, à ce massacre. Au lieu de nier, Djamel promet d'être prudent. Cela suffit pour que Saïda oppose un refus catégorique, justifié par le règlement de l'hôpital, qui interdit de divulguer des informations sur les malades et leurs familles. Seuls les médecins ont accès aux dossiers. Saïda ne peut rien faire, sous peine de perdre son travail si par malheur elle était prise la main dans le sac !

- Tu veux me mettre au chômage, c'est ça ?

Djamel proteste, argumente, insiste. C'est la première fois de sa courte vie qu'il parle aussi longtemps. Il ne sait pas que sa voix, bien plus que les mots, est son meilleur atout. Saïda n'a jamais su résister aux intonations douces et un peu voilées de cette voix étrange.

La maison de Nedjma est située dans les quartiers les plus pauvres, à la périphérie de la ville. Les maisons sont construites au hasard, sans souci d'alignement. En fait de maisons, il s'agit surtout de baraques aux murs de boue et de mauvais ciment, à peine consolidés par des cailloux. Volets et fenêtres sont improvisés avec des plaques de tôles ou de contre-plaqué, comme le toit. Pourtant, les façades blanchies à la chaux et les rideaux bariolés qui ornent les ouvertures dénoncent un souci d'honorabilité. Le quartier est pauvre, pas misérable. Les hommes travaillent, assurent le bien-être à leurs épouses qui, en contrepartie, leur doivent une totale soumission.

Des enfants jouent sur une enceinte délabrée. Djamel les interpelle. Savent-ils où demeure Ali ben Y.. ? Un gamin, plus déluré que les autres, s'approche.

- Je sais où il habite ! Combien tu me donnes si je te le dis ?

Djamel s'incline légèrement, main sur le cœur.

- Tu auras ma reconnaissance éternelle !

Le garçonnet réfléchit quelques secondes avec le plus grand sérieux. Guider cet inconnu peut être plus divertissant que la compagnie de ses amis, même si aucune pièce, pas même un ticket d'autobus, ne donne à l'événement un piment supplémentaire. Finalement, il lance un "suis-moi !" autoritaire et entraîne Djamel après lui, sous les regards curieux de la petite bande. Après quelques dizaines de mètres, l'enfant désigne une maison que rien ne distingue des autres. Derrière le rideau de l'entrée, la porte est close. Djamel pose une main sur l'épaule de son jeune guide et le remercie, avec la déférence qu'il aurait envers un adulte. Ravi qu'on lui accorde tant d'importance, le gamin conseille gravement à Djamel d'être prudent.

- Fais attention à toi Djamel, Ali n'aime pas les étrangers !

Puis il rejoint sa bande de copains au pas de course, manifestement impatient de leur raconter, en les corsant sans doute de quelques embellies, les quelques minutes passées en compagnie de l'étranger.

Djamel regarde autour de lui. Une femme l'observe du pas de sa porte. De l'autre côté de la rue, une adolescente étend du linge dans une petite cour entourée d'un grillage avachi et rouillé. Un vieillard somnole sur une chaise à l'ombre généreuse d'un figuier immense. Cette rue pourrait être celle de n'importe quel village. Les femmes, ici aussi, évitent de s'attarder au dehors. Le quartier ne doit sortir de son engourdissement que le soir, au retour des hommes. La ville semble très loin.

Djamel sait que la mère de Nedjma ne le laissera pas entrer en l'absence de son mari, mais

il cogne discrètement à la porte, recule de quelques pas et attend. Un grincement dénonce l'ouverture de la porte, dissimulée par un rideau qui s'écarte à peine sur une silhouette voilée de pied en cap. Djamal demande, sans bouger d'un pouce, s'il est bien chez Ali ben Y.. Un murmure apeuré lui répond. Ali n'est pas là, il travaille. Le voile ne laisse rien voir de la femme, que l'arête du nez, un morceau de sourcil et l'éclat noir d'un regard. Djamal ne se laisse pas décourager. A quelle heure Ali rentre-t-il chez lui ? La femme laisse retomber le rideau, comme si son voile ne suffisait plus à la protéger du regard de l'inconnu et répond, dans un souffle, que son époux ne devrait pas tarder. Djamal sollicite alors, toujours très poliment et avec un grand souci des convenances, la permission d'attendre Ali devant la maison. Le claquement de la porte lui fait comprendre que sa requête est refusée. Il rejoint alors le vieil homme qui l'accueille avec un vif intérêt.

- Je ne te connais pas ! Tu es nouveau par ici ? Quel est ton nom ?

Djamal se présente, s'assoit en tailleur à même le sol et anticipe les questions de l'aïeul, dans l'espoir de récolter ensuite quelques confidences. Mais le vieillard est méfiant et le scrute de ses yeux larmoyants.

- Ali ? Tu veux voir Ali ? Pourquoi faire ?

Djamal, mal à l'aise du rôle qu'il est en train de jouer, dessine des arabesques dans la poussière afin de ne pas avoir à soutenir le regard du vieil homme. Il ne veut rien de particulier à Ali, simplement discuter. Trop heureux d'avoir quelqu'un à qui parler le vieillard, au grand soulagement de Djamal, n'en demande pas davantage et se lance dans un long monologue d'où il ressort qu'Ali est un bon musulman, respectueux de la Chari'a\* ! Ses garçons sont bien élevés et n'oublient pas une seule des cinq prières. Ali peut être fier de ses fils ! Brusquement, l'aïeul hoche la tête d'un air affligé. Tout irait bien pour Ali, s'il n'y avait pas sa fille, Nedjma !



Le vieillard ne remarque pas que le garçon, accroupi près de lui, s'est arrêté de jouer avec la terre et le fixe, de ses yeux étrangement fiévreux. Se souvient-il seulement qu'il n'est plus seul ? Djamel s'en moque et écoute intensément chaque parole chuintée par la bouche édentée, note le changement de voix qui ne tremble plus seulement de vieillesse. L'aïeul crachote de colère en évoquant les pseudos déboires d'Ali. Quatre enfants ! Trois fils, une fille ! Et d'où viennent les problèmes de ce pauvre Ali ? De sa fille, bien sûr ! Les filles sont des calamités ! Cette Nedjma en particulier ! Une effrontée, une bavarde, une insoumise ! Ali ne l'a pas assez battue quand il était temps ! C'est à cause de sa faiblesse que sa fille a osé le déshonorer aux yeux de tous en refusant l'époux qu'il lui destinait ! Voilà de quelle manière cette ingrate Nedjma l'a remercié de l'avoir autant gâtée ! Le vieillard s'agite sur sa chaise, postillonne de fureur. De son temps les filles étaient obéissantes, vaillantes et silencieuses ! Aujourd'hui, elles parlent haut, volent le travail des hommes pour gagner beaucoup d'argent et vivre sans mari ! Où alors avec un mari qu'elles ont choisi, sans rien demander à ceux qui sont là pour les conseiller et les guider ! Leur attitude est indécente, une insulte à Allah le Miséricordieux !

Si le discours du vieillard était moins d'actualité, Djamel aurait la patience de l'écouter jusqu'à l'arrivée d'Ali. Mais la fureur sénile de l'aïeul est trop semblable à celle de furieux qui n'ont pas, comme lui, l'excuse du grand âge. Le garçon se dresse en époussetant ses mains l'une contre l'autre, demande s'il y a un responsable religieux dans le coin. Le vieil homme lève son bâton en direction du couchant.

- Tu as de la chance, sa maison est tout près, tu peux la voir d'ici !

Djamel remercie le vieillard qui le congédie en agitant sa main desséchée, comme s'il chassait une mouche.

La porte est ouverte derrière un rideau qui, ici aussi, dissimule plus ou moins bien l'entrée.

Djamal n'a pas le temps de manifester sa présence qu'un homme surgit pour l'accueillir.

- La paix soit avec toi ! Tu sembles chercher quelqu'un, je peux sans doute t'aider ?

Djamal salue d'une légère inclinaison, s'assure que l'inconnu est bien le responsable religieux du quartier avant de demander s'il connaît bien tous les habitants. L'homme se dresse, la face illuminée d'un grand sourire. Il connaît personnellement chacun de ceux qui vivent ici, en particulier Ali ben Y.. !

- Je t'ai vu frapper à sa porte, est-ce lui que tu cherches ?

L'homme est sympathique, sa franchise désarmante. Djamal décide de lui faire confiance et sollicite un entretien. Ravi, le responsable religieux l'invite d'un geste ample à entrer dans sa maison. Une femme s'empresse de disposer sur la table, autour de la théière fumante, un plateau de gâteaux au miel et des verres à thé. Tout indique que l'homme savait, avant même que Djamal ait pris la décision de le faire, que le garçon viendrait chez lui.

Confortablement installé sur les coussins d'une banquette basse, large comme un lit, Djamal se présente et sacrifie aux usages en racontant son histoire sans qu'on l'en ait prié. Il a quitté son village et les siens, dans l'espoir de trouver une nouvelle route des caravanes pour son peuple. Djamal n'éprouve aucun remords à ne pas avouer ses désillusions, seulement un peu plus de haine envers Ali, qui a détruit son rêve.

Le cheikh soupire, déplore cette hémorragie vers l'étranger de la jeunesse de son pays. N'y-t-il pas assez à faire ici ? Djamal le rassure, avec un cynisme dont il aurait été incapable quelques jours plus tôt. Son départ n'est pas pour demain, car le voyage coûte cher et le payer lui demandera plusieurs années de travail ! Le cheikh s'en félicite, en appelle à Allah afin qu'Il inspire Djamal, puis se confond en excuses d'avoir manqué à tous ses devoirs en oubliant de se présenter.

- Mon nom est Abdullah, et voici ma femme, Sékina. Mon travail consiste à enseigner la

Chari'a aux enfants. Je suis payé pour cela. Pas beaucoup ! Mais assez pour faire vivre ma famille. Qu'Allah soit béni !

Abdullah paraît aussi pondéré et sage qu'il est jovial. Djamel aimerait bien en faire un allié qui le soutiendrait dans sa démarche. Avant d'en arriver là, il doit d'abord convaincre le cheikh de l'honnêteté de ses intentions. L'exercice est délicat, hasardeux même. Djamel va devoir afficher une sérénité de bon aloi, mâtinée d'une absence totale de parti pris, deux qualités actuellement aux antipodes de ce qu'il éprouve réellement.

Djamel parle lentement, choisit ses mots, plaide la cause de Nedjma en évitant de critiquer Ali. La diplomatie dont il doit faire preuve l'oblige, plus que jamais, à faire abstraction de sa haine. La transpiration mouille son corps, mais son discours est celui d'un jeune homme paisible et pieux, dévoué à son prochain. Abdullah écoute attentivement, d'un visage si impénétrable que Djamel est incapable de savoir si son hypocrite plaidoirie parvient ou non à le convaincre. L'effort est si violent, qu'il en oublie la honte de tromper un honnête homme. Est-ce bien lui qui singe sans vergogne, main ouverte vers le ciel, le croyant dévoué à la cause d'un frère en détresse, alors qu'en réalité son cœur déborde de haine pour ce soi-disant frère ? Mais heureusement, Djamel ne fait pas que mentir. Il y a des moments de vérité qui l'aident à supporter ce qu'il est en train de faire, des moments où sa voix vibre davantage car il n'a plus à feindre. Si Nedjma a gravement offensé son père, ne pourrait-on rappeler à celui-ci qu'il y a plus de sagesse à pardonner qu'à sanctionner ? Et puis, Nedjma est encore bien jeune, pourquoi vouloir la marier déjà ?

Après quelques minutes d'un silence pesant, Abdullah lève les mains, en signe de désolation, avant de les joindre étroitement sur son ventre rebondi. Djamel ne lui apprend rien ! Dans le quartier, tout le monde connaît la révolte de Nedjma et c'est là le véritable drame. La plupart des habitants rient ouvertement d'Ali et de ses fils, trop humiliés pour se défendre. Abdullah

soupire en hochant la tête. D'habitude, les filles qui ne veulent pas du mari qu'on leur impose pleurent, bourent, certaines refusent de se nourrir durant quelques jours, mais cela ne dure guère et les choses finissent toujours pas s'arranger !

Révolté par ces derniers mots, Djamel doit serrer les dents pour ne pas dire ce qu'il pense de cette fin, heureuse pour tout le monde, sauf pour la mariée.

Abdullah croit toujours que le point de vue du garçon est identique au sien, et continue naïvement de lui raconter les origines du drame.

Nedjma a toujours été différente des autres. Toute petite déjà elle était rétive, rebelle. Mais Ali l'adorait et riait au lieu de la punir. A-t-il été trop faible avec elle ? Abdullah ne sait pas. Ce qu'il sait par contre, c'est qu'à partir du jour où Ali a parlé mariage à sa fille, la vie de cette famille est devenue un enfer ! Contrairement à d'autres, Nedjma n'a pas versé une seule larme et ne s'est pas consumée de chagrin, bien au contraire ! L'annonce de son mariage l'a transformée en furie, en véritable furie !

Abdullah devient rêveur. C'est vrai que depuis son plus jeune âge, Nedjma ne désirait déjà qu'une chose : devenir institutrice. Sa soif d'apprendre était insatiable. C'est lui, Abdullah, qui lui a appris tout ce qu'elle sait. Sur ce point là aussi Ali avait fait preuve d'une grande largesse d'esprit. La coutume réserve l'instruction aux garçons. A quoi bon l'accorder aux filles, dont l'avenir est tracé dès la naissance ? Pas besoin de savoir lire et écrire pour faire la soupe et torcher les enfants ! Mais Ali ne raisonnait pas ainsi. Il invita Abdullah à venir régulièrement chez lui, afin que Nedjma, comme ses frères, profite de son savoir. Le père suivait avec fierté les progrès de sa fille, et faisait la sourde oreille aux critiques des voisins. Abdullah ajoute tristement et pour la énième fois, qu'Ali a toujours été un brave homme. C'est l'humiliation et le chagrin, plus que la colère, qui l'ont rendu méchant.

L'obstination du cheikh à minimiser la responsabilité d'Ali exaspère Djamel. Abdullah est-il au courant du scandale qu'Ali est allé faire à l'hôpital ? Une ombre inquiète assombrit le regard du brave homme. Non, nul ne l'a informé d'un événement de ce genre. Le talent d'Abdullah à dédramatiser même ce qu'il ignore fait chavirer Djamel dans une colère véritable. Une description sans complaisance du passage d'Ali à l'hôpital, fera peut-être comprendre au cheikh que celui qui roue de coups son enfant ne mérite ni respect, ni compassion ! Aucun détail n'est passé sous silence. Ni la fureur meurtrière d'Ali pour obliger Nedjma à le suivre, alors qu'elle est encore incapable de marcher à cause des mauvais traitements qu'il lui a infligés. Ni les gifles et les insultes contre l'infirmière, dont la seule faute était de protéger la jeune fille de la rage paternelle. Ni la nécessaire intervention de plusieurs hommes, à peine suffisante pour maîtriser le « brave » Ali. Sans compter le traumatisme des malades, affolés par les cris et la violence d'une lutte dont ils ignoraient l'origine. La honte et le chagrin que Nedjma l'insoumise inflige à son père, n'excusent pas une telle sauvagerie. Quoiqu'elle ait pu dire ou faire, Nedjma n'est encore qu'une enfant, une petite fille dont le rêve est de devenir institutrice.

Djamel espère qu'Abdullah va enfin prendre la mesure de ce qu'Ali est devenu non pas à cause de Nedjma mais bien à cause de sa vanité de mâle, vexé qu'une femme, fut-elle une enfant, fut-elle sa propre fille, lui inflige en refusant de lui obéir. Mais le cheikh se borne à hocher la tête tristement, se souvient du temps où Ali était un exemple pour tous les hommes du quartier, avant de rendre Nedjma coupable de tous les maux. Rien ne serait arrivé si elle n'avait pas pris son père à rebrousse poil quand celui-ci envisagea de la marier. Dès ce moment, ce ne fut que disputes, hurlements et insultes dont les éclats réjouissaient les voisins. Le jour où sa mère lui annonça que le prétendant choisi pour elle par son

père assisterait au repas du soir, Nedjma cassa tout dans la maison. Abdullah, que cette seule évocation fait frémir, ne remarque pas le léger sourire qui éclaire le visage de Djamel et raconte, d'une voix altérée, chaque détail du drame. Ali et ses fils découvrirent le désastre en rentrant du travail. Au lieu d'avoir peur de la réaction de son père, ou au moins honte de s'être si mal conduite, Nedjma ne trouva rien de mieux que d'agresser les quatre hommes à coups de balai ! Abdullah, mains levées, prend Djamel à témoin. Quel père ne perdrait pas la tête devant un tel affront ? Le jeune homme baisse les yeux sans rien dire. L'emphase du cheikh, sa voix vibrante pour décrire une scène somme toute amusante déclenche un commencement de fou rire que Djamel a bien du mal à refouler. Ses dix-sept ans lui jouent quelquefois ce genre de tour.

La suite du récit est beaucoup moins drôle. Quand un de ses frères tenta de lui enlever son balai, Nedjma s'est débattue avec une telle rage que le garçon a été gravement blessé à l'œil. Abdullah s'étrangle en précisant qu'il s'en est fallu de quelques millimètres pour que le malheureux se retrouve borgne. C'est ce qui a déclenché le drame. La vue du visage ensanglanté de son fils a rendu fou Ali, qui depuis ne décolère pas. Son caractère a tellement changé que personne n'ose plus se moquer de lui ouvertement, et bien peu osent encore le saluer. Abdullah lui-même hésite à l'aborder ou lui rendre visite, comme il le faisait il n'y a pas si longtemps. Le cheikh soupire, persuadé que si Nedjma avait choisi la patience et la douceur pour dire son refus, Ali aurait fini par céder. Djamel est convaincu du contraire, mais préfère ne pas le dire.

Les deux hommes finissent leur thé en silence. Puis, Abdullah avoue qu'il est inquiet pour Djamel. Même si Ali accepte de le recevoir, ce qui est déjà fort peu probable, l'entretien risque de mal tourner. Sa présence arrondirait les angles. C'est vrai qu'il n'a plus aucune influence sur Ali, qui préfère écouter les conseils illuminés

des imam's de la Grande Mosquée plutôt que les siens, mais l'homme le respecte encore assez pour oser une quelconque agression en sa présence. Est-ce que Djamal verrait un inconvénient à ce qu'Abdullah l'accompagne ?

La porte d'entrée s'ouvre, Ficelle déboule dans la cuisine et assaille Thomas d'un festival d'effusions. Le rituel est toujours le même. Tandis que le chien frétille, sautille, gémit et lèche à grands coups de langue les mains de son seigneur et maître, celui-ci le traite d'hypocrite, de traître et d'ingrat, en le gratifiant malgré tout, de quelques caresses vigoureuses. Mais aujourd'hui la présence d'Eric stoppe net l'élan de Ficelle, qui se réfugie prudemment sous la table. Eric, ému au point de ne pouvoir articuler un mot, se lève pour accueillir Djamal. Contrairement aux prévisions de Thomas, Djamal ne semble pas étonné et ouvre grands les bras à Eric qui l'étreint en balbutiant "*Tu es vivant ! Tu es vivant !*". Djamal lui tapote amicalement le dos.

- Je t'attendais mon ami.

Momo et Thomas, ravis d'être directement responsables de ces passionnantes retrouvailles, ne perdent pas une miette du spectacle. Ebloui d'entendre Eric parler arabe, le vigneron prend Momo à témoin de la prouesse.

- Tu entends ça comme il parle bien le docteur ?

Momo, ébahi lui aussi, n'en affiche pas moins un air blasé pour dire que si les uns parlent catalan, les autres peuvent bien parler arabe ! Sa mauvaise foi exaspère Thomas qui réplique en hurlant que ce n'est pas la même chose. Le vieil homme se cale sur sa chaise d'un air buté.

- C'est pareil !

Thomas agite un index péremptoire sous le nez de Momo.

- NON MONSIEUR ! CE N'EST PAS PAREIL !

Momo secoue la tête en mimant une affliction extrême.



- Tais-toi Thomas, tu me fais de la peine ! Quand Eric parle arabe tu ne comprends rien, c'est vrai ! Mais si toi tu parles catalan, c'est Eric qui ne comprend plus rien ? C'est PAREIL je te dis, point final !

En d'autres circonstances, Thomas aurait relevé le défi, mais la présence d'Eric fausse les cartes. Un mouvement d'épaules relègue la discussion à plus tard, pour l'instant seul l'intéresse celui dont la maîtrise des langues étrangères force son respect.

- Voyez comme je suis bête ! Je n'avais pas réalisé que si le "petit" ne parlait pas français, c'est que vous parliez arabe. Comment vous faites ?

Vaguement embarrassé, Eric répond qu'il y a déjà plusieurs années qu'il exerce son métier en Afrique du nord, le temps des colonies est loin et la nouvelle génération ne comprend plus le français, il a appris sur le tas, presque sans s'en apercevoir.

- Vous savez, je me débrouille... sans plus ! J'ai encore beaucoup de progrès à faire.

L'humilité d'Eric n'entame pas l'admiration de Thomas qui s'avoue incapable d'un tel exploit.

- Même au bout de vingt ans, je ne comprendrais pas un mot, alors que vous, en deux coups de cuillère à pot, vous av...

Prodigieusement agacé par tant de compliments, Momo coupe brutalement la parole à Thomas.

- Je parle le français, le catalan, l'arabe et tu ne m'as jamais fait tant de manières !

Thomas se dresse comme un coq sur ses ergots.

- Pardon, pardon, MONSIEUR Momo ! Quand j'ai voulu vous dire que vous parliez trois langues, vous m'avez jeté comme une vieille chaussette, alors je n'ai pas insisté, c'est normal !

Indigné, Momo rafraîchit la mémoire de Thomas.

- Je t'ai jeté parce que tu le méritais ! Avant l'arrivée du petit tu te fichais comme de l'an quarante que je parle trois langues ! Mais quand tu as eu besoin de moi, alors tu m'as passé la brosse à reluire !

Djamal dit à Eric que, contrairement aux apparences, les deux hommes sont de grands amis. Le médecin répond qu'il n'en doute pas un seul instant. Frustré de ne rien comprendre, Thomas coupe court à sa prise de bec avec Momo et lui demande de traduire. Mais Momo, furieux, se venge en faisant le sourd. Leur manège amuse Djamal qui éradique une reprise des hostilités en informant Thomas :

- Je disais que Momo et toi vous êtes de grands amis ...

Abasourdi, le médecin découvre que Djamal parle français et le félicite. Le garçon sourit.

- Momo est un bon maître.

Ravi du compliment, Momo se rengorge et joue les modestes. Le "petit" apprend vite, c'est facile d'être un bon maître avec lui.

La veillée s'allonge jusque tard dans la nuit.

Au moment de la séparation Thomas, outré qu'Eric ait pu envisager de s'installer à l'hôtel, lui offre d'autorité une hospitalité non limitée dans le temps. Eric proteste que son séjour durera un bon mois, mais le vigneron ne veut rien entendre. Un mois, deux mois, toute la vie même !

- Vous êtes ici chez vous !

Assis sur une murette de vigne, Eric hésite à rompre le silence. Il puise son courage dans le paysage magnifique, caresse du regard les coteaux plantés de vignes, respire à pleins poumons les odeurs conjuguées de l'iode et de la terre, contemple les espaces confondus de la mer et du ciel. Enfin, il pose en murmurant les questions qui, depuis la veille, lui brûlent les lèvres. Pourquoi Djamal est-il parti comme un voleur ? Saïda a pleuré toutes les larmes de son corps et mentait dans chacune de ses lettres à Nedjma qui, à l'abri dans une école Suisse, demandait des nouvelles de son "sauveur". Djamal réalise-t-il combien cette situation en coûtait à la pauvre Saïda ? Eric ne dit rien de son propre désespoir, du cauchemar de tous ces mois passés à se demander

ce qui avait pu arriver, de ces moments horribles à imaginer le pire.

- On t'a cru mort ... tu comprends ?

Djamal baisse la tête. Il a disparu pour mieux les protéger, n'entraîner aucun d'eux dans sa chute.

- J'ai tué le père de Nedjma.

L'aveu, avoué dans un souffle, sidère Eric. Quelques secondes seulement, le temps de comprendre ce que Djamal vient de dire. Puis il le saisit aux épaules. Pourquoi ne pas lui avoir fait confiance ? Il l'aurait aidé ! Saïda l'aurait aidé ! Tous ses amis de l'hôpital l'auraient aidé ! Pourquoi les avoir traités comme des étrangers ?

Djamal relève la tête. Dans ses yeux, toute la souffrance du monde. Bouleversé, Eric le serre farouchement contre lui, se rassure du contact de ce corps contre le sien. Celui qu'il croyait mort est vivant, si vivant ! La tentation de l'aveu le tenaille, mais la crainte de perdre définitivement Djamal le retient. Ce serait trop bête de tout gâcher. Comprendrait-il seulement quelle sorte d'amour lui voue Eric ? Après une claque volontairement virile dans le dos du jeune homme, il le libère et lui raconte les longs mois passés à le chercher. Il est même allé jusqu'à son village, demander à ses parents s'ils savaient quelque chose. Eric a regretté cette visite qui n'aboutit à rien, qu'à inquiéter inutilement ces braves gens. Le père s'est raccroché à l'espoir que Djamal avait peut-être trouvé sa route des caravanes.

- La paix soit sur ta demeure, Ali ben Y.. !
- Sois le bienvenu Abdullah !

Abdullah franchit le seuil. Ali se renfrogne en découvrant Djamal, debout devant l'entrée. Est-ce lui qui est venu effrayer son épouse en frappant à sa porte ? Main sur le cœur, Djamal s'incline devant Ali, appelle la paix d'Allah sur sa maison et s'excuse d'avoir été importun. Puis il ajoute, avec une politesse obséquieuse, qu'il serait très honoré si Ali acceptait de le recevoir et d'entendre ce qu'il a à lui dire. Ali, hospitalité oblige, ne peut faire autrement que d'inviter le jeune homme à entrer. Il le fait à contre cœur, en fusillant Abdullah d'un regard furieux. Djamal comprend que sans la présence du cheikh, Ali l'aurait éconduit sans s'embarrasser des exigences de la tradition. Ses trois fils sont là eux aussi et l'observe d'un air menaçant. Mais Djamal sait qu'il n'a rien à craindre. L'injurier ou le malmener serait une offense grave à la loi du Prophète ainsi qu'à la fonction d'Abdullah, son protecteur.

Ali referme la porte en marmonnant, puis va s'asseoir en tailleur sur le tapis usé, devant une table basse au milieu de laquelle trône une coupe remplie de fruits. D'un geste de la main il invite Abdullah et Djamal à s'installer aussi. Ses fils restent en retrait et s'assoient à même le sol, dos au mur. La pièce, assez grande et modestement meublée, prouve qu'Ali et sa famille ne sont pas dans la misère. Contrairement à d'autres, la maisonnette possède même une pièce supplémentaire dans laquelle la femme d'Ali, invisible, s'est certainement réfugiée.

Djamal affiche un calme qu'il ne ressent pas. La colère accélère son sang et pince ses narines. La proximité des quatre hommes rallume la haine qu'il s'est appliqué à étouffer depuis la veille, depuis le moment où il a découvert Nedjma à nouveau inconsciente et tuméfiée sur son lit

d'hôpital. Ils sont là, devant lui, ceux qui la séquestreraient et la battaient au nom d'une loi que Djamel ne reconnaît pas comme la sienne. Son Dieu à lui n'autorise personne à humilier, torturer, ou tuer, sous prétexte de l'honorer.

Djamel sursaute quand Ali l'interpelle d'un ton rogue.

- Que peut-il y avoir entre toi et moi ? Je ne te connais pas ! Je ne t'ai même jamais vu !

Djamel relève la tête, espère que son regard ne le trahira pas. Abdullah l'observe avec bienveillance et l'invite, d'un imperceptible mouvement de tête et de sourcils, à entamer l'entretien. Abdullah est l'homme idéal dans ce genre de situation, car il possède les trois vertus essentielles pour calmer les esprits échauffés : la sagesse, le sens de la justice et la pondération.

La douceur de Djamel contraste avec l'agressivité d'Ali, mais son apparente quiétude, au lieu de détendre l'atmosphère, l'électrise davantage.

- Je suis venu te parler de ta fille, Nedjma.

Ali se raidit, tout à la fois furieux et étonné. Il aurait dû suivre son intuition et ne pas recevoir ce garçon ! Maudit soit Abdullah qui l'a obligé à agir contre son gré ! Mais que peut-il bien y avoir entre Nedjma et cet inconnu ? Ali bafouille de colère.

- Ma fille ? Qu'as-tu à voir avec ma fille ?

Djamel n'a que le temps de dire qu'il travaille à l'hôpital qu'Ali se lève d'un bond, aussitôt imité par ses fils. Abdullah ne bouge pas, Djamel non plus. Yeux clos, il attend de quelle manière le cheikh va les sortir de ce mauvais pas. Ali et ses fils soufflent comme des fauves. Une parole de travers et ce sera le drame, un drame dont Abdullah et lui feront les frais.

Mais Abdullah sait bien comment ramener Ali à la raison. Il lui demande avec bienveillance de calmer la fougue de ses fils. Le reproche, habilement déguisé, vexé Ali qui sauve la face en sermonnant sévèrement ses garçons qui n'ont fait que l'imiter. Puis, il se rassoit avec une lenteur

empreinte de dignité. Abdullah le remercie d'un sourire charmant et, persuadé que le pire est passé, invite Djamel à continuer. Djamel dit qu'il a appris à lire dans le Coran, comme tout bon musulman. Les premiers mots tracés par sa main étaient ceux d'un verset du livre saint. Il n'a aucune leçon à recevoir sur la fidélité qu'un bon musulman doit à Allah. Le sourire d'Abdullah s'estompe quand le garçon évoque les mœurs de sa tribu. Chez lui, la femme est libre d'accepter ou refuser l'époux qu'on lui propose et nul ne croit trahir les commandements du Prophète en agissant de la sorte.

Ali n'a pas besoin d'être un devin pour traduire ce que reflète l'éclat des yeux verts de son visiteur. C'est la première fois depuis l'arrivée de cet étranger dans sa maison que celui-ci le regarde. Le souffle haletant de fureur d'Ali trouble seul le silence. Après quelques secondes interminables, Djamel ordonne d'une voix cinglante à Ali de ne plus toucher un cheveu de Nedjma. Ali n'a pas le temps de sauter à la gorge du garçon, qu'Abdullah, malgré son embonpoint se dresse d'un bond, bras largement tendus en signe d'apaisement. Djamel est jeune et fougueux, ses paroles ont dépassé sa pensée ! Ils ont déjà trop abusé de l'hospitalité d'Ali et vont partir à présent !

Ali parvient à dominer sa fureur et se lève à son tour, aussitôt imité par ses fils. Abdullah se sent défaillir car Djamel est seul à ne pas bouger et reste assis, yeux clos, comme s'il méditait. Le cheikh le secoue sans ménagement par l'épaule et l'invite à le suivre. Djamel semble s'éveiller, se relève en s'excusant, retrouve ses bonnes manières et le sens des usages. Abdullah le pousse discrètement vers la sortie, pressé de quitter les lieux le plus vite possible. Djamel est allé trop loin, c'est un miracle qu'aucun des quatre hommes ne leur ait sauté dessus !

Ali souffle toujours comme un taureau, mais sacrifie encore aux lois de l'hospitalité en accompagnant ses visiteurs. Les trois garçons,

figés en une sorte de garde-à-vous, n'attendent qu'un signe de leur père pour passer à l'acte.

Abdullah s'incline une dernière fois, saisit Djamel par le bras et l'entraîne aussi vite que le permet sa dignité de chef. Le claquement de la porte qui se referme lui semble la plus douce des musiques. Il remercie Allah de leur avoir évité le pire et se tourne vers Djamel. Est-il fou ? Croit-il que d'être menacé sous son propre toit incitera Ali à mieux traiter sa fille ? Le flot de reproches n'entame pas la sérénité de Djamel. Les hommes de sa tribu n'auraient pas traité Ali différemment, car Ali est un lâche et ne mérite aucun respect ! Mal remis des pénibles instants qu'il vient de vivre, Abdullah s'informe en ricanant du nom de cette tribu, apparemment peuplée de fous ! Djamel hausse les épaules. Son peuple va bientôt disparaître, qu'importe son nom. Sa tristesse balaye la colère d'Abdullah qui l'invite à partager son repas du soir. Mais Djamel n'a qu'une envie, se retrouver seul et tenter de comprendre cette violence meurtrière sortie de lui, en découvrir la source. Il décline l'invitation et s'excuse d'avoir entraîné le Cheikh dans cette mésaventure.

- ... j'aurais dû me rendre seul chez Ali.

Abdullah grommelle que Djamel n'en serait pas ressorti vivant. Son courage et sa fierté n'y auraient pas suffi. Ni sa folie, car c'est bien ce qu'il est par dessus tout, fou à lier !

- Pourtant, sache que je serais très heureux si tu venais quelquefois rendre une petite visite d'amitié au Cheikh Abdullah !

Djamel promet et prend congé d'Abdullah, qui le regarde s'éloigner dans la lumière aveuglante du crépuscule. Par quel étrange pouvoir ce jeune inconnu a-t-il éveillé en lui un sentiment de sympathie, qui ressemble déjà à de l'affection ? Les voies d'Allah le Magnifique sont mystérieuses au cœur de l'homme, que Sa Volonté soit faite !

La mince silhouette de Djamel continue d'avancer vers le soleil. Abdullah, main en éventail sur le front pour protéger ses yeux de l'insoutenable splendeur du couchant, attend qu'il

disparaisse au bout du chemin, avant de regagner sa maison.

Il fait nuit noire quand Djamal arrive à l'appartement. La porte d'entrée n'est pas fermée à clé. Ce détail indique que Djamina, la femme de ménage, l'a attendu et va certainement l'accabler de récriminations. Depuis l'attentat qui a failli coûter la vie à celui dont Eric lui a confié le bien-être, Djamina tremble et imagine le pire au plus léger retard du jeune homme.

Djamal inspire une grande goulée d'air et pousse la porte. Djamina l'accueille avec des cris stridents et une agitation extrême. Enfin, voilà le Soufi ! Le grand Soufi qui veut faire croire qu'Allah lui permet de rendre folle d'inquiétude une pauvre femme innocente ! Et que va dire l'époux de Djamina quand elle rentrera chez elle ? Sûrement qu'il la punira sévèrement à cause de son retard ! Peut-être même qu'il la battra ? Aïe ! Aïe ! Aïe ! Pauvre Djamina !

Djamal se laisse bousculer jusqu'à la cuisine où l'attend un repas chaud.

- Si l'un des deux frappe l'autre chère Djamina, ce n'est sûrement pas ton époux qui donne les claques !

Djamina enfile sa veste à la hâte, sans cesser d'invectiver le garçon. Djamal joue les anges et trompe son monde, mais il ne trompe pas Djamina ! Djamina a de suite deviné que Djamal était un démon envoyé sur terre pour lui empoisonner la vie ! Un démon mal élevé par-dessus le marché, qui ne mérite pas le souci qu'elle se fait pour lui ! D'ailleurs, il n'est pas du tout certain qu'elle revienne le lendemain ! Djamal fait semblant d'être terrifié par la menace et jure qu'il arrêtera de se nourrir si Djamina l'abandonne. L'anse de son immense cabas en toile cirée pendu au pli du bras, Djamina ouvre la porte d'un geste brusque avant de traiter son protégé de "blasphémateur". Même le prophète se nourrissait pour vivre, un démon serait-il au-dessus du Prophète ? Satisfaite de son ultime pique,



l'impétueuse servante disparaît en claquant violemment la porte derrière elle.

Une fois seul, Djamel va sur la terrasse. La sérénité mystérieuse et glacée des constellations le ramène à son néant. Il tombe à genoux et pleure en pensant à la détresse de Nedjma, à la brutalité aveugle d'Ali, cette brutalité qui engendre les guerres, frappe l'innocent et qu'il a découverte aujourd'hui, blottie en lui comme un mal sournois et mortel.

L'aube éteint les étoiles et blanchit le ciel. Les premiers rayons du soleil embrasent les toits de la grande ville d'où partent les bateaux.

*Hatchepsout ma reine, ta beauté éclaire le monde par-delà les siècles, reçois en offrande la transparence de ce petit matin !*

Djamel sait à présent qu'il tuera quiconque fera du mal à Nedjma, mais cette certitude ne l'effraye plus.

Eric attend Momo qui, après l'avoir installé d'autorité dans l'unique fauteuil de la maison, a disparu dans la cuisine pour préparer du café. Le vieil homme se plie aux lois de l'hospitalité et entretient la conversation en hurlant pour se faire entendre. Ses efforts sont inutiles car la maison est petite et un ton de voix normal ferait aussi bien l'affaire. Mais cette évidence ne l'est pas pour Momo qui braille quelques remarques gentiment banales sur Djamal.

- Il ne parle pas beaucoup le petit, mais à part ça il est bien. Un peu toqué, mais bien !

Eric connaît bien la frustration qu'engendrent les silences de Djamal. Le plus terrible de tous est celui de l'absence, de la disparition, ne rien savoir. Des jours, des mois à attendre un signe. Est-il mort ? Peut-être ... Mais où ? Comment ? Eric se souvient des larmes de Djamina, Saïda, Nedjma et de la déchirure insupportable de son propre désespoir. Il ferme brièvement les yeux, revoit en flahs les pires moments de l'enquête, les interrogatoires sans fin menés par des policiers hargneux, à la pression desquels il fallait résister, masquer soigneusement l'angoisse qui le tenaillait et aurait alimenté davantage leurs soupçons. Finalement, la preuve de la culpabilité de Djamal dans la mort d'Ali ne put être établie. Officiellement, l'enquête est classée. Le plus grand danger qui subsiste encore aujourd'hui pour Djamal est du côté des fanatiques religieux, dont Eric eut à subir les menaces à peine voilées. Mais ces menaces, par le jeu des contradictions dans lequel l'âme humaine parvient à puiser de l'espoir, véhiculaient l'unique preuve que Djamal était vivant. Policiers et fanatiques n'auraient pas mis un tel zèle à chercher un cadavre.

- Voilà le café ! Le café de Momo, c'est le meilleur !

Eric prend le bol fumant que lui tend Momo et va le poser sur la table quand il s'aperçoit que le vieil homme reste debout, dans l'attente du verdict. Le café brûlant rend l'entreprise périlleuse, Eric franchit l'obstacle sans autre dégât qu'une légère brûlure à la langue.

- Il est très bon !

Satisfait, Momo s'installe alors sur une chaise sans tenir compte des protestations d'Eric, gêné de jouer les pachas dans le fauteuil.

- Tu crois que c'est vrai, qu'il a tué un homme le petit ?

Stupéfait, Eric bafouille un "oui" presque inaudible avant de se reprendre et continuer d'un ton plus ferme. Bien sûr, il ne sait pas grand-chose, mais il est probable que Djamel a tué un homme. Certainement en état de légitime défense, pour quel autre motif ? Momo ouvre la bouche comme s'il allait parler et la referme sans rien dire. Il passe une main lasse sur son visage parcheminé, soupire. Quelques secondes s'écoulent, dans un silence pesant qu'Eric n'ose pas rompre. Brusquement, le vieil homme s'exclame que si Djamel a tué un homme, c'est que cet homme méritait de mourir ! Eric sait-il que Djamel est un soufi, un véritable soufi ? Pas un de ces rigolos qui veulent tuer tout le monde au nom d'Allah et qui sont juste bons à être enfermés au cabanon ! Non ! Non ! Djamel lui c'est un vrai, un pur, de ceux qui sont en ligne directe avec Dieu et qui ne s'en doutent même pas ! L'homme qu'il a tué devait mériter de mourir, aucun doute là-dessus !

Eric se souvient de la première fois où la police est venue le voir à l'hôpital. Deux individus, plutôt nerveux, qui exigeaient de savoir où se trouvait Djamel. Mais Eric ne savait rien, sinon que Djamel avait disparu quelques jours plus tôt entre l'hôpital et l'appartement. La visite des deux policiers avait exacerbé son inquiétude, mais il n'en laissa rien paraître. C'est avec la morgue ennuyée d'un médecin dérangé en plein travail, qu'il s'informa de ce que la police pouvait bien vouloir à ce garçon sans

histoire. L'un des policiers répliqua sèchement que Djamal était soupçonné de meurtre. Un certain Ali ben Y.. avait été mortellement agressé et ses fils accusaient le jeune homme. Eric est encore étonné du calme dont il sut faire preuve en entendant l'ahurissante nouvelle. Il protesta qu'aucun être doué de raison ne pouvait croire une telle absurdité et invita les policiers à interroger qui ils voulaient dans l'hôpital, personnels ou malades, peu importe, chacun témoignerait que Djamal était incapable d'un tel acte. Les deux enquêteurs enjoignirent Eric de ne pas quitter la ville jusqu'à nouvel ordre, ajoutant que pour l'instant ils n'accusaient personne et se contentaient de faire leur travail.

Par la suite, Eric dut se rendre plusieurs fois au poste de police dont il revenait chaque fois plus confiant. Faute de témoins, l'accusation contre Djamal reposait sur le seul témoignage des fils de la victime. Mais les policiers refusaient de croire qu'un seul individu, face à quatre hommes en pleine force, ait pu en tuer un et s'enfuir sans être inquiété par les trois autres.

Eric sursaute. Momo l'arrache à ses souvenirs par une question qui semble faire écho à celle des policiers.

- Mais comment il a fait le "petit" pour le tuer à cet homme ?

Eric hausse les épaules. Personne ne le sait, sauf Djamal et les fils d'Ali. Après une enquête honnête, les policiers conclurent à la mort accidentelle due à une chute malencontreuse pendant la bagarre. Hormis le témoignage des fils, aucune preuve n'a pu être apportée contre Djamal. En outre, les fils d'Ali ayant obstinément refusé de dire l'origine de la dispute, les soupçons de la police se portèrent même davantage sur eux, que sur Djamal.

Momo s'étonne qu'Eric continue de croire à la culpabilité de Djamal, alors que la police elle-même l'a écartée et que le "petit" n'a rien pu lui dire, puisqu'il a disparu avant de pouvoir s'expliquer.

Eric hoche la tête. Justement, si Djamel avait été innocent, il n'aurait pas disparu.

- ... il serait revenu. Vous comprenez ? Il serait revenu !

Momo se tait, un peu honteux de jouer les innocents alors que Djamel lui a avoué, dès leur premier entretien, pour quelle raison il avait fui son pays. *"J'ai tué un homme"*. Momo ne voulait pas le croire, jusqu'à ce que le regard du "petit" plonge dans le sien. Djamel ne donna aucun détail et se contenta de demander à Momo de ne rien dire à Thomas, jamais. Momo promit et, malgré ce qu'il en coûta à sa curiosité, ne posa plus aucune question. Si le "petit" avait voulu lui en dire plus, il l'aurait fait.

Momo se sent mal à l'aise d'avoir essayé de tirer les vers du nez à Eric. Il se souvient avec nostalgie qu'avant l'arrivée du "petit" sa vie était un livre ouvert et qu'il était la franchise fait homme. Aujourd'hui, il a des secrets pour Thomas et se conduit comme un sournois avec ce brave Eric !

- Mais comment il a fait pour quitter le pays sans se faire attraper ?

Hélas, sur ce point là non plus, Eric n'est d'aucun secours. Momo étouffe un soupir, mâchonne quelques instants sa déception, jusqu'à ce que son naturel optimiste reprenne le dessus. Une chose est sûre, c'est que le "petit" n'a pas oublié d'être malin. Avec l'aide d'Allah, il a dû trouver des gens pour l'aider. Plein de gens et à la fin des fins, sur qui il est tombé ? Sur cette brave poire de Thomas, qui le trouve à moitié mort en pleine montagne et se dépêche de le mettre à l'abri, au lieu de le dénoncer à la police.

- Je te le dis, Eric, le "petit" ne risque rien ! Il a la baraka !

Eric envie la bienheureuse inconscience de Momo, qui ne réalise pas à quel point la situation de Djamel est précaire. Malgré les papiers qui régularisent son séjour en France, la vie du garçon n'est en sécurité nulle part. Les fanatiques religieux ne pardonnent aucune entorse à la Chari'a, la pire de ces entorses est le

meurtre d'un fidèle. Mais ce coin de terre catalane, blotti entre mer et montagne est peut-être, somme toute, le meilleur des refuges. Et puis, Djamel n'a-t-il pas la baraka ?

L'optimisme béat de Momo réussit à apaiser Eric, le pousse même à s'amuser avec les contradictions du vieil homme.

- L'aide d'Allah ? Mais alors, Momo, vous êtes croyant ? Thomas m'a dit que vous ne l'étiez pas !

Piqué au vif, Momo proteste qu'au lieu de dire des idioties, Thomas ferait mieux de s'occuper de ses affaires.

- De quoi il se mêle celui-là ! Qu'est-ce qu'il en sait de ce que je crois ou ne crois pas ! Non mais, en voilà un culot !

Momo s'étrangle de colère, Eric s'applique à ne pas sourire. A son retour de la vigne, Thomas subira les retombées de cette mini trahison sans en comprendre l'origine, ce qui ne l'empêchera pas de réagir au coup par coup.

Momo se calme tandis que l'esprit d'Eric s'égare ailleurs, si loin qu'il ne s'aperçoit pas que le vieil homme s'est tu et l'observe intensément derrière ses paupières mi-closes.

- Tu as quel âge exactement ?

Eric sursaute, son esprit a juste eu le temps d'enregistrer la question à laquelle il répond d'une voix un peu triste.

- Certains jours mille ans ... d'autres vingt-neuf.

Momo le couve d'un œil affectueux, dit qu'il le croyait plus âgé. Eric doit en faire trop au travail, ce n'est jamais bon. Heureusement, les vacances lui font du bien, il a même grossi, pas beaucoup, mais un peu.

- C'est normal avec ma cuisine !

Eric suggère d'un ton amusé que Thomas ne cuisine pas mal non plus. Momo s'exclame avec superbe que ça aussi c'est normal.

- C'est moi qui lui ai appris !

Puis les heures continuent de s'écouler, dans l'attente de celle qui ramènera Thomas et Djamel de la vigne.

Chaque matin, avant l'aube, Eric entend Thomas aller et venir dans la maison, en prenant mille précautions pour ne pas faire de bruit. Quelques jours ont suffi pour qu'Eric comprenne le va-et-vient de son hôte, tant les habitudes du vieux célibataire sont immuables. Le premier geste de Thomas est de libérer Ficelle afin que ses gémissements d'impatience ne troublent pas le repos de l'invité. Ses murmures furieux pour faire taire le chien réussiraient mieux que les plaintes, relativement discrètes, du brave Ficelle si Eric, entraîné par son métier à réagir au moindre bruit, n'était déjà éveillé. Du fond de son lit, il écoute les bruits déjà familiers et attend, avant de se lever à son tour, que le grincement de la porte résonne à nouveau. C'est le signal du départ de Thomas qui, après avoir avalé un café chez Momo, rejoindra Djamel à la vigne. Le vigneron se plaint souvent de cette habitude du garçon de s'en aller sans l'attendre et de Ficelle, qui l'abandonne sans vergogne.

Eric regarde la pendule à balancier suspendue au-dessus du buffet. Thomas et Djamel ne vont pas tarder. Il est temps d'avouer à Momo le but de sa visite.

- Je repars demain.

Une lettre reçue la vieille l'oblige à raccourcir son séjour. Son avion décolle le lendemain en fin de matinée. Quand le taxi viendra le chercher, Thomas et Djamel seront à la vigne depuis longtemps. Eric ne veut pas leur dire qu'il s'en va, les adieux sont toujours trop tristes. Momo leur expliquera pour la lettre.

Le vieil homme hoche la tête sans un mot. Une telle réserve ne ressemble pas à Momo, habituellement aussi curieux et exubérant qu'une concierge. Eric s'en étonne mais ne dit rien. Peu importe si Momo a deviné qu'il mentait. Bientôt, il sera loin et ne reviendra jamais.

Saïda tambourine nerveusement la table du bout de ses doigts. Djamel attend, immobile et silencieux, que le plus gros de l'orage soit passé.

- Mon pauvre Djamel ! Tu es inconscient, complètement inconscient ! Tu veux nous faire tous tuer, c'est ça ? Toi, Nedjma, Eric, moi, d'autres peut-être ?

Saïda sait bien pourtant qu'il n'y a pas d'autre solution de sauver Nedjma de la folie meurtrière de son père et de ses frères, que celle proposée par Djamel. Mais elle sait aussi que cette solution risque fortement de compromettre sa tranquillité et la paix qu'elle retrouve le soir, dans le confort de sa demeure. De toute façon, elle est certaine que Nedjma n'acceptera jamais. Djamel balaye cette ultime parade en annonçant paisiblement que la jeune fille a déjà dit oui. Saïda, à grands renforts de haussements d'épaules et hochements de tête, réplique d'une voix hargneuse :

- Si bête ! Qui refuserait ?

Djamel l'exaspère davantage en lui rappelant que Nedjma veut simplement être libre, comme elle-même a su le devenir. Saïda sait qu'elle n'a eu aucun mérite à acquérir cette liberté. A la différence de Nedjma, son père l'a aidée au lieu de la battre comme un tambour. Elle n'est pas une héroïne, la vie l'a toujours gâtée et elle n'a jamais rien fait pour aider les autres autrement que dans le cadre, très strict, de ses fonctions. Pourquoi cet illuminé de Djamel s'obstine-t-il à la voir comme elle n'est pas !

Le soir de ce même jour Nedjma découvre le décor de sa nouvelle vie. Elle contemple, sans dire un mot, la petite chambre au luxe discret qui est la sienne désormais. Saïda l'encourage gentiment à se détendre. Il n'y a plus rien à



craindre désormais, ni de son père, ni de ses frères, ni de quiconque.

Quand elle se retrouve seule, Nedjma s'assoit au bord du lit en pleurant. Elle hait ce chagrin qui gâche sa joie. Mais sa mère lui manque déjà, et ses frères, et la rue poussiéreuse qui l'a vue grandir. Son père aussi lui manque. Non pas l'étranger au fond des yeux duquel elle a vu sa propre mort, mais l'homme tendre qu'elle aimait servir quand il rentrait du travail. Il lui faut renoncer à cette vie et affronter celle, inconnue et effrayante, qui l'attend. Dans son malheur, elle a eu la chance que sa route croise celle de Djamel. Nedjma est décidée à ne pas décevoir celui qui racontait de si belles histoires, et l'a secourue sans qu'elle n'ait rien demandé, rien offert. Fortifiée par la confiance qu'un autre a mise en elle, Nedjma sèche ses larmes et va sur le balcon qui domine un jardin parfaitement entretenu, vaste comme un petit parc. Les maisons voisines disparaissent derrière un foisonnement d'arbres et de haies en fleurs, de minuscules bassins de mosaïque agrémentent çà et là une pelouse plus épaisse qu'un tapis. Nedjma comprend que le monde de Saïda est aux antipodes du sien, se demande comment une femme aussi extraordinaire a pu s'intéresser à elle, si insignifiante. A cette question sans réponse, l'adolescente répond par le serment de ne jamais oublier l'exemple de Saïda. Un jour, elle sera comme elle, désenchaînée et généreuse.

Le corps lavé de sa fatigue, grâce aux vertus d'un bain brûlant suivi d'une douche glacée, Saïda réfléchit. Quel pouvoir possède Djamel pour être venu si facilement à bout de sa résistance ? Il n'a rien demandé, seulement suggéré, par petites touches. Elle est bien obligée de reconnaître, à contrecœur et pour la énième fois, que Djamel avait raison. Le projet de mettre Nedjma définitivement à l'abri de la fureur familiale ne pouvait aboutir sans une organisation méticuleuse, exigeant beaucoup d'argent et des relations haut placées. Grâce à la position sociale de sa

famille, Saïda possède l'un et l'autre. Pourtant, sans l'intervention du "cheikh", elle n'aurait rien fait. Trop lucide pour se mentir à elle-même, Saïda sait bien qu'en d'autres circonstances la simple idée de venir en aide à Nedjma ne l'aurait pas effleurée. C'est avec un cynisme amer qu'elle se souvient des tragédies rencontrées au cours de sa carrière. Qu'en serait-il aujourd'hui si elle avait succombé aux dangers d'une compassion excessive ? L'endurcissement est le prix à payer si l'on ne veut pas être dévoré par la misère endémique du pays. Dès le départ, Saïda sut ne jamais franchir la ligne, au-delà de laquelle l'affect l'emporte sur la réserve professionnelle. Elle se souvient de ses études d'infirmière et des conseils, inlassablement rabâchés par les médecins chargés de les instruire. Bien faire ce pourquoi on est payé vaut mieux que s'attendrir inutilement ! Le premier souci d'une bonne infirmière est de soigner les corps, le reste relève des associations caritatives ! Si vous voulez faire du social, votre place n'est pas dans un hôpital ! Etc. etc.

Il n'aura pas fallu longtemps à Djamel pour réduire à rien ces sages maximes ! Saïda écrase rageusement sa cigarette dans un lourd cendrier d'albâtre. A quoi bon se morfondre ? Que cela lui plaise ou non, Nedjma fait aujourd'hui partie de sa vie et Allah Seul sait jusqu'à quand !

La porte s'ouvre sur Lilah, la vieille nourrice, qui porte à Saïda le thé à la menthe quelle affectionne. Contrairement à ses habitudes, Lilah sert le thé sans desserrer les dents et affiche ostensiblement une mine renfrognée. Mais Saïda n'est pas d'humeur à entendre des reproches qui, en outre, feraient écho aux siens. La vieille femme demande d'une bouche pincée s'il faut ajouter un couvert pour le repas du soir. Elle fait exprès d'appeler Saïda "maîtresse", signe qu'elle est vraiment fâchée. Saïda étouffe un soupir.

- Nedjma va vivre avec nous désormais, avertis Zhora et Nordine.

Zhora est la bonne, Nordine entretient le jardin et assume les petits travaux de la maison. Les parents de Saïda ont accepté de voir leur fille exercer une "profession" et vivre ailleurs que sous le toit familial, à la condition expresse de prendre avec elle Zhora, Nordine, et bien entendu Lilah. Leur largesse d'esprit n'allait pas jusqu'à voir la chair de leur noble chair vivre dans un quartier populaire, sans autre train de vie que celui du dernier de leur domestique. Saïda n'a eu aucun mal à satisfaire cette exigence. Contrairement à ce que redoutent ses parents, elle s'est toujours fort bien accommodée d'être née riche dans un pays misérable, et n'a jamais eu l'intention de jouer les mère Térésa. Son père et sa mère, comme Djamal, comme d'autres, s'obstinent à la voir comme elle n'est pas. Saïda est égoïste et ne s'en cache pas. Quand elle revendique n'avoir jamais agi que dans son propre intérêt, personne ne veut la croire. Ses parents moins que quiconque. Traumatisés de voir leur fille unique embrasser un mode de vie aussi diamétralement opposé au leur, ils craignent par-dessus tout que ce choix soit la conséquence d'une sorte de dépravation mystique qui aurait échappé à leur vigilance. Une espèce de maladie qui, si l'on n'y prend pas garde, pousse celui ou celle qui en souffre à s'en aller vivre seul et nu dans le désert, avec pour toute nourriture quelques sauterelles croquées entre deux prières. Aujourd'hui encore, malgré les années écoulées, ses parents continuent de trembler pour elle. Saïda n'a jamais pu les convaincre qu'elle était en parfaite santé et très heureuse. La voix aigre de Lilah la ramène brutalement au présent.

- Ton père va crier et ta mère pleurera encore une fois, par ta faute ! Mauvaise fille !

Lilah a toujours eu un don pour décrypter les silences de Saïda et l'atteindre au vif en la mettant à jour, en général sans ménagement. Saïda l'invite sèchement à la laisser seule. La vieille servante obéit en marmonnant, Saïda sait qu'elle se vengera en boudant plusieurs jours.

Un cognement discret à la porte vient distraire Saïda de ses soucis domestiques. Nedjma apparaît, timide et gauche. Saïda sent son cœur se serrer de pitié et s'efforce de la mettre à l'aise en l'invitant à bavarder devant une tasse de thé et quelques gâteaux au miel. Nedjma s'installe, raide et empruntée, les fesses à l'extrême bord du canapé. Saïda verse le thé, vaguement inquiète. Si elle ne parvient pas à apprivoiser la jeune fille, les jours à venir risquent d'être difficiles, surtout avec Lilah qui se réglera de mettre de l'huile sur le feu. Heureusement, le séjour de l'adolescente ne devrait durer que le temps de lui obtenir des papiers. Cette démarche, en général interminable, sera une simple formalité grâce aux amis du père de Saïda. Le brave homme ne sait pas encore le rôle que sa fille lui réserve, mais Saïda n'est pas inquiète sur ce point, son père n'a jamais rien su lui refuser. Par contre, il lui faudra subir en retour une litanie de reproches et de mises en garde dont la seule évocation lui donne déjà la nausée. Encore une épreuve dont elle se serait bien passée ! Elle se console en pensant que dans deux ou trois semaines, au plus tard, son épreuve devrait être terminée. Nedjma sera bien à l'abri dans une école européenne et étudiera tout son saoul tandis qu'elle, Saïda, réglera ses comptes avec le "cheikh" !

- Ta maison est si belle ! Trop belle pour moi...

Soulagée que Nedjma brise le silence, Saïda se dit que la tâche sera sans doute moins difficile qu'elle ne le craignait. Il y a du défi dans le regard de la jeune fille et sa voix ne tremble pas. Saïda la lorgne du coin de l'œil en souriant d'un air complice.

- Je suis sûre que tu ne penses pas un mot de ce que tu viens de dire !

Nedjma s'installe plus confortablement et avoue, avec un petit rire, qu'elle voulait être polie, tout simplement. Saïda exhale un grand soupir, comme si cette mise au point la soulageait immensément, avant d'ajouter d'une voix douce qu'il n'est pas nécessaire de s'humilier pour être

polie. Assez intelligente pour comprendre la leçon délivrée par ce conseil amical, Nedjma la remercie avec une gravité émouvante. Saïda mesure alors le chemin que l'adolescente, malgré une nature forte et courageuse, aura à parcourir avant de devenir une femme libre.

Agenouillé sur la terrasse de l'appartement et bras ouverts vers le ciel, Djamal rend grâce à son Dieu d'avoir mis sur sa route Saïda, "La très Dévouée". Après une forte résistance et quelques timbales de thé, "La Très Dévouée" avait accepté, à son corps défendant, de prendre en charge l'avenir de Nedjma. Djamal se souvient d'un doigt vengeur pointé sur sa poitrine et d'une voix cinglante lui conseillant de ne plus recommencer ce genre de plaisanterie.

A présent Nedjma est partiellement à l'abri. Elle ne le sera vraiment qu'après avoir quitté le pays. Dès que ce sera fait, Saïda en informera le directeur de l'hôpital qui se couvrira en déclarant aux autorités la fugue d'une jeune patiente. La suite sera affaire de routine, car ni l'enquête policière qui se mettra en place, ni le zèle des fanatiques, ni même la fureur des parents de Nedjma ne pourront plus atteindre l'adolescente.

Djamal s'est rendu chez Abdullah afin de lui confier ce qui a été décidé pour Nedjma, en accord avec le directeur de l'hôpital qu'Eric n'a pas eu de mal à convaincre. Djamal fait confiance au cheikh. Cet homme l'a aidé sans le connaître et les événements à venir ne manqueront pas d'avoir, pour lui aussi, quelques conséquences certainement désagréables. Ali ne lui pardonnera pas d'avoir intercédé en faveur d'un représentant de cet hôpital, qui après l'avoir chassé comme un malpropre viendra lui annoncer la disparition de sa fille. Peut-être même soupçonnera-t-il Abdullah d'être complice de cette soi-disant fugue. Avertir le cheikh est assurément imprudent, mais ne pas le faire serait malhonnête. Djamal n'eut aucune

hésitation à choisir lequel de ces deux choix lui paraissait le meilleur.

Après avoir écouté les confidences de Djamel sans l'interrompre, Abdullah réfléchit, le front soucieux. Lui aussi doit faire un choix difficile. Soit transgresser la Chari'a en mentant à Ali, soit ne pas la transgresser en disant la vérité. Finalement, il exhale un soupir consterné. Djamel sait-il qu'il n'a encore jamais transgressé la Chari'a ?

- Pas une seule fois durant les quarante-huit années de mon existence !

Djamel répond qu'il existe deux sortes de serviteurs. Ceux qui suivent aveuglément les règles de la chari'a, et ceux qui les transgressent par compassion.

- D'après toi, cher Abdullah, lequel de ces serviteurs Allah préfère-t-il ?

Abdullah n'a pas le temps de traiter Djamel de dangereux soufi car son épouse, réfugiée dans la pièce voisine, vient d'entrer pour leur offrir le thé. Un thé brûlant et tellement fort qu'il est presque aussi noir qu'un café. Le cheikh s'écrie que Djamel va se régaler, car nul ne prépare le thé comme sa bien-aimée Sékina ! La femme glousse de joie et disparaît pour réapparaître aussitôt avec, cette fois, les traditionnels gâteaux au miel disposés dans une coupe qu'elle présente à Djamel. Celui-ci refuse poliment, avec une réserve qu'Abdullah sait comprendre. Mais il ne dit rien et grignote une date fourrée de pâte d'amande, en attendant que Sékina les laisse à nouveau entre hommes. Une fois seuls il rassure le jeune homme. Sékina est discrète, même si elle entend, elle ne dit rien.

Djamel n'essaye pas de nier et s'excuse de sa méfiance. Le cheikh ne lui en veut pas, au contraire. Un homme censé doit craindre le bavardage des femmes et se méfier d'elles comme de la peste ! Sauf de Sékina, qui est différente et pour tout dire unique.

- Ma Sékina est le don le plus précieux que m'ait accordé Allah loué soit-Il à jamais !

Djamal n'est qu'à moitié rassuré par la plaidoirie d'Abdullah en faveur de son épouse. L'amour rend aveugle et le cheikh est manifestement très amoureux. Mais Abdullah est trop occupé à faire honneur à la pâtisserie de sa chère Sékina, pour s'apercevoir que l'inquiétude du garçon perdure. La bouche pleine d'un biscuit au miel, il demande en postillonnant qui est cette Saïda, assez bonne pour s'embarrasser d'une créature aussi rétive que Nedjma. Djamal ne veut rien dire sur Saïda et distrait la curiosité d'Abdullah en le provocant par une question sulfureuse. Est-ce que toutes les femmes ne devraient pas, comme Nedjma, se révolter contre la tutelle insupportable des hommes ! La ruse est une réussite et Abdullah, pétrifié par ces propos incontestablement blasphématoires, oublie Saïda. Après le réconfort de quelques gorgées de thé, il conseille sévèrement à Djamal de ne pas clamer à tous les vents ce genre de déclarations. La prudence est le commencement de la sagesse et la sagesse la plus grande des vertus ! Djamal réplique que certaines formes de prudence sont synonymes de lâcheté, non de vertu. Abdullah l'a bien compris qui accepte de mentir à Ali. Pourquoi s'obstiner en un discours que désavoue son cœur ? Poussé dans ses derniers retranchements, Abdullah avoue qu'il a souvent été scandalisé par le traitement que la plupart des hommes imposent à leurs femmes et admet que les plus jeunes se révoltent. Mais il y a d'autres méthodes pour se faire entendre que de saccager la maison qui les abrite, ou assommer les membres de leur famille à coups de balai !

Le discours imagé et l'emportement d'Abdullah amusent Djamal qui réagit comme n'importe quel garçon de son âge, en éclatant de rire. Durant quelques brefs instants, l'extrême jeunesse triomphe du magnétisme étrange, presque inquiétant, qui fait de Djamal un être à part. Son rire le rend à l'enfance et Abdullah, ému jusqu'aux larmes sans comprendre très bien pourquoi, n'a pas le cœur de le faire taire. Il attend que Djamal ait retrouvé son sérieux pour

déclarer doctement que provoquer les ignorants et les fanatiques, de quelque manière que ce soit, n'est pas la solution, surtout en ces temps troublés ! Puis, sans réaliser que sa gourmandise porte un coup fatal à ses philosophiques conseils d'imam, Abdullah conclut sa tirade en se servant un nième gâteau. La voix douce de Djamel le fige brièvement, bouche ouverte sur un biscuit gluant de miel.

- Heureusement, très cher Abdullah, que la gravité des temps n'entame pas l'appétit des vrais fidèles !

Le gâteau disparaît et Abdullah, main sur le cœur et bouche pleine, fait amende honorable. Il est gourmand c'est vrai, mais il lutte, il lutte ! Cette fois, l'éclat de son rire domine celui de Djamel.

Quand vient le moment de prendre congé, Abdullah, comme lors de la précédente visite du jeune homme, juge plus prudent de le raccompagner jusqu'aux limites du quartier, là où commence le goudron de la grand-route. Une fois là, Djamel remercie le cheikh d'une brève accolade et l'assure de l'appui de ses prières pour le jour où Ali viendra lui demander des comptes. Qu'Allah l'inspire et lui donne la force d'affronter, sans faiblir, la fureur de ce père bafoué. Abdullah, dont le tympan raisonne encore d'un éclat de rire moqueur, lorgne Djamel d'un œil soupçonneux. N'y a-t-il pas un tantinet d'ironie derrière la pieuse et édifiante promesse de son jeune ami soufi ? Mais le regard de Djamel ne brille d'aucune lueur suspecte et ne reflète rien d'autre que son habituelle innocence, avec cet éclat un peu triste qui donne envie de l'aider.

Absorbé par ses pensées, Djamel ne voit pas le cortège funèbre et se retrouve prisonnier dans une foule qui envahit rapidement la vaste avenue. Il doit lutter pour ne pas être emporté par le flux humain qui, au lieu de psalmodier des versets du Coran, vocifère des déclarations guerrières et haineuses. Apparemment, le décès du défunt n'est



pas dû à la fatalité et ses coreligionnaires jurent que son sang sera lavé par le sang.

Djamal déteste cette violence, omniprésente dans toute la ville. Réfugié dans l'encoignure d'une porte, il regarde s'éloigner le convoi mortuaire qui continue sa route dans la plus grande confusion. Le cercueil tangué au-dessus des têtes, porté, ballotté, secoué par des dizaines de mains avides. Pathétique mise en terre dont les bruyantes lamentations soulignent davantage la grossière imposture. Tel un cauchemar, le cortège disparaît brutalement. Atterré, Djamal regarde autour de lui sans comprendre. L'avenue a retrouvé son visage habituel, les passants semblent sereins, aucun groupe ne s'est formé pour commenter l'effrayant spectacle. Serait-il le seul à avoir vu autre chose que de simples funérailles ? La fureur meurtrière qu'il vient de croiser n'existerait-elle que dans son imagination ? Et s'il n'a pas rêvé, l'indifférence de ceux-ci n'est-elle pas plus inquiétante que la violence de ceux-là ? Trop bouleversé par rentrer à l'appartement, Djamal s'en va à la rencontre du grand désert liquide dont le perpétuel murmure l'aide à accepter l'insoutenable réalité qui, jour après jour, inexorablement, se révèle à lui. Agenouillé au bord des vagues, il croit voir deux petits pieds cambrés et agiles, aux chevilles ornées de lourds bracelets d'or, danser dans la pureté mousseuse de l'écume.

*... Hatchepsout ma reine, à quoi bon traverser la mer s'il n'y a plus de route des caravanes ?*

Le village grelotte depuis quelques jours sous les bourrasques d'une tramontane glaciale. Même le soleil semble figé et transi, comme collé sur le bleu cobalt du ciel. En ce pays de douceur, la brièveté des hivers n'en rend que plus terrible leur âpreté.

Momo s'arrache en geignant de son fauteuil, va remettre du bois dans la cheminée qui ronfle vaillamment. La petite maison est pourtant généreusement chauffée par des convecteurs électriques, imposés et payés par Thomas, mais Momo se méfie du modernisme. Malgré les reproches de Thomas, que son manège énerve copieusement, Momo installe un vieux pied de vigne sur les flammes, puis va se rasseoir en répliquant que si la lumière "pète" le feu, lui, restera dans la cheminée ! Djamel approuve gravement la méfiance du vieil homme à l'égard d'une énergie venue de nulle part, une lumière dont le mystère des origines semble déjà en soi une menace. Mais il préfère ne pas interrompre Thomas qui s'est lancé, avec ferveur, dans l'apologie de l'énergie électrique. Momo affiche ouvertement, au grand dam du vigneron, un mépris cinglant envers ces nouveautés dont l'humanité s'est passée durant des millénaires, sans s'en porter plus mal.

Vautré devant l'âtre, Ficelle dresse l'oreille à un décibel plus violent que les autres, reconnaît la voix de son maître, le signale en agitant faiblement la queue et se rendort aussitôt dans un soupir de bien-être.

Djamel dégage prudemment de la cendre la poignée de châtaignes qu'il a mis à cuire un peu plus tôt et les partage entre Thomas et Momo. Les châtaignes sont brûlantes et les tenir sans se brûler soi-même demande de la concentration. La discussion sur le bien, fondé ou non, du modernisme, est momentanément mise de côté au profit de la délicate opération de refroidir les fruits. Thomas et Momo s'appliquent à les faire

sauter d'une main à l'autre, en soufflant énergiquement sur les coques partiellement noircies. Le sifflement du vent dans la cheminée rend plus douillette l'atmosphère de la petite salle à manger. Quelques minutes s'écoulaient sans qu'aucune parole ne vienne troubler la quiétude de ces instants, jusqu'à ce que Thomas se félicite, comme s'il s'agissait d'une initiative personnelle, qu'Eric soit parti avant l'arrivée du mauvais temps.

- Il gardera le souvenir d'un pays où il fait beau, même en hiver !

Accroupi devant le foyer, Djamel semble n'avoir rien entendu. Sa main caresse machinalement le crâne de Ficelle, qui continue de dormir comme un bienheureux. Momo se contente de répondre d'un hochement de tête approbateur, sans faire de commentaire. Ce manque d'enthousiasme n'entame pas la détermination de Thomas, qui n'est pas venu ici pour manger des châtaignes, mais bien pour aborder certains sujets apparemment tabous, comme, par exemple, le départ précipité d'Eric. Tellement précipité qu'il n'a même pas eu le temps de lui demander ce qu'il n'a jamais osé demander à Djamel ! Thomas enrage d'avoir voulu jouer au plus fin au lieu d'aller droit au but selon son habitude. Le temps qu'il se réveille Eric était loin ! Fort de cette leçon, il ne s'embarrasse d'aucun tact pour évoquer ce fâcheux contretemps. Le contenu de cette lettre devait être bigrement important ! Le temps de la lire et Eric était déjà parti !

Thomas se tait, juge l'effet de ses remarques sur Momo et Djamel. Mais ni l'un ni l'autre ne disent rien. Momo pèle ses châtaignes avec une application admirable et Djamel fixe les flammes d'un air absent. Le vigneron ne s'avoue pas vaincu et insiste, avec la délicatesse d'un taureau qui charge.

- Je me demande comme il l'a eu cette lettre ?

L'œil aux aguets de la moindre réaction chez Momo ou Djamel, Thomas affirme, avec une naïveté plus vraie que nature, que même en se torturant les méninges il ne se souvient d'aucune lettre

destinée à Eric ! Qui plus est et compte tenu qu'Eric ne s'est jamais tracassé de lui demander la clé de la boîte à lettres, à moins d'être un prestidigitateur, il n'a pas pu avoir de lettre ! En clair, cette histoire de lettre est cousue de fil blanc !

Très satisfait de son petit exposé, Thomas abandonne Djamel à sa bucolique rêverie pour se concentrer sur Momo. Aucun doute que le vieil homme va réagir vigoureusement à une conclusion qui accuse, ni plus ni moins, Eric d'être un menteur. Bras croisés et menton haut, le vigneron attend l'affrontement de pied ferme. Mais les minutes s'écoulent dans un silence pesant, à peine troublé par le souffle de Thomas dont l'agacement se change peu à peu en colère. Finalement, le vigneron laisse exploser sans rancœur.

- Et alors Momo ? C'est Djamel qui te déteint dessus ou quoi ? Tu ne peux pas répondre quand on te parle ?

Momo affiche une moue dubitative. C'est vrai que cette histoire de lettre n'est pas claire, mais Eric devait avoir ses raisons !

- C'est pas vrai, petit ?

Djamel, les yeux toujours fixés sur le feu, répond distraitement qu'Eric est parti retrouver sa route des caravanes.

Thomas déglutit bruyamment, s'étrangle presque. Ce n'est pas la première fois que cette caravane traverse la conversation de Djamel, sans logique apparente et à vrai dire sans logique du tout ! Thomas y voit là comme un signe que le petit s'en va légèrement "de la cafetière" et a tenté à plusieurs reprises d'en discuter avec Momo. En vain. Le vieil ami se replie toujours derrière une sérénité séraphique et réplique inmanquablement que "le petit n'est pas fêlé, c'est un soufi !". Cette réponse sibylline ne rassure pas Thomas, qui craint par-dessus tout de voir sombrer Djamel dans un état de démence dont nul ne pourra le délivrer. Peut-être que si on lui expliquait ce qu'est exactement un soufi, il se ferait moins de soucis ! Mais Momo n'a jamais voulu éclairer sa lanterne, sous prétexte que ces choses là ne

s'expliquent pas. On les comprend, ou on ne les comprend pas, point final. Et voilà que le petit vient à nouveau de remettre ça avec cette route des caravanes ! L'inquiétude du vigneron frôle la panique, mais il n'ose rien dire devant Djamel qui, toujours accroupi devant l'âtre, semble les avoir oubliés. Thomas le regarde d'un air désespéré, déglutit encore, cherche de l'aide auprès de Momo qui le rassure d'un mouvement de paupières entendu, ce qui ne suffit pas à calmer Thomas, au contraire. En ce qui le concerne, cette caravane qui traverse régulièrement les rêves éveillés du "petit" est une véritable catastrophe. Le signe d'une maladie, qui devrait être traitée par un médecin spécialiste des troubles nerveux avant qu'il ne soit trop tard. Thomas n'est pas prêt d'oublier le jour où il soumit cette suggestion à Momo. Le vieil ami réagit par une colère mémorable, qui relégua aux oubliettes ce type de démarche. Thomas a fait son deuil des consolations d'un avis médical, mais ne manque aucune occasion de souligner, fusse par un regard comme en ce moment, que quoiqu'en pense Momo le "petit" ne tourne pas rond !

Inconscient des affres intérieures que Thomas subit à cause de lui, Djamel décide d'aller se promener. Le temps est très froid c'est vrai, mais il fait soleil, ce serait dommage de ne pas en profiter. Momo lui conseille de mettre veste et cache-nez, tandis que Thomas grogne sa désapprobation. Alerté par le manège du garçon, Ficelle se dresse d'un bond, comprend qu'une promenade se prépare et manifeste sa joie en aboyant bruyamment.

Dès que la porte se referme sur Djamel et Ficelle, Thomas, le cœur encore retourné par l'évocation de cette mystérieuse caravane dont il ne sait que penser, se défoule en hurlant. A-t-on idée d'aller courir en pleine nature avec un temps pareil ? Tout seul, par-dessus le marché ?

- Toi tu trouves ça normal, moi non ! Je te le dis comme je le pense !

Momo se contente de hausser les épaules sans cesser de mâchonner ses châtaignes. Ulcéré par

tant de désinvolture, Thomas gicle de sa chaise. S'il doit parler tout seul, autant le faire chez lui !

- Au moins, je ne me fatiguerai pas à attendre qu'on me réponde !

Momo le retient par le pull et l'oblige à se rasseoir. Thomas obéit sans protester, frappé par la gravité de Momo qui le regarde au fond des yeux en soupirant bruyamment. Puis, le vieil homme avoue avoir longtemps hésité avant de lui parler. Ces préliminaires tétanisent Thomas sur sa chaise. Même pour annoncer une mort, jamais Momo n'a pris autant de précautions. Exceptionnellement patient et silencieux, le vigneron s'accroche au vague espoir que Momo fait l'intéressant. Ce n'est pas son genre bien sûr, mais il se fait vieux et les gens changent en vieillissant, c'est bien connu ! Thomas n'y croit pas lui-même et attend, mâchoires serrées, que le ciel lui tombe sur la tête. Momo l'affole davantage en lui présentant ses excuses. C'est la première fois que le vieil homme, dont la mauvaise foi est légendaire, fait preuve d'autant d'humilité. Momo, l'air malheureux, raconte que sans la promesse faite au petit, jamais il n'aurait caché à Thomas quelque chose de si grave. Dieu sait qu'il lui en a coûté, mais tout jeune qu'il est, Djamal a vite compris que sous des dehors de matamore, Thomas cachait une sensibilité à fleur de peau.

- Il t'aime beaucoup tu sais ? Et moi aussi je t'aime beaucoup. On n'a pas voulu te faire de peine.

La gorge nouée par l'émotion, Thomas est incapable d'émettre le moindre son. Tout se bouscule dans sa tête. La peur de ce qui va se dire, le chagrin d'avoir été mis à l'écart. Que ce soit pour l'épargner ne le console pas. Est-ce que c'est vrai seulement ? C'est peut-être par méfiance que le petit n'a rien voulu lui dire. Lui dire quoi au fait ? Momo n'en finit pas de radoter, à ce régime ils seront encore là demain matin ! L'énervement compense le trop plein d'angoisse et de déception. Thomas retrouve sa voix et invite fébrilement Momo à dire ce qui se

passé, sinon il ne répond plus de rien ! La menace ne perturbe pas le vieil homme qui, au lieu d'aller au fait, explique pourquoi il a décidé de parler à Thomas, malgré la promesse faite à Djamel. Dès qu'il a su qu'Eric connaissait la vérité, il a eu le sentiment d'être malhonnête envers Thomas. Main sur le cœur, le vieil homme jure de sa bonne foi. Il est incapable de malhonnêteté, surtout avec un ami ! Ces protestations de fidélité ont cessé d'émouvoir Thomas et au contraire l'exaspèrent. Est-ce que Momo va enfin dire de quoi il retourne, au lieu de le faire tourner en bourrique ?

Thomas ne soupçonnait pas qu'il suffisait de quelques brèves minutes pour que sa vie, déjà largement perturbée par l'arrivée de Djamel, sombre en plein cauchemar. Son premier réflexe est le refus. Cette histoire incroyable ne serait-elle pas la preuve que Momo commence à devenir gâteux ? Quelqu'un qui a toute ses facultés ne peut pas croire que le "petit" a fui son pays après avoir tué quelqu'un ! A coup de pieds par-dessus le marché ! C'est clair comme de l'eau de roche, Momo est en train de perdre le ciboulot ! Cette explication, certes tragique, n'en est pas moins la plus logique. Thomas éprouve tout à coup une désagréable impression d'étouffement. Quelle que soit la vérité, elle débouche sur l'enfer. Il regarde Momo vérifier avec le tisonnier qu'aucune châtaigne n'a été oubliée sous la cendre. Aucun homme normal n'aurait envie de manger des châtaignes avec un secret pareil sur l'estomac ! Thomas soupire. Un homme normal peut-être pas, mais Momo, lui, sûrement ! Le vieil ami est de ces natures heureuses et paisibles, qui savent ne jamais s'affoler, quoi qu'il arrive. C'est bien pour ces qualités que son amitié est si précieuse. Sans le flegme de Momo, Thomas, qu'un rien bouleverse, n'aurait jamais été capable de gérer l'intégration de Djamel dans le village. Dieu sait comment cela aurait fini ! En catastrophe probablement !

Ses cogitations aident Thomas à se détendre et accepter l'inacceptable. Momo ne perd pas plus la tête aujourd'hui qu'hier et Djamel a certainement fait quelque chose de grave. Mais de là à tuer un homme à coups de pieds ?

- Le petit est fêlé, d'accord... mais ce n'est pas un tueur !

Cette remarque est le signe que Thomas commence à assimiler la vérité. Mais la partie n'est pas encore gagnée et Momo le sait bien. Tout en pelant la récompense de sa traque sous la cendre, il suggère que l'on peut tuer un homme sans être pour autant un tueur.

- N'importe qui te le dira !

Thomas réplique que le Pape en personne viendrait lui dire ce genre d'ânerie qu'il répondrait la même chose. Le "petit" n'est pas un tueur, point final ! Momo n'essaye pas de le contredire et déguste la dernière châtaigne en regrettant qu'il n'y en ait pas d'autres.

- Je me suis régaté !

Le silence s'installe, seulement interrompu par les crépitements du foyer.

Thomas réfléchit, le front barré d'une ride qui dénonce sa profonde concentration. La seule chose que le "petit" ait avouée à Momo, c'est qu'il avait tué un homme. Les détails, c'est Eric qui les lui a donnés. Or, si Thomas a bien compris, sans l'enquête de police, Eric n'aurait jamais rien su. Quant à l'enquête de police, elle a été classée faute de preuve et çà, c'est bien la preuve que le "petit" n'a rien fait ! Reste à comprendre pourquoi il s'accuse ? Thomas se promet d'avoir le fin mot de cette affaire dès le retour de Djamel. Contrairement à Eric qui le croit coupable parce qu'il s'est évanoui dans la nature, ou à Momo qui avale tout ce que le petit lui raconte, il est persuadé que le garçon ne peut pas avoir commis de meurtre.

- Je vais attendre le petit !

Momo, qui devine ses intentions, affiche une moue sceptique. Thomas pourra l'interroger jusqu'à plus soif, le "petit" n'en dira pas plus que ce qu'il lui a confié, c'est-à-dire pas grand-chose.



Cette remarque anodine est la goutte qui fait déborder le vase. Thomas se met à vociférer que même s'il doit lui exploser le derrière à coups de pieds, le "petit" parlera, de gré ou de force !

- Je vais te lui en fiche, moi, des routes des caravanes !

Momo sait bien que ces menaces sont l'expression d'une grande détresse. Thomas répugne à écraser une mouche, déteste toute forme de violence et n'utilise la force que pour des tâches essentiellement pacifiques, à quoi bon dire toutes ces bêtises ?

- Allez Homme, calme-toi et arrête de te faire tant de mauvais sang !

La nuit enveloppe déjà le village quand le couinement familier de la porte annonce le retour de Djamel. Ficelle reprend aussitôt sa place devant l'âtre tandis que le garçon, qui ne semble avoir souffert ni du froid ni du vent, se réjouit de retrouver Thomas. Ce n'est pas dans ses habitudes de rester aussi tard ? Le vigneron répond froidement que Momo l'a invité à souper.

- Mais peut-être que ça te dérange ?

Etonné par l'agressivité de Thomas, Djamel proteste en un français encore hésitant qu'il n'a pas voulu l'offenser. Sa laborieuse tentative est brutalement interrompue par le vigneron. Bien sûr qu'il est offensé ! Et il a de bonnes raisons de l'être !

- Il paraît que tu ...

Momo intervient avant que Thomas, peu doué pour la diplomatie, ne commette une maladresse qu'il serait le premier à regretter. Le vieil homme explique à Djamel qu'il n'a pas tenu sa promesse. Il a tout dit à Thomas. Pourquoi ? Parce qu'Eric, la veille de son départ, lui a confié beaucoup de choses. Des choses que Djamel avait préféré taire. A partir de ce moment, Momo s'est considéré délié de son serment. Puisqu'Eric savait, Thomas devait savoir lui aussi !

- Tu comprends "petit" ?

Djamel baisse les yeux, d'une voix à peine audible il demande ce qu'Eric a dit exactement.

Cette fois, Momo n'a pas le temps d'arrêter Thomas. Le vigneron se met à hurler, avec une ironie désespérée, qu'Eric n'a pas dit grand-chose. Rien d'important en tout cas ! Simplement, que Djamel a pulvérisé un homme avant de disparaître de la circulation et à cause de ce "petit" détail, la police de son pays le recherche ! Thomas change brusquement de registre pour s'informer, d'une voix douce et douce, si Djamel a bien tout compris.

- Je ne suis pas allé trop vite ? Non ?... Tant mieux !

Le vigneron est trop bouleversé pour s'émouvoir de la détresse du garçon, contrairement à Momo dont le cœur saigne et qui tente vainement de calmer la fureur de l'ami. Hurler ne changera rien, mieux vaut s'asseoir et s'expliquer tranquillement ! Thomas, décidément enragé, approuve le sage conseil en ricanant d'un air mauvais. Momo a raison ! Tout le monde va bien s'installer et Djamel va raconter son histoire, sans oublier un seul détail !

- Pas un détail ! C'est compris ?

Djamal vient de passer les dernières heures au chevet d'une moribonde qui, accrochée à lui, le suppliait en haletant de ne pas l'abandonner. Effondré sur une chaise, l'époux pleurait doucement en se tordant les mains. L'homme semblait trouver naturel que sa femme cherche du secours auprès d'un autre que lui. Quand tout fut fini, l'époux remercia Djamal qui le consola d'une caresse sur la nuque et sortit, sans bruit.

Le voilà dans le couloir, épuisé de tristesse, le cœur douloureux de cette souffrance contre laquelle il est impuissant. Dans ces moments de désarroi, les murs eux-mêmes semblent suinter les relents de l'ultime épouvante. Djamal doit alors sortir, marcher, s'éloigner le plus possible de l'hôpital, de la maladie, de la mort, jusqu'à ce que la compassion le ramène au chevet de ceux qui n'ont plus d'espérance.

Avant de quitter l'hôpital, Djamal passe par la tisanerie dans l'espoir d'y retrouver Saïda. Mais l'infirmière ne s'attarde plus après son travail comme auparavant. Aujourd'hui, elle organise le départ de Nedjma vers d'autres cieux, chaque minute est précieuse. Yeux clos, Djamal appuie son front sur les carreaux immaculés et se reconforte quelques secondes de leur fraîcheur. Brusquement, il s'enfuit en courant de cet endroit dont il ne supporte plus l'odeur, oublie l'ascenseur, dévale les escaliers quatre à quatre, saute les marches, frôle la chute plusieurs fois jusqu'à ce que la chaleur du crépuscule l'enveloppe tout entier. Le sang cogne ses tempes, son cœur explose dans sa poitrine, le souffle lui manque. Djamal connaît bien ce sentiment de panique qu'il a appris à combattre. Marcher au lieu de courir, contrôler sa respiration en inspirant profondément, jouir des senteurs entêtantes des roses et des jasmins, à profusion dans le parc, croire que ces fragrances

purifient sa peau de l'imperceptible pestilence qui s'y accroche encore.

Le soir tombe rapidement. Les bruits de la ville arrivent assourdis et n'éclateront qu'au-delà du parc immense.

Djamal craint de rentrer directement à l'appartement et espère que Djamina se sera attardée, ou qu'Eric, comme cela arrive parfois, vienne durant quelques heures se mettre en vacance de son travail. Djamal ne veut pas être seul cette nuit. Il ne s'habitue pas à la mort. Il ne s'y habituera jamais ! Personne ne peut l'aider car personne, Eric moins que quiconque, ne connaît sa faiblesse. L'ami serait bien étonné des combats intérieurs que Djamal doit livrer, jour après jour, contre lui-même. Ses peurs enfantines le feraient sourire et ses désespoirs l'amuseraient. Mais Eric ne sait rien et continue de déverser sur lui ses déceptions, ses doutes, ses espérances, avant que l'épuisement ne le cloue, endormi, dans son fauteuil. Djamal, apaisé par la voix de ce vivant, reste quelques instants à veiller son repos, puis se retire sur la terrasse pour y méditer jusqu'au lever du soleil. Mais ces soirées sont rares. Esclave consentant d'un métier qu'il exerce comme un sacerdoce, Eric ne vient presque jamais à l'appartement. Dès le départ, il apprend à Djamal à se servir de la télé, de l'ordinateur, de tous les gadgets modernes qu'il s'est offert sans pouvoir les utiliser. L'idée que ces passe-temps ludiques n'ont aucun intérêt pour le garçon ne l'effleure pas. Sourd et aveugle, Eric n'entend pas les cris ensevelis sous le silence et ne voit pas le désespoir tapi au fond d'un regard clair.

Djamal marche comme un automate, lève les yeux par dessus les toits et les lumières artificielles de la cité jusqu'à cette autre lumière d'une fin de jour ensanglantée. La réalité s'estompe brutalement devant le visage de la moribonde et de sa bouche, ouverte sur une dernière plainte. Ses yeux, exorbités de terreur, continuent de le fixer. Le souvenir de son impuissance le déchire. Il n'a rien pu faire. Rien ! Prisonnier d'images que le temps n'a pas eu le temps d'effacer, Djamal

ne voit pas les hommes dont les pas s'attachent aux siens. Il ne s'aperçoit de leur manège qu'à l'approche de l'appartement, parce que la rue est déserte et puissamment éclairée. Son cœur se serre en reconnaissant Ali et ses fils.

- Où est Nedjma ? Où est ma fille ?

La voix haineuse d'Ali tremble d'un chagrin qui s'obstine à perdurer. Djamel répond qu'il ne dira pas ce que Nedjma lui a demandé de taire. Son calme apparent ressemble à de l'arrogance, c'en est trop pour Ali qui se jette sur lui en hurlant. Un poing écrase la bouche de Djamel et l'envoie brutalement contre le mur de l'immeuble qui jouxte celui de l'appartement. Les trois fils réagissent au signal de mise à mort du père et tombent à leur tour sur le garçon qui, étourdi par le coup de poing d'Ali, n'est plus capable de fuir. Le front et les lèvres en sang, il s'effondre sur le trottoir et se recroqueville, le corps transpercé de fulgurances insupportables. La souffrance éclate, disparaît, revient à nouveau au rythme impitoyable du ressac sur la plage. Djamel ne sait plus si le fracas qui éclate dans ses tympans vient du sifflement d'une tempête de vent sur les dunes du désert, des battements désordonnés de son cœur, ou du roulement des sabots d'un cheval lancé au galop.

Soudain, il la voit. C'est elle ! Hatchepsout, sa reine ! Djamel la regarde sauter de sa monture et courir dans le sable avec la fougue d'un jeune guerrier. Ses mains et ses pieds gracieux sont des armes redoutables, avec lesquelles elle vient facilement à bout des quatre hommes. Un seul ose résister et se relève, éructant sa fureur, bras tendus pour tuer. Fauché en plein élan par la précision meurtrière d'un petit pied orné de bracelets d'or et maquillé de henné, Ali s'abat, gorge broyée. Sa bouche est ouverte, comme celle de la femme que Djamel a aidée à mourir mais, contrairement à elle, les yeux d'Ali ne reflètent aucun effroi, seulement un étonnement immense. Ali est mort sans comprendre. Agenouillés près de lui, ses fils l'appellent et le secouent doucement, comme un dormeur que l'on veut éveiller.

Djamal murmure :

- Il est mort ...

Le plus jeune se met à hurler. Son cri ressemble à celui d'un chien blessé.

Djamal ne s'arrête de courir qu'aux abords de la vieille ville. L'atmosphère familière des ruelles étroites le ramène à la raison. Il doit mettre de l'ordre dans ses idées, tenter de comprendre ce qui vient de se passer. Hatchepsout n'existe que dans son imagination, par la grâce d'un désir éperdu de perfection. Si la présence de cette femme devient parfois plus réelle que le monde qui l'entoure, Djamal n'en demeure pas moins assez lucide pour savoir qu'elle ne peut pas avoir tué Ali. Lui seul a agi. Personne d'autre que lui n'a pu commettre cet acte, dont la seule évocation soulève son estomac. Une douleur lancinante lui transperce le crâne, brouille ses pensées, pourtant il l'a vue ! Il a vu Hatchepsout, sa reine, le Dieu Vivant, sauter de cheval, courir dans le sable ! Djamal gémit doucement, mains crispées sur ses tempes douloureuses. Il n'y a pas de sable dans cette rue semblable à des milliers d'autres. Seulement du goudron sur une chaussée bordée de trottoirs cimentés. Et s'il ne s'était rien passé ? S'il avait fait un cauchemar dû aux heures interminables passées au chevet d'une moribonde ? C'est ça ! Il a fait un cauchemar, rien qu'un cauchemar !

Djamal veut croire à cette illusion jusqu'à ce que le souvenir de Nedjma l'aide à retrouver sa plénitude. Désormais, l'adolescente ne tremblera plus à cause de son père et ses frères s'acharneront moins contre elle que contre Djamal, l'assassin. Sacrifier sa vie et celle d'Ali pour celle de la jeune fille est le prix à payer. Tout est clair à présent, Djamal ne regrette rien. Il analyse la situation avec une logique mathématique. La police et les fanatiques religieux doivent déjà le rechercher. Leurs investigations les conduiront à l'hôpital. Eric,

Saïda, le directeur, le personnel, les malades mêmes seront surveillés, interrogés. Djamel doit rompre tout contact avec ceux qui, pour l'aider, risqueraient de graves ennuis. Il n'y a pas de meilleure cachette que la vieille ville. L'inextricable dédale du souk l'aidera à disparaître.

Avec la nuit qui avance, les artères étroites, chichement ou pas du tout éclairées contrairement à la partie moderne de la ville, perdent le pouvoir apaisant que leur donne le soleil. L'obscurité les transforme en puits sans fond, en gouffres vertigineux prêts à engloutir quiconque osera défier leurs ténèbres. Djamel avance en aveugle, main appuyée aux murs irréguliers des maisons vétustes qu'il longe, d'un pas hésitant. Une musique lui parvient, d'abord à peine perceptible, puis de plus en plus précise. A la mélodie qui le guide vient s'ajouter l'éclat de rires gras et avinés, dont la vulgarité le soulage d'un poids immense. Il n'est plus seul !

Une porte grande ouverte éclaire la ruelle d'une lumière blanche et crue. Appuyé dos au mur, Djamel, les jambes fauchées autant par le soulagement que par la fatigue et le désespoir, se laisse lentement glisser au sol. La soif le tenaille. Il fouille ses poches à la recherche de quelques pièces. La somme dérisoire le nourrira un jour, peut-être deux, pas plus. Il se relève en geignant comme un vieillard malade, entre dans le troquet. Une fumée épaisse le fait tousser. Affalés devant un comptoir crasseux, des hommes le dévisagent. Djamel, trop épuisé pour se sentir gêné par l'examen appuyé dont il fait l'objet, se demande si sa voix peut dominer le tintamarre d'un vieux tourne-disque à moitié déglingué. La musique, déformée par des amplificateurs archaïques, rend un son éraillé qui explose les murs, vrille les tympons et interdit toute conversation. Djamel tente un essai et demande s'il peut avoir un verre d'eau. Le seul fait de parler vrille son corps de douleurs aiguës, en particulier dans la poitrine et le ventre. Derrière son comptoir, le barman ne réagit pas, à

l'instar de ses clients il continue sans vergogne de dévorer des yeux le garçon. Djamel renouvelle sa demande en essayant de crier plus fort et ajoute qu'il peut payer. Cette précision arrache un rugissement au bonhomme qui prend l'assemblée à témoin.

- Allah me punirait si je faisais payer mon eau !

Main sur le cœur, Djamel s'incline pour remercier le barman mais aussi Allah qui a pourvu cet homme de si bonnes oreilles. Il n'aurait pu hurler plus fort qu'il ne l'a déjà fait ! Très satisfait de sa réplique le barman, hilare, dépose un verre douteux et une carafe d'eau fraîche devant Djamel, qui avale d'un seul trait le verre plein à ras bord, pour se resservir aussitôt et le vider de la même manière. Les ivrognes, accoudés au bar, s'esclaffent quand le barman lui demande s'il vient de traverser le désert à pieds. Djamel répond à la plaisanterie d'un sourire poli et se donne contenance en regardant autour de lui. Si le cabaret a connu des jours meilleurs, il ne reste rien de sa splendeur passée. La lumière crue fait ressortir la vétusté des lieux, souligne la lèpre des murs, met en évidence les déchirures d'un linoléum marbré de crasse. Bien que sordide, l'endroit semble plaire à la clientèle, essentiellement masculine. Debout ou assis autour des quelques tables qui dessinent une piste minuscule, les hommes boivent, fument, rient, les yeux avidement fixés sur la seule femme présente dans ce bouge.

Sa nudité à peine dissimulée de quelques voiles multicolores, la danseuse évolue comme si l'épouvantable cacophonie rendue par le vieux tourne-disque était encore de la musique. Stupéfait, Djamel découvre pour la première fois les formes gracieuses d'un corps féminin. Les roulements rythmés de hanches généreuses, les frémissements d'un ventre blanc, la rondeur des bras, la ligne d'une gorge offerte font naître en lui un trouble étrange, inconnu. Il se détourne en rougissant pour se retrouver nez à nez avec le



sourire goguenard du barman, qui se penche vers lui.

- C'est bien la première fois que je vois un homme rougir devant la beauté de Malika !

Djamal ne trouve rien à dire. Brusquement, l'étau qui emprisonnait ses temps se resserre, une violente nausée lui soulève le cœur et une abondante transpiration inonde son corps tout entier. L'atmosphère bruyante et enfumée du cabaret, l'émotion ressentie à la vue de la danseuse, le rire moqueur du barman, ajoutés au traumatisme de l'après-midi, c'est trop ! Il sort précipitamment. L'air pur de la nuit le soulage. Deux enjambées suffisent pour traverser l'étroite ruelle et s'appuyer des deux mains bien à plat contre le mur, en face du cabaret. Tête pendante entre ses bras largement écartés, Djamal s'applique à dissiper son malaise en inspirant profondément, quand une main vient se poser sur son épaule. La voix du barman est amicale, un peu inquiète aussi.

- Je m'appelle Kamel et toi ?

Djamal relève la tête, murmure son propre nom et reprend aussitôt sa position initiale. Le monde alentour continue de tanguer comme s'il le regardait perché sur le dos d'un dromadaire. Kamel le reconforte d'une tape sur l'épaule, l'encourage en bougonnant. Ce genre de malaise ne dure pas, dans quelques minutes tout sera fini ! Par contre, les ennuis, eux, seront toujours là. Parce que Djamal a de gros ennuis n'est-ce pas ? Trop épuisé pour nier, Djamal répond d'un simple hochement de tête. Cela suffit à Kamel pour prendre les choses en main. Dès qu'elle aura fini son numéro, Malika s'occupera de lui. En attendant, Djamal devrait manger un morceau, ne serait-ce qu'un fruit, cela l'aiderait à se remettre plus vite. Soulagé de n'être plus seul, Djamal ravale les sanglots qui l'étranglent, serre violemment les yeux pour retenir les larmes qui brûlent ses paupières. Vaut-il s'effondrer devant cet étranger comme il ne l'a jamais fait devant personne ? C'est impossible ! Après quelques minutes de lutte silencieuse, il parvient à dominer son trouble et

peut remercier Kamel, en espérant que celui-ci ne s'est aperçu de rien. L'agacement excessif qui accueille sa banale formule de politesse remplit Djamel de confusion, et confirme ce qu'il avait plus ou moins deviné. Derrière ses airs de bouledogue prêt à mordre tout ce qui bouge, Kamel cache une sensibilité de midinette. Les larmes de Djamel n'ont certainement pas échappé à la vigilance de celui qui, d'un simple regard, a su deviner sa détresse.

Au-delà des terrasses noyées d'obscurité, la froide majesté d'un ciel constellé d'étoiles ramène Djamel, pour quelques brèves secondes, vers les dunes lumineuses qui l'ont vu naître et grandir.

Le repas se fige dans le fait-tout oublié sur la gazinière.

Après avoir débité son récit d'une voix sans timbre Djamel reste immobile, le regard perdu dans les flammes de l'âtre. Assis sur une chaise inconfortable, près du fauteuil de Momo, Thomas se tait. Son menton tremble, ses mains aussi. Momo s'en aperçoit et tente de le calmer d'une discrète pression sur le bras. Ce soutien amical, au lieu de l'apaiser, bouleverse davantage le vigneron. Il ouvre la bouche pour parler mais les mots, après l'onde de choc des aveux de Djamel, se dérobent. Les seuls commentaires à sa portée pour l'instant, se bornent à un énorme soupir suivi d'un bruyant claquement de langue. Son agitation trouble seule le silence pesant. La vieille chaise couine lamentablement à chaque soubresaut de son corps tandis que Momo et Djamel, parfaitement immobiles, ressemblent à deux statues de chair, semblant personnifier l'un et l'autre le commencement et la fin d'une vie d'homme.

La tension atteint un paroxysme insoutenable quand le murmure du garçon les en délivre.

- Je ne voulais pas faire de peine, alors le silence ... c'est mieux.

Momo saisit l'occasion de détendre définitivement l'atmosphère en félicitant Djamel de ses progrès en français. Il n'aura bientôt plus grand-chose à lui apprendre !

- Tu ne trouves pas qu'il parle presque bien le "petit" ?

Tant d'inconscience rend toutes ses facultés à Thomas, qui répond au ton primesautier de Momo par une ironie grinçante. Bien sûr que le "petit" a fait de gros progrès en français ! La preuve, c'est qu'il a même réussi à leur faire comprendre que d'un coup de pieds en pleine poire, il peut expédier son homme de l'autre côté ! Et pourtant, ça, ce n'était pas facile à traduire, surtout pour un débutant ! Brusquement, une vague de désespoir

vient balayer ce cynisme récurant. Thomas s'effondre, vaincu par l'ampleur du problème.

- Quelle histoire ! Mais quelle histoire !

Accroupi devant la cheminée, Djamel alimente le feu. Les flammes s'attaquent à la proie facile d'un cep nouveau qui proteste par une nuée d'étincelles, avant de se laisser consumer docilement. Le calme du garçon exaspère Thomas qui, faute d'un interlocuteur valable, Momo affichant lui aussi une sérénité choquante, ne peut prendre personne à témoin. Ce détail ne l'empêche pas de hurler en désignant Djamel d'un geste dramatique :

- Et tu crois que ça le tracasse ?

Imperturbable, le garçon continue de s'occuper du foyer dont les flammes sont trop hautes. Son mutisme n'impressionne pas Thomas qui se penche vers lui et l'informe, sèchement, qu'il n'a toujours pas compris ce que cette femme à cheval venait faire là au milieu ! Djamel pause une main sur son cœur et répond d'une voix douce que cette femme n'existe pas.

- Sauf là ...

Désemparé par cette explication, Thomas se tourne vers Momo. Le vieil ami comprend la nature exacte de son inquiétude et fronce les sourcils. Les doutes récurrents de Thomas concernant la santé mentale du "petit" agacent prodigieusement Momo. Si Thomas n'ose plus suggérer les secours de la médecine, il ne laisse passer aucune occasion de souligner que, soufi ou pas soufi, leur protégé a quand même un problème mental. Bien sûr, Momo proteste avec virulence, mais Thomas reste fermement campé sur ses positions. L'air accablé qu'il affiche en ce moment précis traduit, plus clairement qu'un grand discours, ce qu'il pense de cette amazone, surgie de nulle part pour trucider l'agresseur de Djamel. Momo ne l'admettrait pas, même sous la torture, mais ce moment du récit l'a quelque peu ébranlé dans ses certitudes. La violence existe parfois dans les visions des grands mystiques, mais sa manifestation est beaucoup moins prosaïque. Et si Thomas avait raison ? Si le "petit" était malade ? Cette

éventualité déchire le cœur du vieil homme qui ferme brièvement les yeux, le temps de renouer avec ses convictions premières. Djamal ne peut pas être autre chose qu'un soufi ! Un grand soufi ! Rasséréné par l'exercice d'autosuggestion, Momo reprend confiance et s'aperçoit que Thomas a changé de tactique. Contrairement à lui, l'évocation de la mystérieuse cavalière a transformé les doutes du vigneron en certitude. Le "petit" est toqué, point final ! Cris et agressions verbales relégués aux oubliettes, Thomas s'adresse à Djamal comme à un enfant malade. Puisqu'il reconnaît que cette femme n'existe que dans son imagination, est-ce qu'il n'aurait pas aussi imaginé le reste ? Est-il absolument certain que c'est lui qui a tué cet homme ? Après tout, dans l'état où ces sauvages l'avaient mis, il n'est pas impossible qu'on ait pu lui faire prendre des vessies pour des lanternes !

- ... et ça arrangeait bien celui qui a vraiment fait le coup, pardi ! Parce qu'il faut bien que quelqu'un l'ait tué à cet homme ! Et un sauvage pareil, imagine un peu combien de gens devaient vouloir le massacrer !

Thomas commence à se persuader lui-même de l'innocence du "petit". Celui-ci est la victime innocente des véritables meurtriers qui se sont servi de lui, à moitié inconscient, pour lui faire croire qu'il avait commis un acte affreux ! Persuadé que sa remarquable théorie ne peut qu'emporter l'adhésion de Djamal, Thomas attend patiemment les réactions de son auditoire. Le "petit" est toujours lent à réagir, il lui faudra quelques minutes avant de réaliser qu'il n'a jamais rien fait de mal et qu'il est innocent comme l'agneau qui vient de naître ! La réponse de Djamal réduit à néant les rêves de résurrection de Thomas. Le garçon s'obstine. Il a tué Ali. Lui seul.

La déception renvoie Thomas à sa véritable nature. Etrangement, au lieu de s'époumoner à argumenter, à convaincre le garçon qu'il n'est pas un meurtrier, ce sont des reproches que Thomas lui

adresse avec une amertume tonitruante. Des reproches qui, sans qu'il le sache encore, dénoncent sa reddition.

- Mais espèce d'animal, tu ne pouvais pas appeler au secours au lieu de lui péter la gorge d'un coup de pied ?

Momo sonne la fin des hostilités en déclarant que l'heure tardive et le récit d'événements aussi tragiques ne doivent couper l'appétit de personne. Il invite Djamel à réchauffer le ragoût, Thomas à leur servir un bon pastis, avant de s'extirper du fauteuil en geignant.

- Pendant ce temps, je vais sortir les assiettes.

Malika la danseuse est une brave fille qui préfère ne pas faire le compte de ses malheurs et vit sans poser de question, ni à elle ni aux autres. Elle secoue doucement Djamel, endormi à la porte du cabaret et l'emmène chez elle, comme s'il s'agissait d'une chose naturelle, ordinaire. Le garçon, physiquement meurtri, se laisse faire.

Plaies nettoyées et corps lavé, il s'étire entre les draps parfumés avec la volupté d'un jeune animal et s'endort aussitôt. Malika s'approche, un bol de lait chaud dans les mains, mais n'a pas le cœur de le réveiller. Elle s'assoit sur un pouf, boit à petites gorgées distraites le liquide sucré, regarde le dormeur. Après quelques minutes de rêverie elle soupire, enlève sa robe de chambre et se couche, nue, à côté de Djamel qui ne se réveille pas. Quand elle se lève, son invité dort toujours. Elle le laisse dormir mais, à l'heure où elle doit se préparer pour partir au travail, Djamel dort toujours. A contrecœur, Malika est obligée de le secouer pour qu'il accepte enfin d'ouvrir les yeux.

Djamel lui sourit, prend le verre de café chaud que lui offre Malika et constate, sans le dire, qu'elle est encore plus belle sans maquillage.

Malika s'assoit au bord du lit, le regarde boire et lui annonce, avec une tendresse dont elle n'est pas consciente, qu'il a dormi plus de douze heures. Cette nouvelle stupéfie Djamel qui s'étrangle avec son café et demande l'heure d'une voix enrouée. Malika soupire et discipline sa chevelure fauve d'une main distraite. Il est tard ! Elle arrivera en retard à son travail et Kamel l'accueillera en hurlant, comme toujours quand il s'est fait du souci. Si Djamel a faim, il trouvera ce qu'il faut dans la cuisine. Malika lui recommande, en insistant, de ne pas mettre le nez dehors. Il devra patienter deux ou trois jours

avant de sortir, le temps de s'assurer s'il est recherché ou non. Ensuite, Kamel dira ce qu'il y a lieu de faire. Assis dans le lit, Djamel l'écoute sans l'interrompre, le nez dans son verre de café. Puis, un nouveau soupir de Malika signale la fin de l'entretien. Le garçon ose enfin poser la question qui lui brûle les lèvres. Il n'a rien dit à Kamel, ni à elle, comment peuvent-il être aussi certains que des gens le recherchent ? Lui-même ne le sait pas. La danseuse sourit tristement.

- Tu as dit à Kamel que tu avais de gros ennuis. Ici, on sait ce que cela veut dire, pas besoin d'explications détaillées.

Elle le raisonne comme elle le ferait avec un jeune enfant. Il sera bien chez elle et ne manquera de rien. Le temps passera plus vite qu'il ne croit, un peu de patience n'a jamais tué personne ! Sa gentillesse accable Djamel de honte. Il devrait dire la vérité à Malika, oui, il devrait tout lui dire ! Mais il ne dit rien, sans comprendre lui-même pourquoi l'aveu est si difficile à faire. Après tout, il ne connaît pas cette femme, que lui importe son jugement ? Malika se trompe sur la nature de son silence, et croit le rassurer en lui disant qu'il n'est pas le premier à se cacher chez elle. Sa présence ne la dérangera pas, elle a l'habitude. Puis, elle ajoute, en riant, que la seule différence entre Djamel et ses prédécesseurs, c'est qu'il est beau.

Djamel rougit si violemment sous le compliment, que la danseuse s'en étonne avec une simplicité désarmante.

- Tu ne savais pas que tu étais beau ?

Djamel pique du nez dans son verre vide. Malika hoche la tête et se lève sans insister davantage, au grand soulagement du garçon. Un rideau de séparation délimite la cuisine de la chambre. Malika se retourne et le tire pour s'isoler, le temps de faire sa toilette.

Après ses ablutions, Malika ouvre le rideau, inconsciente du regard qui la fixe, elle oublie de faire semblant. Son sourire a disparu, la flamme dans ses yeux est éteinte, son visage n'exprime plus qu'une immense lassitude. Djamel sait qu'il



aime cette femme, il voudrait être Dieu et la guérir de sa tristesse.

L'appartement n'est qu'une grande pièce judicieusement aménagée, avec un goût marqué pour la couleur et le clinquant. Le nid de Malika est à son image, vulgaire, désordonné et chaleureux.

Djamal voudrait se rendre utile, mais n'ose rien toucher dans ce sanctuaire dérisoire. Un peu de ménage ne serait pas superflu, mais Malika n'apprécierait peut-être pas. Dans le doute, il se contente de rafraîchir le coin cuisine en lavant et essuyant la vaisselle sale de l'évier. Ensuite, il fera le lit.

Au moment d'enlever les draps, Djamal remarque les deux coussins côte à côte, écrasés de la même manière. Perplexe, il regarde autour de lui, cherche la preuve qu'il se trompe. Malika n'a pu dormir près de lui sans qu'il s'en aperçoive, c'est impossible ! Un simple coup d'œil suffit à apporter la preuve du contraire. Il n'y a pas d'autres sièges que deux poufs avachis. Si Djamal ne sait pas grand-chose de Malika, il sait déjà qu'elle n'est pas femme à passer son temps de repos assise sur un siège inconfortable, ou allongée sur un tapis posé à même le sol. La pudeur est une qualité qui ne doit pas figurer parmi celles, certainement nombreuses, de Malika. La danseuse n'a dû avoir aucune hésitation à se coucher en compagnie de son hôte.

Djamal ignore à quelle heure Malika le rejoindra. Debout derrière les volets mi-clos, il a vu l'agitation de la ruelle se calmer avec le crépuscule et les derniers passants se hâter avant la nuit. Ensuite, les ténèbres ont lentement effacé le décor rassurant. Djamal s'est retrouvé seul, face à son désespoir. Il ne sait plus depuis combien de temps il attend. Pour la première fois de sa vie, les heures lui paraissent interminables, son esprit n'est plus capable de s'élever à la rencontre du Dieu de tous les vivants. Le voilà prisonnier d'une réalité qu'il n'a pas encore la force d'affronter. Ali est mort et c'est lui qui l'a tué !

L'aube, qui éteint les étoiles une à une, ramène enfin Malika. Le soulagement de Djamel est immense, mais il n'en laisse rien paraître à la danseuse qui le gronde de l'avoir attendu.

- Tu as vu l'heure ?

Djamel l'aide à se débarrasser de son châle, s'inquiète de savoir si elle a soif, ou faim, elle n'a qu'à demander, il la servira. Installée devant sa coiffeuse, Malika lui sourit dans le reflet du miroir. Non, elle n'a pas soif et pour ce qui est de manger, Kamel la nourrit assez comme ça !

- Si je l'écoutais, je deviendrais comme une vache !

Debout derrière elle, Djamel la regarde broser énergiquement ses longs cheveux noirs aux reflets rouges. Il admire la souplesse de ses bras, l'habileté de ses mains à démêler en les tirant très haut par-dessus la tête de longues mèches, qui retombent en vagues brillantes sur ses épaules tandis qu'elle en saisit une autre, puis une autre. C'est comme une danse sans musique. Subjugué, Djamel sursaute violemment quand elle lui conseille d'aller dormir au lieu de rester planté là à l'attendre.

- Tu as encore besoin de repos, mon cœur !

La tendre familiarité de Malika le choque, mais il se garde bien de le dire et va s'allonger sur le tapis. Peut-être ainsi comprendra-t-elle qu'il n'y a pas que par la beauté qu'il est différent des hommes qu'elle fréquente. Mais Malika n'a pas fini de le surprendre. A peine a-t-elle compris le message muet de Djamel qu'elle éclate de rire, un rire sans artifice, bruyant et moqueur. Un rire dont la jeunesse surprend chez cette femme désabusée. Elle se lève en serrant sa robe de chambre vaporeuse, d'un geste machinal, sur son corps aux courbes un peu lourdes mais parfaites.

- Tu joues à quoi ?

Allongé sur le côté, face au lit, Djamel répond que c'est plus convenable. Il sent peser sur son dos le regard amusé de la danseuse, qui glousse sans vergogne devant tant de sagesse respectueuse. Elle s'agenouille, caresse du bout des doigts la nuque de Djamel avant de l'obliger à se retourner.

Ses yeux pétillent d'une lueur amusée, ses lèvres charnues s'étirent sur un sourire. Elle le regarde et Djamal voudrait disparaître loin, très loin de ce regard qui le fixe sans ciller. Il est clair qu'elle n'a pas l'intention de se mettre au lit en le laissant là. Que va-t-elle inventer qui le mettra encore plus mal à l'aise, si tant est que cela soit possible ?

Djamal décide de réagir avant de subir un nouvel enfantillage de cette femme généreuse, mais trop confiante. Malika soupçonne qu'il a fait quelque chose de grave, sans s'inquiéter de savoir quoi exactement. L'éventualité de mettre ses jours en danger, en le cachant chez elle, ne l'effleure pas non plus apparemment. Il serait un dangereux criminel, un fou sanguinaire, qu'elle badinerait avec lui de la même manière. Cette femme doit être protégée contre elle-même et c'est ce qu'il va faire, pas plus tard que tout de suite !

Brusquement, Djamal n'a plus honte ni peur. Ses dix-sept ans s'estompent devant l'éternelle sérénité de celui qui sait. Il s'assoie en tailleur, regarde la danseuse au fond des yeux dont l'un, démaquillé, semble tout nu à côté de l'autre toujours noir de khôl.

- Ton âme est noble et belle, Malika, je te remercie de m'avoir aidé. Mais je ne peux pas rester. Tôt ou tard, la police me retrouvera, je ne veux pas que tu aies des ennuis à cause de moi. Allah choisira mon destin.

Agenouillée face à lui Malika balbutie, entre deux éclats de rire, que Djamal est adorable et avant qu'il ait le temps de protester écrase sa bouche sur la sienne.

Le crépuscule estompe lentement chaque objet. Djamal veille Malika qui dort, blottie contre lui. L'abandon de la danseuse semble n'évoquer la mort que pour mieux la chasser. C'est la vie qui repose sur la poitrine de Djamal, seulement la vie. Cette femme, assez âgée pour être sa mère, l'a entraîné dans un monde où l'angoisse et le désespoir n'ont pas droit de cité. Malika ne sait encore rien de son histoire et lui ne connaît d'elle que l'odeur

de sa peau. Mais Djamel sait que personne désormais, où qu'il aille et quoiqu'il arrive, n'aura autant d'importance pour lui que Malika, la Très Douce.

Les jours succèdent aux jours.

Les investigations de ceux qui cherchent Djamel ne sont pas allées jusqu'à investir les vieux quartiers, considérés comme inexpugnables par les autorités et tabous par les fanatiques religieux. Comme l'avait prévu Kamel, aucune action musclée n'est venue troubler le paisible désordre de la vieille ville. Mais Djamel a quand même été obligé de rester cloîtré une semaine entière avant que Kamel, rassuré par la surveillance discrète de ses acolytes, lui permette enfin de sortir.

Normalement, le rôle de Kamel et Malika s'arrêtait là. Provisoirement hors de danger, Djamel aurait dû, comme les autres avant lui, se dissoudre dans la nature. Mais Malika est tombée amoureuse. Amoureuse comme elle ne l'a jamais été d'aucun de ses nombreux amants. Elle passa la semaine de pénitence de Djamel à harceler Kamel. Djamel était trop naïf, trop innocent, trop faible surtout pour savoir se défendre. Le laisser partir signifierait son arrêt de mort ! Kamel ne voulait rien entendre. Pas question de créer un précédent à cause du cœur d'artichaut de la danseuse ! Ce qu'il faisait était déjà bien, en demander plus était impossible ! Tant de résistance exaspérait Malika qui, en désespoir de cause, menaça de suivre Djamel si Kamel s'obstinait à ne pas vouloir l'aider davantage. La menace suffit à convaincre le patron du troquet qui, de toute façon, n'avait jamais été capable de refuser quoique ce soit à Malika.

Aujourd'hui, Kamel ne regrette plus d'avoir cédé à l'idée saugrenue d'embaucher Djamel comme barman. Contrairement à ses prévisions, la suggestion de Malika ne s'est pas soldée par un désastre, au contraire. Le garçon est vaillant, débrouillard et les clients le trouvent sympathique. Djamel sait écouter leurs confidences avec une attention qui leur donne l'illusion de

compter pour quelque chose, l'illusion que leur vie n'est plus aussi désespérément morne. Bien sûr, il y a ces moments où le garçon semble ailleurs, avec une tristesse dans les yeux qui bouleverse Kamel, habituellement peu réceptif à ce genre d'émotion. Kamel n'est pas homme à afficher son inquiétude, le voudrait-il qu'il ne saurait comment faire. Sa parade à lui, c'est l'engueulade. Djamel est invité, d'un ton féroce, à ne plus faire cette tête de funérailles, à moins qu'il ait décidé de le ruiner en faisant peur à ses clients ? La méthode bien que brutale est efficace. Momentanément libéré de ses démons, Djamel revient sur terre et balbutie quelques excuses que Kamel, soulagé, disperse à grands coups de torchons.

L'aube pointe au-dessus des toits de la vieille ville. Comme chaque jour à la même heure, Malika et Djamel quittent le cabaret après un dernier au revoir à Kamel qui ferme derrière eux avant de monter à l'étage et s'affaler sur son lit. C'est un vieux lit déglingué, qui couine au moindre mouvement et est le seul meuble, avec une chaise archaïque, de la pièce minuscule pompeusement baptisée "appartement" par le maître des lieux.

Les ruelles sont déjà en effervescence. La danseuse se blottit contre le garçon qui pose un bras sur ses épaules, la serre machinalement plus près de lui. Malika adore ce moment où ils regagnent, à pas lents, le nid douillet de leur chambre. Elle imagine qu'ils sont un couple ordinaire qui rentre à la maison, après le travail. Parfois, l'angoisse qu'elle devine derrière le mutisme de Djamel gâche ces instants. Pense-t-il encore à cet homme horrible qu'il a été obligé de tuer ? Djamel sait bien pourtant qu'il ne pouvait rien faire d'autre ! Regrette-t-il tellement de ne pas s'être laissé massacrer ? Un sourire rassurant est la seule réponse à son inquiétude fébrile. Alors Malika se tait, sans soupçonner que sa voix, le simple son de sa voix, a apaisé le garçon.

Dans la pénombre de la chambre, les particules de poussière évoluent mollement dans les traits lumineux qui filtrent au travers des persiennes closes. La rumeur de la ruelle trouble le silence, mais ce n'est pas elle qui empêche Djamel de trouver le sommeil. A ses côtés, Malika elle aussi fait semblant de dormir. Elle ne s'abandonnera qu'après que lui-même ait sombré dans l'inconscient. Djamel le sait mais ne peut rien faire qu'attendre. Son esprit est trop préoccupé par le sort d'Eric, de Saïda et surtout de Nedjma, pour trouver le repos. Ont-ils été inquiétés, ou pire, à cause d'un acte dont il est seul responsable ? Ne rien savoir le rend fou.

Les doigts de Malika effleurent ses paupières. Il saisit sa main, l'embrasse. Elle se dresse sur un coude pour mieux le regarder. Qu'est-ce qui l'empêche de dormir ? Est-il malade ? Brusquement, une émotion jamais ressentie jusqu'ici saisit Djamel à la gorge. Incapable de débiter les habituels pieux mensonges que Malika fait semblant de croire, il s'accroche à elle en pleurant sans bruit. Son désespoir exhale bien plus qu'une simple souffrance d'homme. Désemparée, Malika le berce doucement, en silence.

Puisque le seul remède au désespoir de Djamel est d'avoir des nouvelles de ses amis, elle ira les prendre où elles se trouvent ! Eric travaille à l'hôpital ? Et bien elle ira à l'hôpital ! Quel meilleur moyen de savoir comment il se porte que d'aller voir sur place ? Au lieu de la dissuader, le garçon lui dit que le moyen le plus sûr d'être reçu par Eric plutôt que par un autre médecin était de demander le service des soins gratuits. Eric est le seul à avoir accepté de sacrifier son temps de repos, deux fois par semaine, au profit des plus démunis. La perspective de passer pour une mendicante n'enchante pas Malika, mais elle est prête à tout pour Djamel. Son plan consiste à simuler de violentes douleurs lombaires et revenir autant de fois que nécessaire, jusqu'à tisser des

liens de sympathie avec le médecin. Ensuite elle n'aura plus, sous prétexte de discussions amicales, qu'à provoquer les confidences d'Eric. Un jeu d'enfant pour la danseuse.

La danseuse attend, en compagnie d'autres patients installés, comme elle, dans l'une des salles d'attente de l'hôpital. Assise sur une chaise inconfortable, Malika serre sur son estomac le sac à main en faux croco, réservé à ses sorties dans la partie moderne de la ville. L'attente est interminable, exaspérante. Au fil des heures, Eric fait les frais de cette colère sourde qui accélère peu à peu le sang de la danseuse. C'est à cause de lui si elle se retrouve prisonnière dans cette salle d'attente puante, entourée de toute la misère du monde ! Combien de fois devra-t-elle revenir avant que ce maudit médecin dise ce que Djamel veut savoir ? Cette perspective la rend furieuse et plus déterminée que jamais. Malika ne veut plus voir souffrir jusqu'à pleurer à gros sanglots, comme un enfant malade, celui qu'elle aime. Même si elle doit le prendre à la gorge, Eric parlera, de gré ou de force ! Si elle est impuissante à guérir Djamel de ses remords, du moins le guérira-t-elle de ces soi-disant "amis", qui ne servent à rien qu'à empoisonner son imagination fiévreuse !

La porte s'ouvre sur un homme en blouse blanche dont la beauté et la jeunesse étonnent Malika. Est-ce Eric ? Elle imaginait un vieil obèse antipathique et voilà qu'elle se trouve nez à nez avec un garçon séduisant, à l'allure dégingandée d'adolescent. Le médecin la fait entrer, sans voir le regard mauvais qu'elle lui décoche au passage. La pièce est une salle de soins assez vétuste, mais propre. Un rien intimidée, Malika n'ose pas s'asseoir avant d'y être invitée. Eric s'installe derrière le bureau en fer blanc, désigne l'une des chaises qui lui font face, range rapidement quelques papiers épars, tout cela sans lever les yeux vers Malika. Agacée par son manège, la danseuse retrouve son assurance. Décidément, les choses commencent mal ! Elle en conclut qu'Eric la

méprise, comme il doit mépriser tous ceux qui ne peuvent pas payer. Joli monsieur ! Comment son Djamal a-t-il pu donner son amitié à un tel individu ? Faut-il qu'il soit naïf tout de même ! Malika fait des efforts héroïques pour ne pas exploser de colère, quand brusquement Eric abandonne sa paperasse, se cale sur sa chaise et s'excuse de l'avoir fait attendre. A présent il est tout à elle ! Sa décontraction et son sourire désarment la danseuse. Peut-être a-t-elle porté un jugement trop rapide sur ce garçon, il faut voir !

- Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Malika répond d'une voix plaintive qu'elle souffre abominablement du dos. Eric se lève, lui demande d'enlever ses vêtements et d'aller s'asseoir sur la table d'auscultation. Contrairement à la plupart des femmes, qui rechignent à ce passage obligé d'un bon examen médical, quand elles ne refusent pas tout bonnement de se déshabiller, la danseuse, elle, obtempère sans paraître choquée. Eric doit même l'arrêter en souriant quand elle s'apprête à quitter culotte et soutien-gorge. Il n'est pas nécessaire qu'elle se mette totalement nue ! Malika mime la confusion, consciente que son manque de pudeur, étonnant pour une musulmane, a été remarqué par Eric. Mais la salle d'attente ne désemplira pas jusqu'au soir, le temps du médecin est trop précieux pour qu'il s'interroge sur ce genre de détail. La seule chose qui l'intéresse pour l'instant est le dos de sa patiente.

Absorbé par son auscultation, Eric n'imagine pas l'examen minutieux dont il fait lui-même l'objet. Tout en singeant à la perfection une malade percluse de douleur, Malika tente d'établir un contact plus intime. Elle connaît bien les questions qui provoquent les confidences des hommes et ne se gêne pas de les poser, entre deux jérémiades. Le métier d'Eric est magnifique mais si difficile, son épouse est certainement une femme admirable, car elle ne doit pas voir très souvent son époux ? Accepte-t-elle facilement ce genre de vie ? Au lieu de répondre, ne serait-ce que pour dire qu'il n'est pas marié, Eric semble



ne rien entendre. Chaque tentative de Malika se heurte à ce mur de silence. Finalement, elle abandonne la première manche au médecin et laisse tomber l'interrogatoire. Mais elle ne renonce pas à l'apprivoiser par un de ces sourires auxquels aucun homme ne résiste. La manœuvre commence par quelques sanglots discrets, qui obligent Eric à interrompre son examen pour la réconforter. Ensuite, elle le regarde avec des yeux noyés de larmes, affiche un pauvre sourire incontestablement héroïque eu égard à la douleur qui la dévore. Il n'en faut pas plus pour que la machine à soigner s'humanise. Malika sait qu'elle perd son statut d'anonyme quand Eric s'excuse d'avoir oublié son nom. Elle lui demande alors, avec une moue de petite fille, de l'appeler par son prénom.

- Mes amis m'appellent Malika.

Eric accepte, avec un hochement de tête bonhomme et la gronde de n'être pas venue le voir plus tôt. Puis, il la rassure, promet qu'avec le traitement qu'il va lui prescrire elle aura moins mal. Il y aura des médicaments à prendre, mais aussi des séances de kiné dont il s'occupera personnellement. Il ajoute en riant :

- Voyez, je sais tout faire !

Son rire dévoile des dents éclatantes, parfaites. Sa beauté n'en finit pas d'étonner Malika, qui prend hypocritement un air mi-figue mi-raisin, quand Eric lui annonce que cela peut durer plusieurs semaines. En vérité, elle est ravie. D'après ce qu'elle a pu juger du médecin, deux semaines ne seront pas de trop pour obtenir ce qu'elle est venue chercher. Un doute l'assaille. Et si deux semaines ne suffisaient pas ? La colère à peine endormie se réveille en force. Malika baisse les paupières de peur qu'Eric ne découvre la fureur dans ses yeux. Mais il continue de ne rien voir et la raccompagne jusqu'à la porte, tout en débitant de gentilles banalités.

Debout devant la fenêtre, Djamal ne se retourne pas en entendant la porte s'ouvrir. Il ferme les yeux quand Malika l'enlace, avec une tendresse

possessive et se laisse entraîner vers le lit, sans poser la question qui lui brûle les lèvres. Après l'amour, il se tait encore. Malika allume une cigarette, souffle une bouffée, n'en finit pas de le faire languir.

- Tu ne m'avais pas dit qu'il était si jeune ?

Djamal avait imaginé toutes les entrées en matière possibles et imaginables, sauf celle-là. Stupéfait, il s'assied pour mieux regarder la danseuse, frileusement enroulée dans le drap. Bien sûr qu'il n'a pas dit l'âge d'Eric, elle ne l'a jamais demandé ! Malika éclate d'un grand rire heureux, enfouit sa figure dans le coussin en gloussant de plus belle.

- Je l'imaginais vieux, chauve et obèse !

Son visage hilare sort de sous le coussin, plus rouge qu'un coquelicot. Elle renifle en essuyant ses yeux, dit que ça fait du bien de rire de temps en temps, s'esclaffe à nouveau en balbutiant "le pauvre", à l'intention d'Eric bien sûr. Djamal laisse passer cette joie d'adolescente sans rien faire pour la calmer, en accélérer la chute.

Puis, tout doucement, la chambre redevient silencieuse, d'un silence lourd, palpitant de ce qui va se dire et reste encore en suspens.

Les yeux verts de Djamal enveloppent Malika de tendresse. Elle soupire, écrase sa cigarette à petits coups nerveux et raconte enfin, jusque dans les moindres détails, chaque étape de sa visite.

Le crépuscule cède devant la nuit.

La danseuse sort sans bruit, laissant Djamal profondément endormi, apaisé et tranquille.

Kamel s'inquiète de la voir seule. C'est la première fois qu'elle vient travailler sans le garçon. Heureuse encore de ce commencement de paix qu'elle a offert à l'amant, Malika répond distraitemment qu'elle n'a pas eu le cœur de le réveiller, il dormait si bien ! L'argument est vraiment trop léger. Kamel est obligé de réagir par une de ces colères feintes dont il a le secret, sous peine de perdre la face. Qu'est-ce qu'il va dire aux habitués ? Que Djamal avait sommeil ? C'est du propre ! Ses hurlements

laissent Malika de glace. Elle le plante là et regagne le minuscule cagibi qui lui sert de loge. Kamel lance sa dernière flèche en rugissant.

- Fatigue-le moins et il dormira moins !

Malika ne l'entend plus. Assise devant son miroir elle se maquille avec des gestes mécaniques et précis. Perdue dans son bonheur, c'est l'image de Djamel qu'elle contemple, en filigrane de sa propre image.

Thomas surveille attentivement chaque geste du "petit" qui, sous sa conduite, apprend l'art de bien tailler la vigne. Le vigneron s'efforce de dissimuler l'émotion qui lui noue la gorge. Bien des années auparavant son père lui transmettait ce qu'il enseigne aujourd'hui à ce garçon venu du désert. Il le dit à Djamal, qui commence à bien comprendre cette langue qui n'est pas la sienne.

- C'est un peu comme si tu étais mon fils, hé ? Enfin... tu comprends ce que je veux dire !

Gêné de s'épancher autant, il se trouble, bafouille que tout ça c'est un peu bête finalement, demande à Djamal de ne pas faire attention à ses radotages. Sa maladresse le rend émouvant. Le garçon se relève en souriant, pose une main sur le bras de l'ami.

- Djamal t'aime comme un père.

Ravi, Thomas lui conseille, sur un ton exagérément offusqué, de ne pas dire des choses pareilles ! Est-ce qu'il a oublié qu'il a un père et que le pauvre homme doit se faire un sang d'encre à cause de lui ? Le sourire de Djamal s'élargit, illumine son visage, chasse momentanément la tristesse qui toujours l'assombrit. Il n'oublie pas bien sûr ! Mais il sait que son père serait heureux de ce qu'il vient de dire.

- Mon père te ressemble. C'est un juste, comme toi.

Le compliment va droit au cœur de Thomas qui se tait et, tétanisé par une surcharge émotive trop violente, assassine un cep en le taillant n'importe comment, simplement pour prendre une contenance. Djamal a la pudeur de ne pas voir l'hérésie impardonnable et détend l'atmosphère en ajoutant, avec un rire dans la voix, que son père parle peu et ne crie jamais. Pourtant, Thomas et lui se ressemblent.

- Allah est grand !

Le soleil décline et la terre commence à exhaler une humidité glacée qui les fait frissonner. Ils quittent la vigne à bord de la deux-chevaux brinquebalante et retrouvent Momo, qui les attend devant son pas de porte en trépignant d'impatience. Il n'attend pas que Thomas ait arrêté le moteur pour ouvrir la portière et lui annoncer que la vieille Rose avait téléphoné.

- Elle voulait te parler !

La maison de Rose est située de l'autre côté de la rue, juste en face celle de Thomas. Son passe-temps favori consiste à surveiller, avec une attention qui ne supporte aucun relâchement, les faits et gestes du voisinage, le va-et-vient des passants. Les deux hommes qui sont venus cogner à la porte de Thomas ne pouvaient échapper à sa vigilance. Leur manière et leur allure ont déplu à la vieille femme qui n'a osé rien leur demander, fusse de sa fenêtre à l'étage. Cette réserve, inhabituelle chez Rose qui harcèle toujours de questions les uns et les autres, contrarie Momo qui rentre chez lui en ronchonnant. Pour une fois que la curiosité de la vieille commère pouvait servir à quelque chose, "madame" joue les muettes ! C'est vrai que dès qu'il s'agit d'arabes, de gitans ou de "marque mal", la Rose a peur de se faire égorger et préfère rester invisible derrière son rideau.

Après un dernier coup d'œil de Thomas à sa chère voiture, soigneusement garée et bouclée, les trois hommes s'engouffrent à l'intérieur de la maison. Momo s'installe dans son fauteuil et exhale un soupir accablé quand Thomas résume sa longue digression en quelques mots lapidaires.

- Finalement, tu ne sais toujours pas ce que ces types me voulaient ?

Momo n'a pas le temps de répliquer au reproche à peine voilé du vigneron. Djamel répond d'une voix sourde, indifférente, comme si tout cela ne le concernait pas. C'est pour lui que ses hommes sont venus. Ceux qui le recherchent l'ont trouvé, sans doute en suivant Eric. Il savait que fuir son pays ne servirait à rien, mais ses amis de là-bas

étaient persuadés du contraire. Alors, il a obéi, pour leur faire plaisir, les rassurer aussi.

L'esprit en ébullition et le cœur au bord des dents, Thomas n'écoute plus la voix monocorde distiller d'anciennes évidences. La panique libère ses neurones, habituellement somnolents, ce qui lui permet d'analyser la situation avec une rapidité et une finesse dignes d'un Maigret. Ces hommes ne sont certainement pas des policiers, puisque Eric leur a dit que l'enquête avait été close faute de preuves. De toute façon, des policiers d'un autre pays ne se seraient pas présentés en personne pour venir arrêter Djamel sur le sol français. Thomas ne connaît pas la procédure, mais il est convaincu que ça ne se passe pas de cette manière. Donc, en toute logique, les individus qui ont effrayé la vieille Rose ne peuvent être que des amis d'Ali, peut-être même ses fils !

La mort rôde autour de Djamel, se rapproche. La présence presque palpable de cette menace affole Thomas qui décide d'agir, là, tout de suite ! Il saisit le garçon aux épaules et le secoue avec l'énergie du désespoir.

- Tu vas aller te cacher chez ma cousine dans les hauts cantons ! Elle habite un mas perdu au pied du Canigou, ils n'iront pas te chercher là-bas !

Momo et Djamel évitent de le contredire. Quand il est dans cet état, Thomas n'écoute rien, n'entend rien. Finalement, après quelques minutes de cris et d'agitation intense, le vigneron retrouve assez de calme pour que Momo donne son avis. Au lieu de céder à la panique et faire n'importe quoi dans l'urgence, il vaut mieux essayer d'en savoir plus sur ces deux types. Par exemple, est-ce qu'en dehors de la vieille Rose quelqu'un d'autre les a vus ? Il suffira d'interroger les piliers du front de mer pour le savoir. Mais comme ils devront le faire sans mettre la puce à l'oreille de ceux qu'ils interrogeront, la manœuvre prendra plusieurs jours. Plusieurs jours durant lesquels le "petit", prudence oblige, ne mettra pas le nez dehors !

Le plan de Momo déplaît souverainement à Thomas qui pointe un doigt accusateur dans sa direction.

- Tu veux attendre tranquillement qu'on nous le tue, c'est ça ?

Son plan à lui est beaucoup plus efficace ! Il embarque le petit pas plus tard que tout de suite dans sa deux-chevaux et va le déposer bien à l'abri chez sa cousine, la Berthoune ! Après il revient et là, il est d'accord pour que lui et Momo aillent tirer les vers du nez aux piliers du front de mer, en douceur comme il se doit ! Puis il se tourne vers Djamel et lui ordonne d'un ton péremptoire de ramasser ses affaires.

- Je t'emmène visiter les hauts cantons !

Momo n'en démord pas, fuir sans savoir s'il y a vraiment danger est stupide ! La prise de bec entre les deux amis est féroce et bruyante. Mais c'est le vieil homme qui, comme toujours, aura gain de cause.

Djamel, lui, se tait. Combien de mois se sont écoulés depuis cet autre affrontement où déjà ceux qui l'aimaient se disputaient et décidaient pour lui ?

Les jours qui suivent la visite mystérieuse des deux inconnus, comptent parmi les plus éprouvants dans l'existence de Thomas et Momo.

Chacun à tour de rôle écume les principaux postes d'informations du village, front de mer, café, port, pour interroger sans en avoir l'air ceux qui ont le plus d'aptitudes à remarquer l'inhabituel, l'incongru, le bizarre. Rose, la vieille commère, est en tête de liste et subit, avec ravissement, la litanie de questions dont l'abreuve Thomas. Le vigneron, qui n'a jamais gratifié sa voisine d'autre marque de sympathie que celle d'un salut volontairement distant, n'hésite pas à sacrifier, pour la sauvegarde de Djamel, des années de lutte passive. Il se livre pieds et poings liés à l'insatiable bavarde qui, trop heureuse de l'aubaine, ne cherche pas à comprendre l'étonnant revirement du "jeune" Thomas.

De son côté, Momo doit sacrifier lui aussi certains précieux acquis à son affection pour le "petit". Transformé en pilier de bar, il fait semblant de ne pas voir les hommes s'esclaffer quand il leur demande, d'un air détaché, si par hasard ils n'auraient pas vu traîner des arabes à la mine inquiétante. Momo a toujours été très susceptible sur ses origines et il y a longtemps que personne au village ne se hasarde à prononcer, en sa présence, le mot "arabe". Et voilà que c'est lui, Momo, qui parle d' "arabes" et par-dessus le marché, d'arabes à la "mine inquiétante" ! Est-ce qu'il serait en train de perdre le "barbail" ? Où alors il est malade ! Les moqueries d'un goût douteux fusent en rafales des quatre coins de la salle enfumée. Momo ravale sa fierté, dissimule sa fureur derrière un rire jaune et boit stoïquement la coupe de l'amertume jusqu'à la lie. De son abnégation dépend la vie du "petit" !

Hélas, tant de peine récolte une maigre récompense. Hormis Rose, nul n'a remarqué la présence de deux étrangers d'un genre suspect. C'est rassurant et inquiétant à la fois. Rassurant parce que la menace de mort s'estompe, inquiétant car cette menace ne s'éloigne pas totalement et continue de flotter, comme ces fumées d'automne que l'air immobile n'en finit pas de dissiper.

Que voulaient ces hommes exactement ? Qui étaient-ils ? Pourquoi ne sont-ils pas revenus frapper à la porte de Thomas ? Reviendront-ils un jour ? Tant de questions vitales qui restent sans réponse. L'idéal serait que Rose ait rêvé ces visiteurs à la mine patibulaire, mais toute âgée et mauvaise qu'elle soit, la vieille mégère garde les idées et la vue claire, Thomas et Momo le savent bien. Si Rose dit que deux étrangers sont venus frapper à la porte de chez Thomas, c'est que ces deux étrangers existent bel et bien, aucun doute là-dessus !

Au fil des jours, une question vient s'ajouter à toutes les autres. Combien de temps Djamal doit-il rester cloîtré ? Deux semaines se sont écoulées, sans que rien ne soit venu troubler la



quiétude habituelle du village. Thomas conseille la prudence, Momo juge le danger écarté. Bien que cela ne semble pas déranger le petit de rester enfermé toute la sainte journée, un peu d'air frais ne lui ferait pas de mal !

- Il parle de moins en moins et ça, ça m'inquiète plus que ces types qui ont l'air d'être repartis d'où ils venaient !

Thomas n'est pas d'accord. Ce qui l'inquiète lui, c'est que Momo veuille faire comme si ces hommes n'étaient jamais venus. Voilà ce qui l'inquiète !

Installé devant la télé grâce à laquelle il perfectionne son français, Djamel se désintéresse de ce qui n'est pas encore une dispute. Son indifférence agace Thomas qui le prend directement à parti. Pourquoi est-ce qu'il ne dit jamais un mot ? Il sait bien pourtant que dès qu'il arrête de parler, Momo se fait des idées et imagine tout un tas d'idioties ! Par exemple, qu'il est malade. Est-ce qu'il est malade ? Poser cette simple question suffit à concrétiser un danger que Thomas n'envisageait pas quelques secondes plus tôt. Et si Momo avait raison, si le petit était malade ? Le "petit" continuant à regarder la télé sans répondre, le vigneron prend peur et renouvelle sa demande en hurlant.

- Tu le dirais au moins si tu étais malade ?

Les yeux de Djamel l'enveloppent d'une lumière affectueuse. Par certains traits de caractère, Thomas ressemble beaucoup à Kamel. Lui aussi cachait sa bonté derrière le masque de grandes colères. Djamel sourit, se veut rassurant. Non, il n'est pas malade, tout va bien ! Thomas bougonne, à moitié satisfait. Momo soupire, pas vraiment convaincu. Aucun des deux ne fait de commentaires, mais leur regard reflète la même inquiétude navrée. Si seulement ils savaient comment délivrer le garçon de cette tristesse qui le ronge. Mais ils ne peuvent rien, sinon mesurer chaque jour, impuissants et malheureux, les ravages d'une souffrance dont Djamel garde le secret. Parfois une terreur identique fuse dans leur chair, brièvement, comme un cri qui déchire l'espace et

s'arrête aussitôt. Par pudeur ils n'osent pas le dire, et ignorent qu'ils éprouvent la même angoisse. Ils ne savent pas non plus que le grand silence de Djamal les a emprisonnés, eux aussi, dans ses remparts de solitude.

Malika marche sans prêter attention à l'agitation des rues grouillantes de monde. Aujourd'hui, pour la première fois, Eric lui a parlé de Nedjma, de Saïda, d'Ali, de Djamal. Le médecin semblait n'attendre qu'un simple encouragement, une invite à la confiance qui l'autoriserait à livrer ce que sa pseudo patiente attendait depuis des semaines. Malika n'est parvenue à ce résultat qu'à force de ruse, de patience, et en trahissant la parole faite à Djamal de ne jamais prononcer son nom. Que n'aurait-elle promis pour chasser la tristesse de son regard ? Et puis, comment amener Eric à sortir des gentilles banalités habituelles sans un appât qui le pousserait sur une voie plus personnelle, plus intime ? Malika en appelle à Allah. Puisse le Miséricordieux la protéger des questions trop pressantes du garçon. Elle essaye de se rassurer. Djamal n'a rien d'un inquisiteur. Chez lui, impatience, curiosité, voire énervement, ne s'expriment que par des signes imperceptibles, une manière différente de se taire. Elle a appris à traduire ce langage du silence, mais n'aura aucun scrupule à ne plus le comprendre si cela l'arrange. A condition que Djamal, exceptionnellement, ne change les règles du jeu en devenant plus direct ! Indifférente à la foule qui l'entoure et aux passants qui la bousculent, la danseuse se prépare à l'affrontement en repassant dans sa tête, minute par minute, son dernier entretien avec Eric.

La conversation débuta selon un rituel instauré au fil des visites. Tandis qu'elle se déshabillait avant de s'allonger à plat ventre sur la table de massage, Eric lui demandait des nouvelles de son dos. Souffrait-elle toujours autant ? Aujourd'hui, Malika jugea plus prudent de déclarer qu'elle avait beaucoup moins mal. Eric s'en réjouit avec une sincérité qui toucha la danseuse, il ajouta que c'était là le signe qu'il attendait.

Désormais, les massages seraient remplacés par un simple traitement de prévention, qu'elle devrait suivre scrupuleusement jusqu'à complète disparition des douleurs. Après un bref silence, il avoua, d'une voix moins professionnelle, que Malika lui manquerait.

- Je m'étais habitué à nos discussions. Tu es une femme peu ordinaire.

Malika remercia Eric en minaudant. Elle aussi regretterait de ne plus le voir, il était si gentil, si respectueux, elle n'avait pas l'habitude d'être aussi bien traitée. Son métier d'"artiste" lui valait d'avantage d'insultes que de compliments. Se doutait-il que certains poussaient la méchanceté jusqu'à cracher sur son passage, l'accusant d'être une fille perdue ? Eric lui conseilla de ne pas prêter attention à ces imbéciles. Il paraissait sincèrement outré. Malika comprit que le moment était venu de lancer son premier appât. Elle interrompit le médecin qui, sans cesser de la masser, fustigeait la bêtise humaine et dit, d'un ton rêveur, qu'un jeune garçon lui avait dit à peu près la même chose. Peut-être l'hôpital a-t-il un pouvoir bénéfique sur ceux qui y travaillent ?

- Figure-toi qu'il travaillait ici lui aussi, pas comme médecin bien sûr !

Elle éclata d'un rire de coquette dont la gaîté, toutefois, n'était pas feinte. En effet, la seule évocation de ce mystérieux garçon fit perdre tout contrôle à Eric. Il devint nerveux, fébrile même. Malika voyait-elle toujours ce jeune homme ? Dans quelles circonstances l'avait-elle connu ? Pouvait-elle le lui décrire ? Elle se soumit avec un cynisme impitoyable à l'interrogatoire serré du médecin. Non, elle ne se souvenait pas des circonstances exactes de sa rencontre avec ce garçon un peu étrange. Quant à son apparence, mon dieu, elle ne pouvait en dire grand-chose. Il était très ordinaire, ni beau, ni laid. Par contre, Malika se souvenait très bien de la date exacte de leur rencontre, car c'était le jour anniversaire où elle était dans cette ville !

- Chaque année, je fête cet événement en m'achetant une nouvelle robe. Celle de cette année était bleue, avec des galons blancs, une merveille !

La danseuse mentait sans éprouver le moindre remords. Le visage défait d'Eric l'encourageait, au contraire, à continuer sur cette voie qui, manifestement, était la bonne. Elle minaudait de plus belle en déclarant qu'elle ne dirait pas combien de robes elle s'était offert depuis la première. Les femmes n'aiment pas dévoiler leur âge, c'est bien connu ! Bien sûr, ce qu'elle disait n'intéressait pas Eric, mais il faisait des efforts héroïques pour juguler son agacement et ne pas l'interrompre brutalement. Les babillages apparemment futiles de Malika, ses mensonges grossiers prouvaient le talent diabolique de la danseuse à réduire les hommes à de simples pantins. Ainsi le pauvre Eric, qui ne saurait jamais quel magnifique numéro d'actrice Malika lui avait offert. Après avoir joué les évaporées, elle se mit à lui raconter en gémissant que si elle avait fui son village, c'est que son père voulait la marier de force avec un vieillard. Elle ne regrettait rien, même si sa vie n'était pas facile tous les jours. Mieux valait souffrir libre que d'être l'esclave d'un homme qu'elle n'aimait pas ! Cette grandiose déclaration de foi amena Eric, tête baissée, dans le piège. Il confia à Malika, en chuchotant presque, que son histoire ressemblait étrangement à celle d'une jeune fille qu'il avait soignée. La danseuse sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Allait-elle enfin avoir des nouvelles de Nedjma ? Stoïque, elle attendit que le médecin en finisse avec ce qu'elle connaissait déjà, pour en venir enfin à la période qui l'intéressait, celle d'après Djamel. Elle apprit que Nedjma était certainement à l'abri à l'étranger. Où ? Eric ne savait pas. Il dit, avec un regret chagriné, que ceux qui s'étaient occupé de cacher Nedjma n'avaient pas cru bon de le mettre dans la confidence. Il conclut en soupirant que c'était sans doute mieux ainsi. Dans certain cas, l'ignorance du plus grand nombre est la

meilleure protection pour ceux que l'on veut sauver. Puis, Eric revint à ce qui l'intéressait. Ce garçon, dont Malika ne se rappelait presque rien, s'appelait-il Djamal ? A moins qu'elle n'ait aussi oublié cela ? Malika comprit qu'elle allait devoir en dire un peu plus sur Djamal, sous peine d'éveiller des soupçons du médecin. Elle feignit la surprise, s'extasia en roucoulant. Mais oui ! Ce garçon s'appelait Djamal ! Est-ce qu'en plus de ses talents de soigneur, Eric était aussi devin ? Il secoua la tête en s'efforçant de sourire, s'excusa de tant insister sur cet inconnu qu'elle semblait avoir oublié. Mais il avait aidé un garçon du même nom, qui avait mystérieusement disparu sans qu'il sache exactement pourquoi. Ce qui l'incitait à croire qu'il s'agissait du même Djamal qu'elle avait connu, c'est que lui aussi avait travaillé à l'hôpital. Voilà pourquoi il était si important pour lui de savoir à quelle période Malika avait rencontré ce fameux Djamal. Ne pouvait-elle faire un effort pour se souvenir ? Il donna des dates précises, la harcela à nouveau et l'accula au point qu'elle fut obligée de faire semblant d'admettre que, peut-être, c'est à peu près à l'époque de la disparition du protégé d'Eric que Djamal avait atterri chez elle. Allah seul peut savoir s'il s'agit réellement du même garçon !

Malika savait qu'Eric ne lui en apprendrait pas davantage. Son tour était venu de disparaître, quitter les lieux définitivement et le plus rapidement possible ! Sans attendre qu'Eric l'invite à le faire, elle quitta la table de massage et commença à se rhabiller en faisant mille commentaires, sans reprendre souffle, sur les hasards étonnants de l'existence. Ainsi tranchait-elle le seul lien qui aurait pu ramener Eric vers Djamal. De cela, la danseuse n'en voulait pour rien au monde. Elle rassemblait fébrilement ses affaires sans cesser de parler avec l'affectation excessive d'une coquette un peu fofolle. Mais Eric ne s'avouait pas vaincu et parvint, en un sursaut de désespoir et d'une voix dure, presque méchante, à franchir l'obstacle

verbal dressé par Malika. Si elle acceptait de faire un effort au lieu de parler pour ne rien dire, la mémoire lui reviendrait certainement ! L'inhabituelle grossièreté du médecin donnait la mesure de son désarroi et conforta Malika dans son attitude, au lieu de l'impressionner. Elle referma son sac, se leva en défroissant sa jupe d'une main distraite. Mon Dieu, cet individu n'avait pas dû rester plus de deux ou trois jours chez elle. Franchement, la seule chose dont elle se souvenait vraiment, c'est que ce mal élevé était parti sans même un au revoir.

- Je croyais qu'il était sorti pour se promener, ou chercher du travail ? Mais non ! Pffuittt ! Je ne l'ai plus revu, pas même une carte postale ! Peux-tu le croire ?

L'intensité quasi douloureuse avec laquelle Eric buvait ses paroles lui fit comprendre qu'il était amoureux de Djamal, de "son" Djamal. A partir de ce moment Malika, au lieu de s'étonner ou de douter de sa déduction, ne vit plus en Eric qu'un rival, un rival que sa beauté et surtout sa jeunesse rendaient redoutable. Abandonnant ses manières chaleureuses, elle demanda d'un ton sec si elle pouvait s'en aller. Sa froideur doucha Eric qui retrouva ses bonnes manières et s'excusa en balbutiant. Il n'avait pas voulu se montrer grossier, mais il cherchait Djamal depuis si longtemps que l'espoir de le retrouver enfin lui avait fait perdre sa rigueur professionnelle. Malika accepta ses excuses de bonne grâce et poussa l'hypocrisie jusqu'à faire semblant de le reconforter. Il ne devait rien regretter, si ce Djamal était le même que le sien, c'était un bon à rien et mieux valait ne rien avoir à faire avec lui !

- Moi-même, si j'avais su que la police le recherchait, je ne l'aurais pas aidé, ça non !

Mains croisées sur le cœur, elle mima une peur rétrospective. Heureusement que cet horrible individu avait eu la bonne idée de ne pas s'attarder chez elle, Dieu sait où cela aurait pu l'entraîner, en prison sûrement ! Yeux chavirés, elle jura de ne plus succomber aux élans trop

généreux de son cœur et conseilla maternellement à Eric de faire de même. Eric hocha la tête sans répondre. Avant de refermer la porte, il fit promettre à Malika de l'avertir si un jour Djamel réapparaissait. Ainsi pourrait-il savoir s'il s'agissait du même garçon que celui qu'il recherchait. Malika promit. Ce fut la première fois que mentir la mit mal à l'aise tant le désarroi d'Eric faisait peine à voir. Pourtant, sa décision était irrévocable, Eric n'entendrait plus jamais parler d'elle.

Kamel somnole, tête enfouie dans ses bras appuyés sur la table. A cette heure de la journée le cabaret est désert. Des mouches bourdonnent rageusement dans l'atmosphère alourdie de relents de tabac froid, de transpiration et de parfums bon marché. Les arômes de café et de thé à la menthe luttent vaillamment contre ces remugles. Malika aime l'ambiance de cet endroit jugé malfamé par les honnêtes gens. Ici, elle se sent chez elle et n'affronte d'autres jugements que ceux qui louent sa beauté.

- Bonjour Kamel ! Je te réveille ?

Kamel relève la tête en grognant. Oui ! Elle le réveille, et c'est bien dommage car il faisait un rêve particulièrement agréable. Il rêvait qu'elle était partie au bout du monde avec son maudit Djamel ! A cause de lui, Malika ne dort plus et son teint est plus terne que celui d'une vieille femme ! Les clients finiront par ne plus venir et il sera ruiné, tout ça grâce à ce porte-malheur venu du désert !

Poings sur les hanches, Malika accueille ce chapelet de lamentations en ricanant. Voilà que ce pauvre Kamel délire sans avoir bu maintenant ? Qu'il se rassure, le dos ne lui fait plus mal, elle n'ira plus à l'hôpital, dormira à nouveau comme une marmotte et retrouvera son teint de jeune fille, qu'elle n'a d'ailleurs jamais perdu !

Kamel ravale ses allusions, un brin désobligeantes, sur un mal au dos tellement accommodant que même s'il réclame des soins



réguliers chez le médecin, il n'empêche pas la danseuse de rouler allègrement des hanches chaque soir.

Aucune réplique ne venant la contredire, Malika enterre la hache de guerre et vient s'asseoir en face de Kamel, qui la regarde faire d'un œil ironique. Elle fait semblant de ne rien voir et déclare en soupirant que la traversée de la ville à pied l'a épuisée. Un café lui ferait le plus grand bien. Kamel se lève et se dirige vers le comptoir, en protestant qu'il a autre chose à faire qu'à servir "madame". Et Djamel, qu'est-ce qu'elle en a fait de Djamel ? Il devrait être là lui aussi, le bar va bientôt ouvrir ! Tous les deux commencent à lui taper sérieusement sur le système ! Un jour Kamel les jettera dehors et il aura raison !

Reproches et menaces laissent Malika de glace, à peine répond-t-elle d'un air absent que Djamel ne sait pas qu'elle est revenue. Contrairement à son habitude, elle est venue directement ici au lieu de s'arrêter d'abord à l'appartement. La nouvelle est assez extraordinaire pour étonner Kamel, qui se brûle avec le café et manifeste sa douleur par un horrible juron. Le regard perdu dans le vague, Malika oublie de le consoler d'une moquerie. Tirailé entre inquiétude et curiosité, Kamel traverse la salle en marmonnant et dépose un verre de café fumant devant la danseuse. Malika saisit la petite anse, tout à la fois pratique et ornementale du récipient, souffle distraitement sur le nectar brûlant avant d'y tremper prudemment ses lèvres et le déguster, par petites gorgées gourmandes, sans un mot. Frustré à l'extrême, Kamel n'en respecte pas moins son silence. Amoureux depuis le jour lointain où elle est entrée dans sa gargote à la recherche d'un travail, il n'a jamais été l'amant de Malika. La danseuse ne l'aurait pas repoussé, mais Kamel n'a pas voulu que son nom allonge la liste de ceux à qui elle se donne par compassion, désir, ou quelques billets. Au fil des ans il est devenu l'ami indispensable, tour à tour père, frère, confident. Malika l'aime aussi, d'un amour

exclusif que rien ne pourra détruire. Kamel s'en contente et ne voudrait pour rien au monde briser, par un aveu malvenu, l'équilibre fragile d'une relation établie sur la base de concessions mutuelles et d'indulgence. Il fait semblant d'ignorer de quelle manière Malika arrondit ses fins de mois, elle ferme les yeux sur ses petits trafics délictueux. Ils se comprennent d'un regard, leur connivence ressemble à celle d'un vieux couple. L'arrivée de Djamel dans leur univers n'a pas perturbé cette relation. Si Kamel souffre de l'amour que Malika éprouve pour le garçon, sa sympathie pour lui est plus forte que sa jalousie. L'affection qu'il lui porte est sincère, dénuée d'aigreur. Malika ne saura jamais que les regards qu'elle décoche à Djamel quand elle danse, déchirent le cœur du brave Kamel ? Mais quand Djamel oublie de la regarder, c'est à lui qu'elle sourit et ce sourire le console de n'être rien, rien de plus que l'ami.

Malika vérifie l'heure à la pendule, délabrée et tâchée de chiures de mouches, qui trône au milieu des bouteilles, sur l'étagère au-dessus du comptoir. La danseuse semble nerveuse, désespérée. Kamel l'observe, hésite, sait qu'elle ne dira rien mais demande quand même ce qui la préoccupe. Malika avale sa dernière gorgée de café, se lève, caresse gentiment le dos de Kamel d'une main couverte de bagues en toc. Il ne doit pas se faire de souci, tout va bien. Kamel fait semblant de la croire, savoure la douceur de la main qui repose, immobile, sur sa nuque penchée. Puis, Malika dit qu'elle va jusqu'à l'appartement pour changer ses vêtements de ville qui la gênent. Elle reviendra dans un moment avec Djamel, ce ne sera pas long.

- A tout à l'heure !

Malika ne voit pas le dos de Kamel s'affaisser, imperceptiblement, quand elle retire sa main, ni ne prends garde à la voix éteinte qui lui répond :

- A tout à l'heure ma colombe.

Djamal, l'enfant de la lumière, s'est habitué à dormir le jour et veiller la nuit. Couché à l'aube, debout au crépuscule, il a obtenu de Malika qu'elle le laisse aller, seul, se perdre dans l'agitation de la vieille ville. Depuis des mois que ses pierres, presque millénaires, le protègent du monde extérieur, Djamal connaît aujourd'hui chacune d'elles aussi bien que si elles l'avaient vu naître.

Kamel n'aime pas ces sorties en solitaire et exhorte le garçon à la prudence. Malika, consciente de l'importance de ces promenades solitaires sur le moral du garçon se tait, dents serrées sur sa peur.

Ainsi s'écoule le temps, monotone et faussement paisible.

Djamal s'arrête pour admirer le travail d'un artisan qui martèle le cuivre et dessine, avec une habileté déconcertante, des frises d'une symétrie parfaite. Dans cette ruelle étroite où chaque pas de porte ouvre sur une échoppe, la foule des passants avance, chacun bousculé, pressé, collé les uns aux autres. Djamal aime se sentir malmené par cette vague humaine, lutter contre sa pression aveugle. Brusquement, alors qu'il savoure l'instant, une douleur fulgurante irradie son corps. Des hurlements de femmes dominant la rumeur, les badauds s'arrêtent pour contempler, avec une avidité malsaine, le corps écroulé au milieu des cuivres. Les commentaires fusent tandis que l'artisan, revenu de sa surprise, se lamente en hurlant dans l'indifférence générale. Qu'a-t-il fait à Allah pour que cet inconnu vienne s'affaler au beau milieu de son étalage ? Il ne peut plus travailler, encore moins vendre ! Qu'on sorte cet homme de là, vite, vite ! Les plus cyniques provoquent sa fureur en rétorquant qu'il n'a qu'à faire son ménage lui-même. Le blessé est momentanément oublié, l'altercation opposant l'artisan aux moqueurs offrant un spectacle plus intéressant.

La souffrance possède sa vie propre et change d'une minute à l'autre. Djamal ne sait pas mesurer

si elle s'estompe ou s'amplifie. Il ne souhaite qu'une chose, qu'on le laisse tranquille, juste un moment, le temps de trouver la force de se relever et marcher jusqu'à l'appartement. Malika saura comment le soulager. Mais ces gens ne cessent de crier, surtout l'artisan qui, lorsque Djamel s'est écroulé sur lui, l'a repoussé avec dégoût, comme il l'eut fait avec un tas d'immondices. Depuis, il ne cesse de hurler. Ses glapissements éclatent en ondes douloureuses dans la tête du garçon. La providence peut accorder la grâce de deux mains divinement habiles, et n'accorder rien d'autre que cela au bénéficiaire de ce don. Ainsi en est-il de cet homme, qui dessine la beauté dans le cuivre mais est incapable d'un simple élan de compassion.

Djamel ne savait pas que l'on pouvait avoir aussi mal. Cette douleur est bien différente de celle qui le clouait au sol après l'explosion, ou quand il est tombé sous les coups d'Ali et de ses fils. Celle-là irradie chaque parcelle de son corps, joue avec chacun de ses nerfs, navigue en ondes insupportables de la pointe de ses cheveux jusqu'au bout de ses orteils.

Djamel n'avait plus invoqué le nom d'Hatchepsout depuis la mort d'Ali, mais il souffre trop, elle seule peut l'aider. Les forces lui manquent pour prier, il ne peut que l'appeler dans le silence de sa souffrance, comme un enfant appelle sa mère et guette son à travers le brouillard de ses larmes.

Brusquement, elle est là, immobile au milieu de l'agitation. Son front pur est marqué d'un pli sévère. Djamel ne sait plus qu'il délire. Sa joie est parfaite, infinie, inespérée. Pour la première fois sa reine le voit, sa reine le regarde ! Djamel veut se précipiter vers elle, se jeter à ses pieds, mais la douleur le paralyse et le garde cloué au sol. Pourtant, certains ont cru le voir bouger. Un cri domine alors tous les autres.

- Il est vivant !

Hatchepsout se tourne vers celui qui vient de hurler. Sa bouche se pince comme si elle allait lancer un ordre. L'homme fait un pas et

s'agenouille près du blessé, sans savoir qu'il s'agenouille aussi devant Pharaon.

- Je le connais ! Il s'appelle Djamal ! C'est le barman de "La lune bleue" !

Le mort n'est pas mort et il a un nom ! Il n'en faut pas plus pour lui prodiguer l'aide qu'on doit à un ami. En outre, la plupart de ces hommes fréquentent régulièrement le troquet de Kamel. Il n'y a que là-bas qu'ils peuvent tout oublier en se grisant de musique et du spectacle envoûtant des danses de Malika. Les lourdes plaisanteries et le rire gras de Kamel trouvent leur équilibre dans la gentillesse muette de Djamal. Ce lieu, dont ils ne parlent pas en famille et qu'ils n'évoquent entre eux qu'à voix basse, compte parmi les choses importantes de leur vie.

Parce que la gravité de sa blessure le fait flotter à présent dans une sorte de semi inconscience, Djamal ressent avec une acuité animale le changement qui vient de s'opérer. Il remercie Hatchepsout avec les mots d'amour qu'il psalmodiait autrefois, quand la mort d'Ali n'avait pas balayé tous ses rêves.

Malika étouffe un cri en voyant l'étrange cortège des brancardiers bénévoles debout devant sa porte. Djamal est assis, tel un pantin désarticulé, sur les bras croisés de deux d'entre eux, tandis que les autres l'empêchent de tomber en arrière. Le garçon est inconscient et gémit comme un animal. Kamel transpire à grosses gouttes. Il ne savait pas quoi faire ! Ces hommes ont transporté Djamal au cabaret, mais sa blessure paraît grave, il a besoin d'un médecin c'est sûr ! Kamel bafouille, s'affole. Un médecin risque de poser des questions, peut-être même demander les papiers du garçon ! Qu'est-ce qu'ils vont bien pouvoir lui raconter ?

Malika ouvre grand la porte, fait entrer les hommes, ordonne à Kamel d'aller chercher un certain Slimane.

- DEPECHE-TOI !

Elle fait installer Djamal sur le lit et chasse ensuite les hommes en les bousculant vers la

sortie, comme de vulgaires importuns, sans un merci. Puis, elle se précipite vers Djamel qui semble mort, absent à jamais, déboutonne la chemise ensanglantée avec des gestes que la peur rend malhabiles. La blessure est nette, profonde. Le sang continue de s'écouler en abondance par cette plaie béante. Un sang noir, qui effraye Malika. Elle défait le foulard noué autour de ses hanches pour le rouler en une boule compacte qu'elle appuie vigoureusement sur la plaie. Ensuite, il ne lui reste plus qu'à prier en attendant l'arrivée de Kamel et de Slimane, le médecin. Un médecin alcoolique, désavoué de ses pairs et qui exerce ses talents à l'intérieur de la vieille ville, auprès d'une clientèle peu regardante parce que désargentée. Certains racontent que Slimane, longtemps avant que l'alcool ne prenne toute la place, était un brillant chirurgien.

Un bref examen suffit pour que Slimane ordonne l'hospitalisation. Malika réplique que c'est impossible, mais Slimane insiste, d'une voix pâteuse. Le blessé a perdu trop de sang et il mourra si on ne lui fait pas rapidement une transfusion. Ce genre de soin ne peut se faire qu'à l'hôpital, ce n'est pas difficile à comprendre quand même ! Si Malika s'attendait à un miracle, elle s'est trompée ! Les miracles, Slimane n'en a jamais vu ! L'ivrogne rote tous les trois mots, singe une gravité éminemment professionnelle, ponctue ses conseils de grands gestes désordonnés, sans toutefois perdre de vue l'essentiel : la seule chance de survie du garçon est de l'amener à l'hôpital.

Malika sent une rage froide prendre le relais de son affolement. Elle saisit Slimane aux revers de son costume crasseux, met en péril un équilibre déjà précaire en le secouant violemment et lui conseille d'une voix menaçante de ne plus parler d'hôpital. La chose la plus importante dans l'immédiat est de le dessouler. Kamel l'aidera.

- Tu es un bon médecin, tu m'aideras à le sauver !

Elle a le bon goût de ne lâcher Slimane qu'après l'avoir assis sur le pouf en cuir orange, posé devant la fenêtre. Puis, elle va reprendre son poste auprès de Djamal, sans prêter plus d'attention aux protestations balbutiées par le médecin. L'important est qu'il ait été capable, malgré son état, de stopper l'hémorragie avec seulement un tampon de coton et une bande Velpo. Cette prouesse est la preuve pour Malika qu'elle a choisi la meilleure solution. Dans la cuisine, Kamel prépare une mixture qui, malgré un goût exécrable, n'en dissipera pas moins, en quelques minutes, les vapeurs éthyliques dont le cerveau de Slimane est fâcheusement embrumé. Ensuite, le médecin n'aura plus qu'à faire la liste des produits et des ustensiles médicaux dont il a besoin pour soigner Djamal. Quels qu'ils soient, Kamel les trouvera.

Allongé sur des coussins posés à même le sol, Slimane est réveillé en douceur par Malika. Il grogne, s'étire, bâille bruyamment avant de s'asseoir et prendre le bol de café chaud des mains de l'amie.

- Comment va ma lionne des montagnes ce matin ?

Depuis huit jours qu'elle le retient prisonnier, des rituels se sont instaurés. Le réveil de Slimane est de ceux-là. La question est toujours la même, la réponse aussi. Malika dit qu'elle a sommeil et chasse le médecin dont elle prend la place sur les coussins. Mais aujourd'hui, contrairement aux autres jours, la danseuse laisse le temps à Slimane de déguster son café et, détail encore plus extraordinaire, le regarde d'un air presque aimable. Toutefois, l'expérience lui ayant appris qu'une demande gentiment anodine pouvait déclencher une réaction explosive, Slimane préfère se taire. Après quelques minutes d'attente, Malika lui dit que Djamal a dormi paisiblement toute la nuit. Elle le regarde avec une humilité un peu inquiète, et cette lumière d'espoir dans les yeux que Slimane reconnaît, pour l'avoir vue il y a longtemps, chez ceux qui espéraient la guérison d'un des leurs. La question de Malika lui rend,

pour quelques secondes magiques, une dignité perdue dans l'alcool.

- C'est bon signe non ?

Slimane hoche la tête. Oui, c'est bon signe ! Poings serrés et paupières closes, la danseuse retient des larmes de soulagement. Le médecin vide son bol d'un trait et se lève pour ausculter Djamel. Depuis huit jours que Malika le séquestre, il n'a pas bu autre chose que du café ou du thé et semble s'en porter mieux. A certains moments, l'envie de boire lui arrachait des plaintes. Il crachait alors des bordées d'injures à la face de Malika, en chuchotant, pour ne pas troubler le repos du blessé. Reconnaissante de tant de tact, la danseuse n'opposait aucune résistance à ses accès de fureur, aussi nécessaires que le jet de vapeur dont l'échappée empêche l'implosion d'un récipient surchauffé et hermétiquement clos. Un jour, exaspéré par le manque, Slimane tenta d'arracher la clé cachée dans le corsage de sa geôlière. Une brève lutte s'ensuivit, au cours de laquelle l'ivrogne eut l'impression de s'être attaqué à une lionne enragée. Sa défaite se solda par quelques égratignures et morsures, bien plus douloureuses que la blessure infligée à un amour-propre insensible depuis longtemps. Ce fut là sa seule tentative d'évasion. Depuis l'incident, Malika est gratifiée du titre de "lionne des montagnes", signe d'allégeance et de respect du vaincu à son vainqueur.

Un examen minutieux confirme à Slimane que Djamel est sauvé. L'inconscience dans laquelle se trouve toujours le garçon est une énigme, médicalement inexplicable. Il soupire, se gratte le cuir chevelu d'un air perplexe, soupire à nouveau, jusqu'à ce que Malika manifeste son inquiétude d'une voix exaspérée. Que se passe-t-il à la fin ? Slimane la rassure. Tout va bien ! Physiquement, la guérison suit son cours. Par contre, il est incapable de dire pourquoi Djamel ne reprend pas conscience. L'angoisse de la danseuse lui inspire les mots qui réconfortent. C'est étrange bien sûr, mais pas dramatique. Ils



devront patienter encore un peu, voilà tout ! Ce n'est qu'une question de temps.

Slimane et Malika ne peuvent pas savoir que Djamal a déjà vécu cette prostration, cette torpeur inexplicable, ce refus de regagner la rive après une longue errance au large.

La chambre de Pharaon regorge de tapis, tentures, meubles précieux, coupes ciselées, miroirs polis, coffres sculptés, divans d'ivoire, volières en or bruyantes de centaines d'oiseaux multicolores, luxe inouï assemblé sans aucune logique que celle de clamer, jusque dans son intimité, la gloire du dieu vivant. Au milieu de cette profusion, tel un trône dressé en haut de plusieurs marches, le lit. Austère comme un mausolée, tendu de draps de lin aussi légers que les cheveux d'un enfant. Agenouillée sur ce vaisseau Hatchepsout, seule, pleure en silence.

Dehors, Râ est à son zénith. Thèbes la flamboyante dort, ainsi que le palais. Esclaves, nobles, prêtres, scribes, toute la multitude attachée au service de pharaon repose dans la fraîcheur des couloirs, des appartements, des jardins ou des écuries. Le Nil, immobile, semble dormir lui aussi. Les soldats de la garde royale s'efforcent à la vigilance et marchent de long en large pour ne pas succomber au sommeil.

Dans sa chambre ruisselante de trésors, Pharaon pleure.

Djamal s'approche, s'incline profondément pour saluer sa reine comme il l'a vu faire aux serviteurs.

- Hatchepsout ma reine, je suis venu te remercier !

Mais Hatchepsout se tait. Hatchepsout continue de pleurer. Hatchepsout ne sait pas qu'elle n'est plus seule.

- Parfois il crie. On dirait qu'il appelle quelqu'un, mais je n'en suis pas sûre !

Les délires de Djamel effrayent Malika, l'attente l'épuise, l'angoisse la rend folle. Elle sanglote, gémit qu'elle en a assez d'avoir peur. Est-ce que Djamel va rester inconscient pour toujours ? Est-ce que ses assassins continuent de le chercher ? Et s'ils le retrouvent, que va-t-il se passer ? Ils le tueront c'est sûr, ils le tueront et elle ne pourra rien faire, rien !

Kamel la prend dans ses bras et la berce doucement.

- Calme-toi ma colombe !

Malika ne veut pas se calmer. Elle va perdre Djamel, elle le sait, elle le sent ! Accrochée à Kamel elle sanglote, balbutie en un même amalgame ses terreurs, ses regrets, dérisoires et déchirants. Les assassins ont frappé avant qu'elle ait pu annoncer à Djamel que ses amis allaient bien ! Elle était si heureuse en allant ouvrir la porte. Comment son cœur ne s'est-il pas arrêté de battre quand elle l'a découvert, à moitié mort, dans les bras de ceux qui la lui ramenaient ? Et ce sang, tout ce sang !

Malika se détache lentement des bras de Kamel. Elle semble tout à coup vieille, fatiguée, dit que dès qu'il ira mieux, Djamel devra partir loin, très loin de ceux qui lui veulent du mal, dans un ailleurs où elle ne pourra pas le suivre. Assise sur le lit, la danseuse sanglote sans bruit, le visage enfoui dans le creux de ses mains petites et fines. Kamel cherche désespérément, sans en trouver aucun, les mots qui la consoleraient.

Tout à coup, un murmure vient rompre le silence insupportable. C'est Djamel qui supplie Malika de ne plus pleurer. Son chagrin a réalisé le miracle auquel ni elle, ni Kamel, ne croyaient plus. La joie et le soulagement lui font perdre la tête, elle rit et pleure tout à la fois, étreint farouchement la main qui caresse sa joue, répète

"Tu es revenu ! Tu es revenu !", comme si Djamel revenait des confins du monde. La scène bouleverse Kamel, qui lutte vaillamment contre un trop plein d'émotion en se grattant frénétiquement le cuir chevelu, tout en accablant Djamel de reproches virulents et enrroués. A cause de lui, les affaires de son cabaret se portent très mal. Pourquoi ? Mais parce que Malika ne l'a pas quitté une seule minute ! Deux semaines collées à lui comme une mouche sur un pot de miel ! Deux semaines sans travailler ! Résultat, le gros de la clientèle est parti ailleurs et ceux qui restent sont plus tristes qu'une oasis sans eau !

Djamel gratifie Kamel d'un sourire désarmant, murmure que lui aussi est heureux de le voir, puis ferme les yeux et s'endort, comme un enfant épuisé. Bouleversé d'être encore une fois pris en flagrant délit de gentillesse, malgré ses efforts pour paraître féroce, Kamel s'éclaircit la voix d'un raclement de gorge discret et sauve la face, en chuchotant d'un ton rogue qu'il est obligé d'aller ouvrir le bar en attendant la ruine définitive !

Malika reste seule à veiller le repos de Djamel. Elle a libéré Slimane le matin même, après avoir admis qu'il était impuissant à arracher le garçon au mal étrange qui le retenait inconscient. Le médecin est parti, en promettant de revenir chaque jour, jusqu'à ce que Djamel soit définitivement sorti d'affaire. Slimane allait devoir affronter à nouveau les vieux démons que Malika, sa "lionne du désert", avait su emprisonner.

Pour la première fois depuis plusieurs jours Malika ose s'allonger à côté de Djamel. L'épuisement la fait sombrer dans un sommeil sans rêve. Derrière les volets clos, la chaleur suffocante de midi plonge la vieille ville et au-delà, la cité toute entière, dans la torpeur. La vie ne reprendra qu'à l'heure où le crépuscule allonge les ombres et ramène un peu de fraîcheur.

"Ils" l'ont retrouvé.

Djamal jette sa brassée de sarments sur ceux déjà amassés dans le fossé. Cloué au lit par un virus grippal particulièrement agressif, Thomas s'en est remis au garçon pour les travaux de la vigne. Djamal se retrouve seul, durant des heures, sans aucun rempart pour le protéger de ses terreurs. Il travaille mécaniquement, l'esprit occupé à fouiller ses souvenirs afin d'y retrouver le visage de celui qui l'a frappé. Mais il ne reste rien dans sa mémoire, pas même le frémissement de la chair qui souffre. Pourtant, son intime conviction ne lui laisse aucun doute. Les hommes qui sont venus chez Thomas sont les fils d'Ali. Ils l'ont retrouvé et vont achever ce qu'ils ont commencé voici bientôt trois ans. Djamal s'applique au détachement. Puisque rien ne peut se faire sans la volonté d'Allah le Très Miséricordieux, c'est sans haine, sans révolte et sans peur que le sage doit se soumettre à son sort, quel qu'il soit.

Le manque de vent a installé une humidité marine qui gêne l'embrassement des sarments. Quelques minutes de lutte incertaine entre l'eau et le feu sont nécessaires, avant qu'une fumée blanche s'élève enfin, paresseusement, vers le ciel plombé. Contrée de passage des vents terrestres et marins, la nature semble étonnée de son propre silence, comme en attente d'un signe qui réveillera la rumeur familière d'un souffle sur les coteaux.

Djamal regarde les flammes sans les voir. Un gémissement discret le ramène à la réalité. Ficelle le fixe avec une inquiétude attentive. Contrairement aux hommes, que les silences énigmatiques et l'apparente plénitude de Djamal abusent facilement, le chien réagit toujours à ses crises d'angoisses par des plaintes amicales, ou quelques coups de langue affectueux qui le réconfortent. Djamal remercie Ficelle d'un

gratouillis derrière l'oreille, quand un bruit de moteur déchire le silence. Le garçon se tourne vers la route en contrebas et voit une voiture déboucher du virage, à une vitesse si réduite qu'un piéton pourrait la suivre sans effort. Arrivé à hauteur de la vigne, le véhicule s'arrête. Djamal est trop loin pour entendre le ronronnement du moteur, mais la fumée grisâtre qui s'échappe du tuyau d'échappement signale que le contact est resté allumé. Rien ne paraît plus menaçant que cette voiture immobile, en attente, tel un fauve prêt à bondir. Quand la portière s'ouvre, Djamal a la désagréable impression que sa poitrine devient trop étroite et que son cœur va éclater. Le second fils d'Ali descend et hume l'air avec une satisfaction animale. Le frère aîné et le cadet apparaissent à leur tour. Debout au milieu de la petite route de campagne, les trois hommes regardent Djamal.

Leur manège insolite, la peur qu'il sent chez Djamal, poussent Ficelle à attaquer au lieu de se cacher derrière les jambes du garçon, comme il le ferait d'habitude. Dos hérissé d'une crête digne d'un molosse, il s'élançe sans un grognement à l'assaut des intrus, dévale la vigne, saute les murettes, la face défigurée d'un rictus menaçant, babines retroussées sur une dentition qui, bien que très saine, n'effraierait pas un enfant. Peu importe, Ficelle se croit terrifiant et bondit sur la voiture, qui démarre avant que ses griffes ne mettent à mal la belle carrosserie. Encouragé par cette fuite en trombe, il poursuit ses adversaires en aboyant comme un forcené jusqu'au virage, limite d'une zone qu'il considère comme son territoire. Arrivé là, Ficelle stoppe net, lance encore quelques aboiements furieux, puis rejoint Djamal en caracolant fièrement. Son air fanfaron et ses jappements satisfaits prouvent, sans l'ombre d'un doute, qu'il est persuadé avoir chassé l'intrus par la seule puissance de son autorité.

Après une dizaine de jours passés au lit, Thomas, bien qu'encore trop faible pour se lever,

commence à se sentir mieux. Momo le soigne avec l'attention d'une mère poule et supporte avec philosophie sa mauvaise humeur et ses caprices.

Assis dans son lit tel un souverain sur son trône, la tête et les épaules enveloppées d'un châle, le buste soutenu par de gros coussins, le vigneron accueille Djamal avec une fougue qui augure d'une prochaine guérison. La grippe ne l'a pas tué, mais Momo est en train de l'envoyer au cimetière ! Avec la bénédiction du docteur par-dessus le marché ! C'est pour ne plus retomber dans ce piège qu'il a pris la décision, dorénavant, de se faire vacciner contre la grippe.

- Et personne, je dis bien PERSONNE, ne m'en empêchera !

Momo le rassure en ricanant. Thomas peut dormir sur ses deux oreilles, personne ne l'empêchera de se conduire en adulte responsable, sauf peut-être sa terreur des piqûres ! A-t-il oublié que la seule vue d'une aiguille, même à la télé, lui fait presque tourner de l'œil ? Le vigneron cherche en vain une réplique cinglante. Momo a raison, le seul fait de voir une seringue lui donne la nausée et le fait transpirer, signes précurseurs d'un évanouissement. Ses efforts pour dissimuler cette humiliante faiblesse n'ont servi à rien, et son aversion des piqûres est depuis toujours la risée des piliers du front de mer. Thomas se renfrogne en grognant, sous l'œil goguenard de Momo. Djamal profite de ce bref arrêt des hostilités pour annoncer, d'une voix sourde, qu' "ils" l'ont retrouvé. Puis, tête basse et yeux baissés il attend, tel un enfant pris en faute. Momo sent la pitié lui tordre les entrailles. Djamal paraît soudain si fragile, si vulnérable. Thomas, comme à l'accoutumée, extériorise son émotion en hurlant. Quiconque osera toucher un cheveu du petit aura affaire à lui ! Il n'a jamais tué personne, mais il étripera le premier qui regardera Djamal de travers ! Mieux, il les tuera à coup de fusil, la même balle que pour un sanglier, et bonsoir tout le monde ! Le rouge de la fièvre allume ses joues et une crise de toux lamine sa révolte. Djamal s'approche, pose une main sur l'épaule de l'ami.

Son regard est redevenu impénétrable, sa voix douce et paisible.

- Calme-toi Thomas.

Thomas retombe en haletant sur les coussins. Se calmer ! Se calmer ! Facile à dire ! Et d'abord, qui c'est, "ils" ?

Djamal garde sa main sur l'épaule de Thomas. Les fils d'Ali sont venus jusqu'à la vigne, à bord d'une voiture grise. Ils n'ont rien fait, rien dit. Ils l'ont regardé, c'est tout.

- Après, ils sont partis.

Une quinte plus violente que la précédente interdit tout commentaire à Thomas. Momo lui fait ingurgiter une cuillerée de sirop, en se demandant si le moment n'était pas venu d'emmener Djamal chez la Berthoune. Thomas rétorque d'une voix mourante que si on l'avait écouté ce serait fait depuis longtemps :

- Seulement, ce que je dis ou rien, c'est la même chose !

Il rabat les couvertures pour se lever, mais Momo le lui interdit avec cette autorité dont il use rarement, mais contre laquelle Thomas ne sait pas résister. Vieux réflexe de jadis, quand son père l'obligeait à obéir à Momo, l'employé mais surtout l'ami, comme à lui-même. Le vieil homme déclare que pour l'instant, Thomas est trop faible pour aller ailleurs que dans son lit ! Cette faiblesse, conjuguée à d'éventuels caprices de la deux-chevaux, caprices nombreux, variés autant qu'imprévisibles, risquerait d'aggraver une situation déjà difficile. Le départ du garçon peut attendre un jour ou deux. Bien sûr, en attendant, il devra de nouveau rester claquemuré. Mais le petit commence à en avoir l'habitude ! Désespéré de se sentir aussi faible, Thomas proteste en gémissant que Momo perd la boule, sa proposition est suicidaire. Pourquoi ne pas demander à un de leurs amis de l'accompagner jusque chez la Berthoune, il en connaît au moins deux qui accepteraient sans se faire prier et sans demander d'explications !

Assis près de la fenêtre, Djamal gratte l'oreille de Ficelle qui se laisse faire



béatement. Il écoute, ne dit rien, attend le moment favorable pour intervenir. Momo réfléchit à la proposition de Thomas, qui se garde bien de troubler ses cogitations. Le silence est total. Djamal peut enfin donner son opinion. Fuir ne servira à rien. Les fils d'Ali l'ont retrouvé ici, ils le retrouveront n'importe où.

- Nul ne peut se dérober à la volonté d'Allah.

Momo soupire, admet du bout des lèvres que le raisonnement du "petit" est assez logique. Faut-il pour autant ne rien tenter ? Tant de fatalisme révolte Thomas qui se laisse aller à un nouvel accès de fureur, lequel déclenche un commencement de crise d'étouffement en bonne et due forme. Momo se met alors vraiment en colère. La rareté de l'événement calme instantanément le vigneron, qui remonte ses couvertures jusqu'au menton et boude en attendant la fin de l'orage.

Finalement, le vieil homme suggère une bonne nuit de repos pour tout le monde et invite Djamal à rester chez Thomas, jusqu'à nouvel ordre.

- C'est plus prudent !

Le bateau qui doit emporter Djamel au-delà de l'infini liquide est délabré et puant. En contrepartie d'une somme prohibitivement élevée, le capitaine accepte de ne pas voir les passagers clandestins qui embarquent sur son rafiote. Les économies de Malika et une partie de celles de Kamel ont été englouties dans l'aventure. Il ne reste plus grand-chose dans le porte-monnaie de la danseuse, mais elle voudrait que Djamel prenne le peu qu'il contient. Il n'acceptera jamais, c'est pourquoi elle ruse en lui demandant de le garder en souvenir.

- Il est vide, mais il t'aidera à ne jamais oublier Malika.

Un marin crasseux et mal rasé hurle à la cantonade que le bateau va appareiller, ceux qui ne sont pas du voyage doivent descendre à quai. Les gémissements de la chaîne qui remonte l'ancre poignent la chair de Malika.

Après une accolade vigoureuse, quelques balbutiements émus et un dernier juron pour exprimer son chagrin, Kamel laisse le couple seul.

Malika dévore des yeux le visage qu'elle ne reverra plus. Ses doigts caressent la nuque tiède, fouillent les boucles drues, dessinent la ligne d'une oreille, effleurent les joues, le dessin de la bouche. Malika dit adieu à cet univers de chair sans lequel la vie ne sera plus la vie. Elle se grise une dernière fois de l'odeur de ce corps auquel elle a appris l'amour.

- Embrasse-moi !

Djamel l'embrasse et comprend qu'il n'aimera jamais une autre femme et ne connaîtra jamais un autre corps que celui de Malika. Il prend entre ses mains le visage familier, à la beauté toujours intacte mais fragile, le fixe intensément, sans un mot, jusqu'à ce qu'après une dernière étreinte Malika se détache de lui et le quitte, comme on tombe. Il la regarde descendre la passerelle à petits pas prudents, saisir la main de Kamel

contre lequel elle s'abat en sanglotant. Djamal le voit enlacer Malika avec une douceur maladroite alors, un sentiment qui ressemble à de la jalousie, lui mord le cœur. Les amarres sont lâchées, le quai s'éloigne. Les deux silhouettes enlacées s'amenuisent, jusqu'à n'être plus que deux points minuscules, confondus en une tâche dérisoire. Le désespoir envahit le garçon qui, agrippé au bastingage, se demande ce qu'il reste aujourd'hui de ses rêves. Même s'il trouvait une nouvelle route des caravanes, comment pourrait-il revenir sur cette terre qu'il a dû fuir, lui, l'assassin d'Ali ? Désire t-il encore trouver autre chose que cette paix qui l'a quittée ? Et Malika ? Que va devenir Malika la Très Douce ?

Quand la terre n'est plus à l'horizon qu'une vapeur imperceptible dont on ne sait plus si elle dessine le ciel ou la mer, Djamal ferme les yeux. Ses compagnons de traversée, riches de leur seule espérance, jouent aux dés, accroupis sur le pont. Tout à coup, un hurlement les cloue sur place. Ils ne comprennent pas tout de suite que la puissance rauque et animale de ce cri vient du jeune garçon, dont ils ne voient que le dos. Des marins se précipitent, le capitaine sort une tête effarée de la cabine de pilotage, disparaît pour réapparaître aussitôt armé d'une arme à feu. Persuadé qu'un homme vient de se faire égorger, il court lui aussi en direction de la poupe. Djamal continue de hurler, comme le ferait un chien qui sent la mort arriver. Personne n'ose l'approcher et le capitaine lui-même reste prudemment à distance. Il demande si le garçon est fou. Les trois autres haussent les épaules. Comment le sauraient-ils ? Ils n'avaient jamais vu le garçon avant l'embarquement ! L'un d'eux, qui ne digère pas le prix astronomique exigé par le capitaine pour la traversée, ricane en disant que c'est lui et non eux qui devrait répondre à cette question ! Le capitaine vocifère qu'il n'en sait rien et que jusqu'ici personne ne s'est plaint de sa discrétion. Sa colère inquiète le plus âgé des clandestins, qui juge le bonhomme, armé de surcroît, capable de les jeter tous par-dessus

bord, rien que pour calmer ses nerfs. Il se fiche que le garçon soit fou ! Dans l'immédiat, le plus important est de calmer la fureur du capitaine en se désolidarisant de l'inconnu.

- La femme m'a proposé de l'argent pour que je le protège, mais j'ai refusé !

La diversion est un succès, la cupidité du capitaine calme son agressivité. Pourquoi refuser l'aubaine de gagner quelques pièces à si bon compte, alors que la misère vous oblige à fuir votre pays ? La suspicion plisse ses paupières et dénonce clairement qu'il regrette de n'avoir pas demandé davantage que le prix habituel à celui qui vient de parler. Conscient de marcher sur le fil du rasoir, celui-ci se dépêche d'éradiquer un éventuel marchandage. Bien sûr, pauvre comme il est, la sagesse aurait été d'accepter la proposition de cette femme. Mais elle était trop belle et le garçon trop étrange, il ne voulait rien avoir à faire avec ces deux là. Non, vraiment, il ne regrette rien ! Le capitaine hoche la tête d'un air mi-figue, mi-raisin. Le passager comprend que ses arguments ne l'ont pas tout à fait convaincu et qu'il doit trouver mieux s'il ne veut pas être allégé de quelques deniers supplémentaires. Il ajoute sur le ton de la confiance qu'il croyait avoir affaire à une mère et son fils, jusqu'à ce que leur baiser d'adieu rectifie son erreur. Hommes d'équipage et clandestins ont le même ricanement vulgaire. Hermétique aux sous-entendus salasses, le capitaine se gratte le crâne en observant Djamal. Toujours accroché à la rambarde, les phalanges blanchies à trop serrer le fer rugueux de rouille, le garçon a cessé de crier. Il n'a pas bougé d'un pouce et reste là, face à l'horizon, comme figé à tout jamais. Finalement, son calme rassure le capitaine qui, fatigué de toutes ces histoires pour pas grand-chose, disperse clandestins et hommes d'équipage en braillant. Puis, il regagne le poste de pilotage, se rince le gosier avec une bonne lampée d'alcool, et relègue définitivement l'incident aux oubliettes.

Quelques jours plus tard, le bateau arrive en vue des côtes françaises. Sous prétexte que la douane de ce pays l'a à l'œil et qu'il doit être prudent, c'est en pleine nuit que le capitaine se débarrasse de son encombrante cargaison. Deux marins tirent la chaloupe qui dépose les hommes dans une crique et s'éloigne, sans qu'un mot ait été échangé durant le trajet. Abandonnés à eux-mêmes, les clandestins écoutent décroître le clapotis des rames sans oser avouer la peur, presque enfantine, qui leur serre la gorge. Peur de la solitude, de l'inconnu, du noir, tout bêtement du noir.

Le gravier de la petite plage crisse sous leurs pas et dégage l'odeur âcre de l'iode. La voix paisible de Djamal résonne dans le silence, l'obscurité laisse à peine entrevoir sa silhouette. Pourquoi ne pas essayer de dormir un peu, les heures à venir seront certainement difficiles ?

Les hommes se concertent brièvement avant d'accepter. La nuit est mauvaise pour chacun. L'humidité et la dureté des galets ne permettent pas un véritable repos. Une aube frissonnante de fin d'été les trouve perclus, affamés et sales. Seul, Djamal semble en forme et les invite à admirer la splendeur de la mer sous le soleil levant. Ses compagnons se fichent comme d'une guigne du paysage et répondent à son enthousiasme par un grognement agacé. Djamal ne s'en formalise pas et se laisse reconforter par la beauté des lieux. Les marins les ont débarqués dans un site qui ressemble à un décor de légendes anciennes. La petite crique fait partie d'une côte aux roches ciselées en dentelle, ultimes et délicats remparts d'une chaîne de montagnes, qui plonge dans la mer en coteaux abrupts recouverts de vignes.

Parce que ce voyage n'est pas le premier pour lui, l'homme le plus âgé prend les directives de l'expédition au bout de laquelle, si tout va bien, les attendent un emploi de saisonnier, un repas chaud, et un matelas plus douillet que les galets.

Quelques heures après avoir quitté la plage, ils halètent de fatigue et de chaleur sous un

soleil aussi féroce que celui du désert. Djamal lui-même n'a plus la force d'admirer le paysage, pourtant grandiose, en ces hauteurs qui semblent dominer le monde. Celui qui les guide leur annonce qu'après le col ce sera plus facile. Le chemin descend jusqu'à la plaine où ils devront se séparer. A part Djamal, chacun a une adresse où aller, un employeur qui les cachera. Tout en marchant, le plus expérimenté leur donne des conseils pour ne pas se faire attraper quand ils se retrouveront seuls.

Djamal s'arrête. La faim et la nausée malmènent son estomac. Contrairement à ses compagnons, il n'a pas déjeuné avant de partir. Sa cicatrice au côté le fait souffrir, il invoque le nom d'Hatchepsout afin qu'elle lui donne la force de continuer.

- DJAMAL !

C'est le chef de groupe qui vient de le rappeler à l'ordre méchamment, sans oser lui faire de reproches car il n'a pas oublié le comportement étrange de Djamal, ni ce hurlement de fou qui raisonne encore à ses oreilles et l'incite à la prudence. Mais enfin, fou ou pas fou, il n'en reste pas moins que le garçon suit mal, s'arrête trop souvent et les met tous en danger à traîner ainsi !

Honteux de sa faiblesse, malheureux de l'hostilité de ses compagnons de route, Djamal presse le pas pour les rejoindre quand, brusquement, il sombre dans un trou noir. L'appel angoissé de son nom et un linge humide sur ses tempes l'aident à reprendre ses esprits. On le force à boire quelques gorgées d'eau, des mains solides le relèvent. A peine sur pieds, une douleur lancinante à la cheville l'oblige à se rasseoir. Il se déchausse et regarde, d'un œil consterné, son pied enfler à vue d'œil. Pas besoin d'être médecin pour diagnostiquer une belle foulure. Celui qui joue le rôle de chef laisse alors libre cours à son amertume et énumère, avec une rage cinglante, les reproches accumulés en silence depuis le matin. Sa réaction est injuste, stupide, mais aucun des hommes ne la dénonce, au

contraire. Grognements explicites et vigoureux hochements de tête disent clairement dans quel camp ils se situent. Djamel leur facilite alors la tâche en leur proposant ce qu'ils n'osent pas demander. Ce serait trop bête qu'ils se fassent tous prendre à cause d'un seul. La meilleure solution est de continuer sans lui. Djamel montre du doigt les vignes en contrebas, dit que tôt ou tard un vigneron viendra, il l'appellera et demandera de l'aide. Les hommes savent que si ce scénario se réalise, le garçon subira ce qu'ils redoutent le plus, le renvoi au pays. Mais dans la situation où se trouve Djamel, ce serait une chance comparé à ce qui l'attend s'ils acceptent son offre. Les hommes le savent et hésitent, même si leur choix est déjà fait dans le secret de leur conscience. Abandonner le garçon dans cette garrigue déserte signe quasiment son arrêt de mort. Les vignes en question se trouvent à une demi-heure de marche en contrebas, il est peu probable qu'un vigneron, interpellé à une telle distance, lève le nez de son cep. Pourtant, cette réalité ne suffit pas à contrebalancer cette autre, bien plus cruelle au regard de ces hommes : rester avec Djamel, c'est courir le risque de se faire attraper et réduire à néant les années de privations imposées à leur famille pour économiser, sou par sou, la somme nécessaire au voyage au bout duquel se trouve l'espoir d'un avenir meilleur. Le plus âgé déclare, d'une voix redevenue aimable, que Djamel a raison. Les autres, trop soulagés pour faire semblant d'avoir des regrets, installent le garçon le plus confortablement possible, lui laissent un pain entier, quelques pommes et une bouteille d'eau, de quoi tenir deux jours. Le plus âgé affirme, avec une confiance hypocrite, qu'on l'aura trouvé bien avant ! Djamel répond qu'il n'en doute pas. Chacun lui serre la main, un sourire figé sur les lèvres, le regard fuyant, avant de l'abandonner sans se retourner.

Dans un hamac tendu à l'endroit le plus frais et le plus beau du jardin, Hatchepsout dort. Des esclaves veillent sur son sommeil. Des pâtisseries, des fruits, des aiguières remplies d'eau ou de vin sucré attendent sur une table basse. Où qu'il se trouve, Pharaon jouit du même confort que celui du palais et chacun se tient prêt à satisfaire ses moindres désirs. Mais Hatchepsout n'en a aucun et mène une vie austère, au milieu d'un luxe inimaginable au commun des mortels.

Djamal souffre, la soif le tenaille. Il s'étonne de sentir des odeurs de terre desséchée et d'herbes mortes, alors qu'autour de lui la végétation ruisselle de vie et qu'il entend le murmure d'une source.

Pharaon ouvre les yeux et se dresse pour écouter les bruissements du jardin. Après quelques secondes d'hésitation, Hatchepsout se lève, se dirige dans la direction où gît le garçon. Ses esclaves esquissent un mouvement pour la suivre mais un geste du Dieu vivant leur signifie de ne pas bouger. Djamal entend le léger cliquetis des bracelets d'or qui ornent les chevilles graciles, voit la silhouette familière venir vers lui, tente désespérément d'apercevoir le visage magnifique, mais le soleil l'en empêche. Jamais sa reine ne s'est trouvée aussi près, pourtant elle ne le voit pas et murmure, comme lorsqu'on est seul, "il n'y a rien !". Djamal voudrait crier, bouger fut-ce un tout petit peu pour signaler sa présence, trouver la force de tendre la main et effleurer les jambes, si proches qu'il peut en humer leur parfum ! Mais son corps, inerte et lourd comme un cadavre, refuse de lui obéir. Quand les petits pieds cambrés s'éloignent en écrasant une pelouse épaisse et méticuleusement taillée, Djamal cesse



*de lutter et sombre dans un gouffre sans fond qui  
ressemble à la mort.*

Une exclamation tonitruante le ranime.

- Alors çà, c'est la meilleure de la journée !

Djamal ne comprend pas ce que dit l'inconnu, mais au seul timbre de sa voix, il sait qu'un ami vient de faire irruption dans son existence. L'homme semble très contrarié et Djamal s'en attriste. N'apportera-t-il toujours qu'ennuis et tourments à ceux qui croisent sa route ? Ce constat le désespère et il souhaite mourir, là, tout de suite ! Sa plainte confirme à l'inconnu qu'il est vivant. Djamal, à nouveau inconscient, ne sent pas deux bras solides le soulever pour l'emporter vers cette vie dont il ne veut plus.

Déjà les vignes bourgeonnent. Le temps s'est écoulé sans que les fils d'Ali donnent signe de vie. Au fil des jours, Momo s'est évertué à imiter le calme de Djamal, mais Thomas, lui, ne décolère pas et se défoule régulièrement en hurlant qu'il tuera les assassins, "*Tous les trois ! Avec la même balle !*". Sa détermination fait sourire Djamal et ricaner Momo. Le vieil homme fait preuve de la même constance à doucher les ardeurs sanguinaires de Thomas, que celui-ci en met à vouloir massacrer ceux qui menaceraient le "petit". Même au service militaire, Thomas n'a jamais tenu une arme à feu ! Aucun fusil, aucune carabine, n'est jamais entré dans sa maison, alors pourquoi faire des promesses qu'il ne pourra pas tenir ? S'il voulait vraiment tuer trois hommes avec la même balle, il irait acheter une arme et s'entraînerait au tir toute la journée ! Vexé, Thomas réplique qu'au lieu de dire des bêtises, Momo ferait mieux de manger autre chose que des biscottes.

- Tu es aussi épais qu'une lame de couteau !

L'automne et l'hiver sont passés, sans autre événement que les sempiternelles prises de bec des deux amis, qui aident à oublier l'angoisse et occultent le malheur.

La journée de ce printemps a été miraculeusement douce et sereine. Djamal et Thomas ont profité du beau temps pour sulfater. Le dos leur fait mal à force de porter, durant des heures, la machine lourde du produit qui protégera les jeunes pousses de la maladie. Ils sont heureux d'avoir fait du bon travail, même s'ils savent qu'il faudra recommencer demain, dans une autre vigne. Le travail de la terre ne s'arrête jamais.

Thomas range le matériel dans le coffre de la deux-chevaux, sous le regard attentif de Ficelle. Tout à coup, une voiture gris métallisé débouche au bout du chemin. Djamal la voit mais ne dit rien à Thomas, toujours penché à l'intérieur du coffre.

La mort arrive mais Djamel est prêt à la recevoir. Le cœur qui bat la chamade dans sa poitrine n'est plus le sien mais celui d'un autre, un inconnu, que la peur fige sur place. Lui, n'éprouve rien, qu'une immense fatigue. Il lève les yeux vers le bleu profond d'un ciel sans nuage, remplit ses poumons d'un air si pur qu'il habille toute chose de transparence. Djamel aime tout de ce pays, son odeur, sa lumière, son harmonie. Il ne regrette pas d'y mourir. Cette terre s'ouvrira pour recevoir son corps avec la même tendresse que les bras parfumés de Malika, la Très Douce.

La voiture s'arrête. Les fils d'Ali descendent les uns après les autres. Alerté par les grognements de Ficelle, Thomas s'extirpe du coffre et tombe assommé avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qui se passait. L'éblouissement de son inconscience retentit du hurlement de Ficelle, stoppé dans son élan, la gorge tranchée. Ce peureux de nature venait de retrouver, en un réflexe héroïque, le courage de son lointain ancêtre le loup.

Djamel s'adresse aux trois hommes d'une voix qui ne trahit rien de sa peur. Il ne regrette pas d'avoir aidé Nedjma à fuir loin d'eux, il ne regrette plus d'avoir tué leur père. Le plus jeune fils d'Ali le fait taire d'un violent coup de poignard en plein ventre.

Saccagé par le vent brûlant du désert, le parc luxuriant d'Hatchepsout n'existe plus. Il ne reste rien du jardin paradisiaque, jadis bruissant du murmure des sources, du vol des oiseaux, de la fuite capricieuse de petites gazelles blondes, apprivoisées pour le plaisir de Pharaon. Rien non plus du palais luxueux, sinon quelques pierres à peine plus rectilignes que les cailloux du chemin.

Djamal appelle sa reine, mais sa voix n'est qu'un souffle de plus, dans la tourmente qui soulève en tourbillons la poussière rougeâtre de la terre, sur laquelle il est couché. La douleur l'empêche de respirer. Il se laisse aller, fait un effort pour discerner le ciel, mais le sable rouge obscurcit sa vue. D'une main maladroite il fouille sa poche à la recherche du petit porte-monnaie de Malika. Cet objet est le dernier lien avec la danseuse, son ultime recours contre l'angoisse. Djamal le trouve enfin, murmure le nom de Malika.

Le désert ! Le désert qu'il a trahi en le quittant vient de le rattraper pour l'ensevelir !

Hatchepsout ! Où est-elle ?

Que s'est-il passé ?

Djamal appelle Malika. Il a peur et essaye de se lever, main tendue, comme un noyé vers la planche qui le sauvera.

La mort vient le prendre, bouche ouverte sur le nom de Malika La Très Douce.

Momo grimpe péniblement dans la voiture de Christophe, le secrétaire de mairie. Cet ami n'a pas voulu que des gendarmes annoncent au vieil homme le drame qui s'est déroulé au bas de la vigne.

Mains serrées sur le volant, Christophe répète pour la énième fois que Thomas n'est plus lui-même. Personne n'est parvenu à lui faire lâcher le corps, qu'il tient étroitement serré contre le sien. C'est à se demander si le choc ne l'a pas rendu fou ! Christophe coule un regard vers Momo, dont le calme commence à lui paraître suspect.

- Tu es sûr qu'il est mort le "petit" ?

Le secrétaire de mairie est effondré par cette question. Cela veut dire que Momo n'a rien écouté, rien compris et qu'il doit tout reprendre à zéro ! Après avoir inspiré une grande goulée d'air pour s'aider au calme, Christophe confirme d'un ton exaspéré que oui, malheureusement, le "petit" est mort ! Et si Thomas acceptait de le lâcher, au lieu de le tenir plus serré qu'une arapède, il y a plus d'une heure que le corps aurait été emporté à l'Institut médico-légal le plus proche, pour l'autopsie !

Momo l'invite d'une petite voix fatiguée à ne pas hurler, il est vieux, mais pas sourd. Christophe s'excuse en rougissant et insiste malgré tout, avec une gentillesse maladroite, afin que le vieil homme comprenne la gravité de la situation. Il y a eu meurtre ! Qui dit meurtre dit enquête policière et toute enquête policière nécessite une autopsie de la victime, c'est la procédure. C'est difficile à accepter, mais c'est la Loi ! Si Momo ne réussit pas à raisonner Thomas, il faudra recourir à la force pour prendre le corps du garçon et personne n'a envie d'en arriver là !

Christophe transpire d'anxiété car le vieil homme continue de ne pas réagir. L'entend-il seulement ? Malgré ses doutes, il ne peut s'empêcher de raconter à nouveau de quelle manière le drame a été découvert, tant pis si Momo ne

l'écoute pas, parler le soulage. C'est Albert, un fidèle des piliers du front de mer, qui a eu ce triste privilège. Le malheureux en est encore tout retourné !

- Mets-toi à sa place à l'Albert ? Tu rentres tranquillement chez toi après ton boulot et tu tombes sur un carnage !

Plutôt que d'abandonner Thomas pour aller chercher du secours, Albert a préféré attendre le passage d'un autre vigneron. Après un temps interminable, le mauvais sort a voulu que ce soit Anselme, l'innocent du village, qui arrive sur les lieux !

- Il y a des jours comme ça, où tout va de travers !

Albert a eu toutes les peines du monde à calmer l'innocent, affolé par la vue du cadavre ensanglanté de Djamal, les yeux fous de Thomas et encore plus de mal à lui faire comprendre qu'il devait aller chercher les gendarmes. Finalement, Anselme s'en est allé, bardé des recommandations d'Albert qui le regarda s'éloigner le cœur serré. L'âge mental d'Anselme ne doit pas dépasser les sept ou huit ans, la moindre distraction en cours de route pouvait lui faire oublier sa mission et rentrer tranquillement chez lui.

Heureusement, il n'en fut rien, ce fut là le premier miracle de cette journée catastrophe. Le second miracle et non le moindre, c'est que les gendarmes aient compris quelque chose au récit de l'innocent. Christophe continue de s'en émerveiller.

- Imagine un peu les explications que l'Anselme a dû leur donner !

La voix enrouée par l'émotion, il ajoute qu'à l'arrivée des gendarmes, Albert était tellement soulagé de les voir qu'il s'est mis à pleurer.

- C'est les gendarmes eux-mêmes qui me l'ont dit !

Comme la plupart des hommes de la terre, marin de surcroît, Albert n'est pas un tendre et pourtant, lorsque Christophe est arrivé sur les lieux, il pleurait toujours.

Christophe regarde Momo, espère une réaction, un commentaire de sympathie à l'égard de ce pauvre Albert, certainement traumatisé à vie, hélas, le vieil homme est toujours comme en dehors du drame. Christophe s'énerve. Il savait les vieux égoïstes, mais pas à ce point ! Il ne sait pas que Momo est trop occupé à fouiller sa mémoire à la recherche du visage de Djamal, pour s'intéresser à autre chose. Trop étonné surtout de n'y retrouver, malgré ses efforts, que l'image d'un sourire aussi rare que fascinant.

- Pourtant, il ne souriait pas souvent le petit, ça non !

Eberlué par cette réflexion tombant comme un cheveu sur la soupe, Christophe sent son cœur s'emballer. Voilà que cette histoire est en train de faire perdre le ciboulot à Momo ! Il ne manquait plus que ça ! Submergé par la panique, il se met à appeler le vieil homme avec des hurlements frénétiques dont il n'a pas conscience. La méthode de choc est efficace. Momo sursaute, redevient lui-même pour demander à Christophe quelle mouche le pique.

- Tu deviens fou ou quoi ?

Rassuré et un tantinet confus, le secrétaire de mairie décide de se taire et de ne s'occuper que de la route.

Aidé de Christophe, Momo s'extirpe laborieusement de la voiture. Son équilibre rétabli, il se dirige vers Thomas, assis à même le sol près de la deux-chevaux, le corps sans vie de Djamal serré contre lui. Christophe rejoint Albert qui ne pleure plus et le reconforte d'une accolade, sans un mot. Gendarmes et ambulanciers attendent eux aussi, en silence, près de leur véhicule respectif. Même si le drame fait partie de leur métier, la violence du désespoir de Thomas les a secoués. Chacun espère que l'intervention du vieil homme leur évitera d'ajouter un épisode de plus à une situation déjà pénible.

Momo se baisse en gémissant à cause de ses rhumatismes, et pose une de ses mains vieilles et



usées par le travail de la terre sur l'épaule de l'ami.

- Allez Thomas, laisse-le, on le reprendra plus tard. Viens avec moi, tu me raconteras ce qui s'est passé, ça te fera du bien. Viens petit, viens...

Thomas lève un visage hagard, reste quelques secondes sans reconnaître Momo, puis s'effondre en sanglotant bruyamment, toute pudeur dissoute par une souffrance trop insupportable. Le vieil homme fait signe aux ambulanciers de prendre le corps. Thomas les laisse faire puis se lève en titubant, soutenu par Christophe qui balbutie des incohérences, bouleversé par des événements trop violents pour lui.

En quelques minutes le lieu est déserté par les hommes et leur désordre dérisoire. Il ne reste rien pour témoigner de ce qui vient de se passer au bas de cette vigne, semblable à toutes les autres. Même le cadavre du chien a été enlevé. Il ne reste rien, qu'une tâche brune sur la terre, une tâche qui n'a déjà plus la couleur du sang.

# FIN

© Banyuls-sur-mer : janvier 1992/août 1996

